

George Hoare
Nathan Sperber

Introduction à Antonio Gramsci

Collection

R E P È R E S



La Découverte

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

George Hoare
Nathan Sperber

Introduction à Antonio Gramsci



La Découverte

9 bis, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

Si vous désirez être tenu régulièrement informé des parutions de la collection « Repères », il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information mensuelle par courriel, à partir de notre site <http://www.collectionreperes.com>, où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

ISBN : 978-2-7071-7010-1



Ce logo a pour objet d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir du livre, tout particulièrement dans le domaine des sciences humaines et sociales, le développement massif du photocopillage. Nous rappelons donc qu'en application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute photocopie à usage collectif, intégrale ou partielle, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions La Découverte, Paris, 2013.

Introduction

C'est dans les termes suivants que le journaliste libéral et antifasciste Piero Gobetti décrit, en 1924, son contemporain et ami Antonio Gramsci. Ses traits étaient « travaillés par une volonté exacerbée et inscrits durement dans sa chair, comme sous le coup d'une nécessité inéluctable » ; sa tête « dominait » un corps chétif et malade ; ses yeux étaient « alertes et vivaces, et pourtant recouverts d'un voile d'amertume ». Gramsci semblait « avoir laissé à jamais derrière lui la vie rurale, afin d'oublier toutes ses traditions dévoyées et de remplacer le legs anachronique de sa Sardaigne natale par la modernité de la métropole, vers laquelle il tendait de tout son être ». Enfin, « l'ensemble de l'humanité, et toute l'époque présente, étaient suspectes à ses yeux. Il exigeait que justice fût rendue dans le futur, un futur féroce et vengeur » (*La Rivoluzione liberale*, 22 avril 1924).

Antonio Gramsci, alors âgé de trente-trois ans, est à la tête du Parti communiste italien (PCI) et vient d'être élu à l'Assemblée nationale. Pour la gauche, la conjoncture politique est délétaire. Dans le sillage de la Première Guerre mondiale, l'Italie avait pourtant connu une vague révolutionnaire sans précédent, le *biennio rosso* (deux années rouges) de 1919-1920. Dans le Nord industriel — en premier lieu Turin —, la classe ouvrière avait spontanément occupé les usines, créé des conseils de travailleurs, parfois même repris en main la production. Matée en 1920, la déferlante rouge avait tout de suite laissé place à une réaction antiouvrière armée, incarnée par les *fasci* (milices fascistes) et prélude à l'accession au pouvoir de Benito Mussolini en 1922.

Quand Gramsci devient parlementaire en 1924, *il Duce* (le Guide) et la nouvelle classe dirigeante se préparent à modeler peu à peu l'État italien à l'image du fascisme. En 1926, Gramsci est arrêté, puis condamné à vingt ans d'incarcération pour

conspiration. Accablé par la maladie et largement privé de soins, il décédera finalement en 1937. Cette histoire d'une vie militante brisée — en soi, pas si unique au ^{xx}^e siècle — aurait pu en rester là si Antonio Gramsci n'avait pas laissé à la postérité les 2 248 pages manuscrites de ses *Cahiers de prison* (en italien, *Quaderni del carcere*). Ce monument intellectuel resté en chantier, somme de ses réflexions sur la société, l'histoire, la culture et le politique, a depuis conféré au révolutionnaire italien le statut posthume de penseur « classique » des sciences humaines, reconnu comme tel dans le monde entier.

Entre, d'un côté, le décès de Gramsci sous le regard de ses géôliers et, de l'autre, cette reconnaissance finalement acquise auprès de la communauté universitaire internationale, il a fallu plusieurs étapes qui ont vu la pensée gramscienne être éditée et rééditée, traduite en une pléthore de langues, disséminée au sein de divers publics et aussi, le cas échéant, instrumentalisée à une variété de fins doctrinaires ou politiciennes.

Ce processus de diffusion commence en Italie, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en partie sous l'égide de Palmiro Togliatti, l'ancien camarade de lutte et successeur de Gramsci à la tête du PCI (poste qu'il gardera jusqu'aux années 1960) [Vacca, 1993]*. Ce sont d'abord les *Lettres de prison* qui sont rendues accessibles au public et qui remportent en 1947 le très prestigieux prix littéraire Viarregio. Après quoi, les éditions Einaudi publient de 1948 à 1951 une anthologie des *Cahiers de prison* sous la forme d'une série de volumes thématiques (expurgés au passage de quelques fragments jugés compromettants pour la direction du PCI).

Rapidement, Gramsci est perçu dans les sphères intellectuelles italiennes comme un sommet de la culture nationale, l'aboutissement d'une tradition remontant à l'historicisme philosophique de Giambattista Vico et au *Prince* de Machiavel, si ce n'est encore plus loin. Il s'agit alors d'une « consécration de Gramsci dans l'Olympe des intellectuels » [Monasta, 1993, p. 616]. Cette lecture très particulière et localiste avait pour conséquence de mettre au second plan l'adhésion de Gramsci au marxisme et à la révolution, et ce avec l'assentiment ambigu de Togliatti lui-même, très soucieux de récolter des lettres de noblesse culturelles pour le mouvement communiste italien. Simultanément, auprès du

* Les références entre crochets renvoient à la bibliographie en fin d'ouvrage.

peuple de gauche de la Péninsule, Gramsci devenait l'objet d'une sorte de culte du héros, en tant que martyr du fascisme et symbole de la résistance du PCI au régime mussolinien. Dans les années 1950, sa photographie orne systématiquement les murs des sections locales du Parti et les sculptures de son buste se multiplient.

Il faudra attendre les années 1960 et surtout 1970 pour que cette mythologie s'estompe, et qu'une image plus fidèle et moins partielle — de l'homme comme de la pensée — fasse son apparition en Italie. C'est l'occasion de découvrir et de publier les écrits précarcéraux d'Antonio Gramsci, ces articles d'un jeune journaliste acquis aux idéaux du socialisme, critique de théâtre, s'enthousiasmant pour la révolution russe en 1917, et surtout animant *L'Ordine nuovo*, la revue à l'avant-garde du *biennio rosso* turinois en 1919-1920.

Enfin, en 1975, quarante ans après coup, une première édition complète des *Quaderni del carcere* est publiée en Italie, sous les auspices de Valentino Gerratana (il s'agit toujours aujourd'hui de l'édition de référence). Alors que les volumes de l'après-guerre coulaient les réflexions gramsciennes dans un moule rigide, donnant l'apparence factice d'un produit intellectuel fini, l'approche de Gerratana, qui suit rigoureusement l'ordre des trente-trois cahiers, nous dévoile une succession de notes souvent hétérogènes, autant de fragments à caractère exploratoire qui sont la matière même des *Cahiers*.

La décennie 1970 voit également la France s'ouvrir à la pensée gramscienne. Jusque-là, seules les Éditions sociales avaient proposé, dans les années 1950, des compilations de textes, les ayant soumises au préalable aux censeurs du Parti communiste français et les recommandant au lecteur avant tout pour leurs qualités littéraires et leur « pathétisme humain ». Les années 1970-1975 changent radicalement la donne, avec notamment les ouvrages en français de Jean-Marc Piotte [1970], de Hugues Portelli [1972, 1974] et de Christine Buci-Glucksmann [1974]. Gramsci devient « à la mode » à Paris. Les lectures de seconde main des *Cahiers* popularisent le thème du « front culturel » dans la lutte des classes ; la notion gramscienne d'« hégémonie » est en vogue.

Les plus révolutionnaires, comme Maria-Antonietta Macciocchi, souhaitent alors faire de Gramsci le « Lénine d'aujourd'hui » et n'hésitent pas à faire un rapprochement acrobatique entre le concept gramscien de « révolution du sens commun » et la révolution culturelle chinoise (par exemple : « Relisant Gramsci, au cours de mon très récent voyage en Chine, j'ai vu ses intuitions théoriques

se concrétiser dans la *praxis* de la révolution culturelle chinoise » [Macciocchi, 1974, p. 19-20]). À l'inverse, la droite de la gauche a également « son » Gramsci : celui qui privilégie la « guerre de position » sur la « guerre de mouvement », donc, semble-t-il, la patience réformiste sur l'aventurisme révolutionnaire. En 1972, François Mitterrand se revendique d'Antonio Gramsci dans une tribune au *Monde*, croyant y voir un moyen de justifier sa stratégie d'union de la gauche. Il se trouve que, dans les années 1970 en France, il n'est pas inhabituel de porter Gramsci aux nues sans l'avoir lu de première main.

C'est dans cette conjoncture que les éditions Gallimard, avec Robert Paris, entreprennent de faire paraître la première (et seule) édition systématique des *Cahiers de prison* en français, reproduisant l'approche chronologique de Valentino Gerratana et donnant bon espoir d'une réception moins aléatoire des réflexions qu'ils contiennent. Paradoxalement, au moment où cette édition (en cinq volumes) commence à paraître, la fièvre gramscienne est en partie retombée. Nous sommes au tournant des années 1980, c'est-à-dire au début d'un cycle antimarxiste de la vie intellectuelle française, et il devient courant, au nom de la condamnation du « totalitarisme », de rejeter en bloc la pensée marxienne et tous les travaux — orthodoxes ou hétérodoxes — qu'elle a inspirés en sciences humaines. Alors que Gramsci est en voie de diffusion rapide dans le monde anglo-saxon, il entre en reflux dans l'Hexagone, « victime collatérale » d'une offensive intellectuelle qui a peu goûté la nuance.

En conséquence, la France est aujourd'hui l'un des pays occidentaux où la pensée gramscienne bénéficie du moins de visibilité. À cet égard, le contraste avec les États-Unis, et encore plus la Grande-Bretagne, est frappant. Dans ces deux pays, une forte proportion de départements universitaires en sciences sociales (par exemple en sociologie, en sciences politiques, en journalisme) placent les *Selections from the Prison Notebooks*, l'anthologie de référence en langue anglaise, sur leurs listes de lectures obligatoires à destination des étudiants de licence. Mieux, les incursions intellectuelles de Gramsci ont inspiré depuis quelques décennies la naissance de plusieurs sous-champs disciplinaires anglophones, au sein desquels on trouve les « études subalternes » (*Subaltern Studies*), une école néogramscienne en relations internationales, sans oublier le domaine très large des « études culturelles » (*Cultural Studies*), souvent classées comme discipline académique à part entière.

Nous tenterons, dans cet ouvrage introductif, de suggérer toute la richesse de la pensée gramscienne, donnant à voir son apport remarquable à l'élucidation de la vie sociale. Une de nos tâches primordiales sera d'en restituer le mouvement même, c'est-à-dire de situer les jalons conceptuels majeurs des *Cahiers de prison* dans le réseau des préoccupations théoriques et pratiques qui président à leur élaboration. Nous nous rangeons en effet aux côtés de Michel Foucault quand celui-ci écrit à propos de Gramsci : « C'est un auteur plus souvent cité que réellement connu » (lettre à Joseph Buttigieg, 20 avril 1984). De fait, le nom du révolutionnaire italien se résume trop souvent, dans l'esprit du public, à une poignée de notions clés soigneusement abstraites du contexte de leur genèse (« hégémonie », « guerre de position », « bloc historique », « révolution passive », « césarisme », etc.). Ou bien encore, la personne de Gramsci n'évoque que la formule mémorable de Romain Rolland — « pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté » — qu'il a reprise à son compte, mais qui lui est au passage attribuée à tort.

Dans la mesure où nombre des notions associées aux *Cahiers de prison* leur sont en réalité antérieures, il est tentant de sous-estimer le caractère radicalement novateur de la pensée gramscienne. Ainsi, Gheorgi Plekhanov puis Lénine avaient déjà eu l'occasion de débattre du rôle de l'« hégémonie » ; le « césarisme » peut être considéré comme une reprise du concept de « bonapartisme » que l'on trouve sous la plume de Karl Marx [1852] dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* ; la « révolution passive » apparaît déjà chez un auteur italien du début du XIX^e siècle, Vincenzo Cuoco ; et ainsi de suite. Pourtant, dans le même temps, Antonio Gramsci travaille à approfondir de façon décisive chacun de ces concepts. Il tend à étendre leurs champs d'application, à les doter d'une plus grande résonance théorique, en somme à les métamorphoser en outils de compréhension du social autrement plus puissants qu'ils ne l'étaient auparavant.

Remarquons, qui plus est, que quelques-unes des thématiques les plus originales de la pensée gramscienne restent aujourd'hui mal comprises, voire inconnues. Il en va ainsi de la caractérisation du marxisme — *alias* la « philosophie de la *praxis* » dans les *Cahiers* — comme « historicisme absolu ». Cette expression a pu engendrer des malentendus, ainsi qu'une critique assez réductrice provenant de Louis Althusser [1968]. Comme nous le verrons, l'« historicisme absolu » est, premièrement, une riposte à l'historicisme « spéculatif » du penseur néo-idéaliste italien Benedetto Croce. Deuxièmement, l'« historicisme absolu » sert à se réclamer

de l'héritage de Karl Marx tout en condamnant la dénaturation de l'approche marxiste en un déterminisme économique réducteur qui nie le caractère ouvert de l'histoire et qu'Antonio Gramsci juge « vulgaire ».

Ce dernier point mérite qu'on y insiste. D'une part, Gramsci lui-même ne s'est jamais détourné du marxisme, ni d'ailleurs de la révolution, et il importe de savoir le situer dans ce courant de pensée. D'autre part, il a veillé à attaquer sans relâche la fétichisation de la causalité économique — qu'il nomme « économicisme » —, puisant à cette fin dans les textes de jeunesse de Marx pour montrer que le marxisme devait être essentiellement une conception du monde axée sur l'« activité critique » de l'homme, ou sa *praxis* (le chapitre iv, puis la conclusion, seront l'occasion pour nous de revenir sur la place singulière que Gramsci occupe au sein du marxisme).

Encore plus souvent méconnue, l'affirmation selon laquelle « tout homme est un philosophe ». Il s'agit pourtant là d'une prémisses cardinales de la pensée gramscienne, signalant au passage que celle-ci repose sur une réflexion anthropologique. Entre autres, nous montrerons que cette proposition est à la source de la conception gramscienne de l'idéologie et du sens commun.

Après avoir retracé la trajectoire biographique d'Antonio Gramsci (chapitre i), nous tâcherons dans les chapitres ii, iii et iv d'exposer tour à tour les pans essentiels de la pensée gramscienne : une analyse nouvelle de la culture et de la vie intellectuelle (chapitre ii) ; une relecture de l'histoire de l'État, de la société civile et du conflit politique (chapitre iii) ; la formulation d'une philosophie marxiste de la *praxis*, reposant sur une approche nouvelle du « sens commun » (chapitre iv). Ces trois chapitres devront aussi constituer une progression vers l'explication du concept d'« hégémonie » (*egemonia*), idée force de la pensée gramscienne (chapitre v). En retour, nous verrons comment, au prisme de cette notion d'hégémonie, l'ensemble des explorations gramsciennes est susceptible d'acquiescer une nouvelle cohérence.

I / La trajectoire d'Antonio Gramsci

De nos jours, le nom d'Antonio Gramsci est principalement associé aux *Cahiers de prison*, somme intellectuelle éclectique et foisonnante, qui continue d'être assidûment scrutée au sein de départements de sciences humaines partout dans le monde. Cette popularité académique remarquable, et sûrement justifiée, risque cependant de reposer sur un malentendu, ou du moins d'entraîner un léger paradoxe.

Gramsci, en effet, se voulait surtout un homme d'action. Il fut un dirigeant politique de premier plan, à la tête du Parti communiste italien (PCI) de 1924 à 1926 — ce même parti qui, après la Seconde Guerre mondiale, sera durant des décennies le plus grand Parti communiste d'Occident. Ce sont les circonstances par définition exceptionnelles et fortuites de l'incarcération qui, le coupant de force de l'action, le conduisent à coucher sur le papier, note après note, les profondes réflexions qui constituent les *Cahiers*.

Certes, avant son arrestation, Gramsci a déjà énormément écrit. Intellectuel de tempérament, obnubilé par la recherche de la vérité, c'est un homme de culture et de lectures, et surtout un journaliste prolifique réputé pour la verve de sa plume. Il n'en reste pas moins qu'en novembre 1926, quand il est arrêté et incarcéré, il n'a pas d'œuvre véritable à son actif.

Contrairement à d'autres « classiques » des sciences sociales du premier xx^e siècle, comme Émile Durkheim ou Max Weber, Gramsci n'appartient donc pas au type de l'universitaire (il n'est même pas titulaire d'un diplôme de licence). Organisateur politique par vocation, il conçoit les *Cahiers* comme un projet *politique* autant qu'intellectuel. Qui plus est, ses écrits carcéraux manifestent une forte dimension *stratégique*, comme nous le

verrons plus loin avec les notions de « guerre de position » (chapitre III) et d'« hégémonie » (chapitre V).

Ainsi, la réflexion gramscienne se déploie sur la base d'une vie militante ; et, en l'espèce, il est difficile de nier que la pensée de l'homme est inextricablement liée à sa trajectoire biographique. L'arrière-plan de cette biographie est un contexte sociohistorique spécifique, puisque durant les années charnière de la vie de Gramsci, l'Italie fait l'expérience d'affres bien particulières qui contribueront à modeler ses perspectives théoriques. Ce chapitre servira donc à retracer et à contextualiser les étapes essentielles de la trajectoire gramscienne. Nous en profiterons également pour présenter quelques textes décisifs rédigés par Antonio Gramsci avant son emprisonnement.

Les origines : *Antonu su Gobbu*

À propos de ses racines, Gramsci écrit à sa belle-sœur Tatiana Schucht, dans ses lettres de prison, en 1931 : « Moi-même je n'ai aucune race : mon père est d'origine albanaise récente [...], ma mère est sarde par son père et par sa mère. » Il continue : « Cependant, ma culture est italienne et c'est mon monde à moi » [LPII, p. 133].

Antonio Gramsci naît le 22 janvier 1891 en Sardaigne à Ales, un petit bourg. On lui a souvent supposé des origines paysannes, mais c'est en partie inexact. À la naissance de « Nino », son père Francesco « Ciccilo » Gramsci est un bureaucrate à l'administration locale de l'état civil. En 1897, toutefois, un petit cataclysme s'abat sur les Gramsci quand le chef de famille est démis de ses fonctions et accusé de malversation, extorsion et falsification. Au-delà du caractère non avéré des faits incriminés, il semblerait que Francesco Gramsci ait surtout été la victime d'une vendetta politique locale, dont l'objet était de le punir du soutien qu'il avait accordé à un candidat plutôt qu'à un autre lors d'élections passées.

Francesco est incarcéré de 1898 à 1904, et les conséquences pour sa femme et ses sept enfants sont terribles. La maisonnée tombe dans une misère noire. Ayant vendu le lopin de terre qu'elle a hérité de sa famille afin de régler la note des avocats, la mère de Nino tâche tant bien que mal d'assurer à sa progéniture une alimentation suffisante et une vie digne en se faisant fileuse de textile. Ces rudes épreuves de l'enfance marqueront longtemps Antonio Gramsci. Il en retirera notamment une admiration

tenace pour sa mère Peppina Marcias, à qui il écrit régulièrement des lettres empreintes de tendresse lors de sa propre incarcération.

C'est également durant cette période que le petit Nino commence à manifester des symptômes de malformation physique. Sa colonne vertébrale connaît un développement anormal, dû semble-t-il au mal de Pott ou à une variante de la tuberculose. En vue de rectifier les choses, les médecins du bourg proposent la méthode suivante : accrocher l'enfant à une poutre au plafond et répéter régulièrement l'opération pendant de longues heures. Nino subit donc l'humiliation de cette cure, dont le caractère fantaisiste est peut-être un signe de l'état d'arriération sociale relative de la Sardaigne au tournant du XX^e siècle. En attendant, les petits camarades de Nino à l'école se mettent à l'appeler Antonio *su gobbu* (le bossu) et à lui jeter des pierres dans la cour de récréation.

Les problèmes de santé de l'enfant ne s'arrêtent d'ailleurs pas à sa colonne vertébrale et son état général est si précaire que sa mère conservera jusqu'en 1914 un petit cercueil prêt à accueillir sa dépouille. Autant dire que la vie ne sourit pas à l'enfant Gramsci. Cela ne l'empêche pas de réagir à l'adversité, et ce avec une abnégation exacerbée qui le caractérisera tout au long de son existence. Nino subit sans rechigner les séances de suspension au plafond ; il riposte aux assauts de ses camarades de classe ; et, pour développer ses muscles atrophiés, il construit des haltères improvisés à l'aide de pierres et d'un vieux balai. En 1902, lui et son grand frère sont forcés de travailler aux bureaux de la municipalité. Obligé de transporter de gros registres à longueur de journée, Nino (qui a onze ans) passe ses nuits à pleurer, car la douleur physique ne s'estompe pas.

Le sort du jeune Gramsci se joue en vérité à l'école. En 1898, il est scolarisé pour la première fois à Ghilarza, mais, au terme du cycle primaire, il doit abandonner et trouver un travail pour contribuer aux revenus de sa famille. La libération de son père Francesco en 1904 lui permet la reprise de ses études : Nino est d'abord inscrit au petit collège de Santu Lussurgiu puis, en 1908, ayant réussi ses concours, au lycée Dettori à Cagliari, la capitale provinciale. Il emménage alors avec son grand frère Gennaro. Ce dernier est déjà un militant politique, ayant pris depuis 1906 l'habitude d'envoyer des pamphlets socialistes à Antonio.

Durant ces années-là, la Sardaigne connaît une vague de rébellions politiques, dont la cible est l'État central italien. Rappelons que le pays n'a été unifié que quelques décennies plus tôt, lors du *Risorgimento*. En outre, l'économie sarde — largement agricole —

est la victime indirecte du protectionnisme que le régime accorde aux produits industriels du Nord. Quand les troupes sont dépêchées du continent pour écraser le mouvement, les révoltés les accueillent aux cris de : « Les continentaux à la mer ! » Le jeune Sarde qu'est Antonio Gramsci est réceptif à cette cause : sa première adhésion politique est le régionalisme de sa terre natale. Il y renoncera rapidement, après son arrivée à Turin, mais gardera sa vie durant un souci d'analyse des spécificités régionales italiennes, ainsi qu'un vif intérêt envers la question de l'articulation des luttes politiques locales et nationales.

Une jeunesse turinoise

Le journaliste et le militant

Ayant obtenu, à force d'application scolaire, une bourse pour étudiants pauvres de Sardaigne, Gramsci entre à l'université de Turin en 1911. Il opte pour un cursus de philologie et de linguistique, domaines qu'il goûte et qui contribueront à influencer certaines de ses prises de position théoriques ultérieures. Mais la passion du jeune Gramsci est la politique. Son engagement militant et son activité de journaliste le conduiront finalement à délaisser pour de bon les bancs de la faculté.

En 1912, il adhère au Parti socialiste italien (PSI), affilié à la Deuxième Internationale, et dont l'aile gauche est incarnée par un certain Benito Mussolini. Gramsci se sent d'abord proche de ce dernier et le rejoint notamment dans l'hostilité à l'impérialisme italien en Libye. En 1914, au moment où la majorité du PSI prône la neutralité vis-à-vis de la Première Guerre mondiale, Gramsci ira jusqu'à défendre Mussolini, dans un de ses premiers articles, à l'occasion de son soutien à la participation de l'Italie au conflit. Gramsci se justifie à l'époque au nom du rejet de la passivité en politique, dont la « neutralité », qu'il compare à une « renonciation bouddhiste », n'est qu'une forme. Quelques années plus tard, dans la brochure politique *La Città futura*, il expliquera que « l'indifférence est le poids mort de l'histoire. [...] Elle agit passivement, mais elle agit. Elle se fait fatalité ». Il conclut : « Je vis, je suis partisan. C'est pourquoi je hais qui n'est pas partisan, je hais les indifférents » [EPI, p. 102-104].

En 1915, Gramsci rejoint l'hebdomadaire socialiste *Il Grido del popolo* (« Le cri du peuple », reprenant le nom du journal communal de Jules Vallès). Deux ans plus tard, à la suite d'une tentative

insurrectionnelle à Turin, une vague d'arrestations touche les milieux de gauche et il en devient le rédacteur en chef. En parallèle, il contribue à *Avanti !*, autre feuille socialiste dont il est également le critique théâtral (culture et politique sont inextricablement liées ses yeux).

Cette expérience de journaliste militant lui instille un penchant — accompagné d'un talent — pour le débat d'idées et la polémique. En 1930, incarcéré à la prison de Turi, il avouera à sa belle-sœur Tatiana : « La pensée "désintéressée", je veux dire l'étude pour l'étude, m'est difficile. [...] D'ordinaire, il est nécessaire que je me place d'un point de vue dialogique ou dialectique, sinon je ne ressens aucune stimulation intellectuelle. [...] Je n'aime pas lancer des pierres dans le noir ; je veux percevoir un interlocuteur ou un adversaire concret » [LPII, p. 45].

Dans une autre lettre à Tatiana, écrite l'année suivante, il affirmera à propos de son activité passée de journaliste : « Ces quelques milliers de pages furent écrites au jour le jour [...] et auraient mérité d'être immédiatement confinées à l'oubli » [LPII, p. 112]. Là, l'autocritique est excessive ; il est possible de distinguer en filigrane, dans une multitude d'articles de presse signés Gramsci, nombre de pistes de réflexion qui fourniront la matière essentielle des *Cahiers de prison*.

La révolution russe de 1917 induit un bouleversement de taille dans la conscience politique du jeune homme, radicalisant sa perspective [Losurdo, 2004]. Elle est aussi l'occasion pour lui d'écrire quelques brefs articles restés célèbres, dont un en particulier, au titre iconoclaste : « La révolution [contre *Le Capital*] » (lire : contre l'opus de Karl Marx).

D'après Gramsci, la prise de pouvoir des bolcheviks démontre que la révolution prolétarienne peut tout aussi bien avoir lieu dans un pays au capitalisme encore primitif ou peu développé — comme la Russie ou l'Italie — et ce à l'encontre de certaines des prévisions historiques du *Capital*, ouvrage dont le propos serait « altéré par des scories positivistes et naturalistes ». La Deuxième Internationale de l'époque court le risque d'hypertrophier ces scories, donc d'aboutir à un dogme axé sur le déterminisme économique. Or, écrit Gramsci dans « La révolution contre *Le Capital* », Lénine et ses camarades sont parvenus à « vivre la pensée marxiste, celle qui ne meurt jamais », sans tomber dans le piège de sa conversion en scholastique [EPI, p. 136].

Pour Gramsci, la pensée marxienne authentique est celle qui « reconnaît toujours comme plus grand facteur de l'histoire, non les faits économiques bruts, mais l'homme, mais les sociétés des

hommes, ces hommes qui se rapprochent entre eux, se comprennent entre eux, développent à travers tous ces contacts [...] une volonté sociale, collective ; ces hommes qui comprennent les faits économiques, et les jugent, et les plient à leur volonté, jusqu'à ce que celle-ci devienne l'élément moteur de l'économie, l'élément formateur de la réalité objective qui vit, et bouge, et devient une sorte de matière tellurique en incandescence qui peut être canalisée là où il plaît à la volonté, et comme il plaît à la volonté » [EPI, p. 136].

Cette citation nous révèle à quel point la perspective du jeune Gramsci est éloignée de l'image conventionnelle de la *doxa* marxiste, alors même qu'elle souhaite assumer l'héritage marxien. Dans ce passage, il semble vouloir excaver, au sein de la pensée du père fondateur, un noyau foncièrement *volontariste*. On y discerne l'influence de la « philosophie de l'action » de Giovanni Gentile, autant que celle de l'« élan vital » de Henri Bergson, ses lectures de l'époque (il est parfois taxé de « bergsonisme » par ses camarades socialistes).

Dans les *Cahiers de prison*, Gramsci prendra quelque distance vis-à-vis de ce volontarisme radical ; simultanément, il continuera de fustiger toute forme de déterminisme économique, ou *économisme* (à ce sujet, voir *infra* chapitres III et IV). Quant au dogmatisme, il en demeurera jusqu'à la fin l'ennemi sans concession. En 1918, il s'écrie d'ailleurs : « Sommes-nous marxistes ? Qui est marxiste ? Seule la bêtise est immortelle ! » [EPI, p. 145].

L'Ordine nuovo

L'époque est au bouillonnement politique. Un an après la révolution d'Octobre et l'insurrection manquée de Turin, l'armistice est signé et la Première Guerre mondiale s'achève. Les élites politiques italiennes — qui sont finalement intervenues en 1915 aux côtés de la Triple Entente — n'arrivent pas à stabiliser une société disloquée par l'expérience d'un conflit sans précédent.

En 1919 est enclenché le *biennio rosso*, « deux années rouges » centrées sur l'activisme révolutionnaire des ouvriers turinois. Dans le sillage de la révolution spartakiste manquée en Allemagne, et peu après qu'une éphémère République des conseils s'est installée en Hongrie, c'est au tour de l'Italie d'entrer en ébullition. Cet épisode fait croire à l'imminence du socialisme et sème la panique au sein des classes possédantes de la Péninsule (dont une partie ne sera que trop heureuse, plus tard, d'apporter son soutien au fascisme). Turin est alors, avec Milan, le cœur de

l'économie industrielle italienne. La ville est notamment un centre du textile et de la métallurgie, ainsi que le siège de Fiat qui y emploie 20 000 travailleurs manuels en 1918. Alors que les ouvriers — qui sont souvent des ouvrières — font grève, occupent leurs usines et revendiquent de diriger la production eux-mêmes, le président du Conseil italien, Giovanni Giolitti, croit pouvoir apaiser les esprits en persuadant la direction de Fiat de confier la gestion de l'entreprise aux syndicats.

Le paysage de la contestation est marqué par l'éclatement. Au PSI, les dirigeants nationaux hésitent et restent en retrait du mouvement, alors que les adhérents turinois les plus radicalisés (dont Gramsci) y participent passionnément. Les syndicats, dont la puissante CGL (Confederazione Generale del Lavoro), sont également sur place, mais leurs leaders sont surtout réformistes. Les animateurs principaux de la lutte sont en fait les conseils ouvriers, sous la forme des comités d'entreprise (*commissioni interne*), qui proposent de s'inspirer de l'expérience décentralisée des soviets russes de 1917. On peut donc retenir que le *biennio rosso* n'est pas le fait d'un parti politique de type léniniste, ni d'une centrale syndicale unique, mais le produit de l'activisme « conseilliste », largement spontané, des travailleurs.

Il y a toutefois un organe de presse qui joue le rôle d'avant-garde politique dans le mouvement : *L'Ordine nuovo*, le journal créé en 1919 par Gramsci et ses camarades socialistes Palmiro Togliatti, Umberto Terracini et Angelo Tasca (Togliatti sera secrétaire général du PCI de 1927 à 1964 ; Tasca, exclu du PCI en 1929, émigrera en France et ralliera Vichy).

Le nouvel hebdomadaire paraît en mai 1919 (*Il Grido del popolo* avait fermé ses portes) ; il est sous-titré « Revue de culture socialiste ». Son ambition paraît d'abord assez circonscrite ; dans le premier numéro, Angelo Tasca plaide pour une « remise en mémoire » de la culture socialiste. Pourtant, très vite, alors que la contestation ouvrière environnante prend de l'ampleur, la pression se fait sentir et, au moment du septième numéro (21 juin 1919), un « coup d'État rédactionnel » signé Gramsci-Togliatti-Terracini a lieu, marginalisant la ligne éditoriale tascienne [Santucci, 1992]. L'éditorial (non signé) de ce fameux septième numéro, « Démocratie ouvrière », donne le ton : « L'État socialiste existe déjà en puissance dans les organismes de vie sociale propres à la classe laborieuse exploitée. Rassembler entre eux ces organismes, les coordonner et les subordonner en une hiérarchie de compétences et de pouvoirs, les centraliser fortement tout en respectant les autonomies et les articulations indispensables,

revient à créer dès à présent une véritable et authentique démocratie ouvrière. »

Et aussi : « La solution concrète et intégrale des problèmes de la vie socialiste ne peut être apportée que par la pratique communiste : par la discussion en commun qui modifie par sympathie les consciences en les unissant et en les remplissant d'enthousiasme agissant » [EPI, p. 245-248].

Dès lors, *L'Ordine nuovo* devient la publication emblématique du *biennio rosso*, le journal des conseils en lutte. Sans dépasser un tirage de 5 000 exemplaires, son influence est profonde auprès des ouvriers. On y traite du socialisme, de la démocratie des conseils, de l'organisation productive (y compris l'impact du taylorisme), de l'éducation ouvrière, des conditions de formation d'une culture prolétarienne. Se réclamant de Karl Marx, mais également attirée par certains penseurs difficilement classables de l'époque (le philosophe italien Giovanni Gentile, l'anarcho-syndicaliste français Georges Sorel), la petite équipe des rédacteurs n'est pas exempte d'un certain romantisme de la révolution, sur lequel ils porteront parfois un regard critique plus tard. En outre, *L'Ordine nuovo* noue des liens avec le groupe Clarté, mouvement culturel communiste français associé à Henri Barbusse [Buci-Glucksmann, 1974].

On a pu parler, à propos de l'ébullition politico-culturelle du *biennio rosso*, de « *Sturm und Drang* prolétarien » [Macciocchi, 1974]. Rapidement, pourtant, la fièvre retombe. En avril 1920, une grève héroïque des métallurgistes turinois achoppe sur l'intransigeance des employeurs. Après quoi le *biennio rosso* est en reflux, malgré de nouvelles grèves et occupations d'usines à Turin et Milan à l'automne, à caractère surtout défensif. Les élites industrielles du Nord sont parvenues à leurs fins : éliminer la situation de « double pouvoir » dans les usines (direction et *commissioni interne*).

L'homme du Parti

Les rédacteurs de *L'Ordine nuovo* souhaitent poursuivre la lutte. À leurs yeux, la révolution socialiste reste imminente dans l'Italie de 1921. Il leur faut, cependant, constater l'échec du conseilisme turinois, donc remettre en chantier la problématique organisationnelle. En se fondant sur les articles de Gramsci, on remarque que sa position sur le rôle du parti politique s'infléchit alors peu à peu : tout en soulignant la pluralité des institutions ouvrières, il

réclame un rôle dirigeant de plus en plus affirmé pour le Parti. En même temps, la désillusion vis-à-vis du PSI est totale : la direction n'a été révolutionnaire qu'en paroles, à aucun moment elle n'a cherché à coordonner la contestation populaire.

La solution viendra de la création d'un nouvel organisme. En janvier 1921, au congrès de Livourne, la gauche du PSI, sous l'impulsion du Napolitain Amadeo Bordiga, opère une scission et met sur pied le Parti communiste italien (PCI). Les quatre camarades turinois, Gramsci, Togliatti, Terracini et Tasca, décident d'y adhérer. Comme Bordiga, ils sont animés d'une farouche hostilité à l'encontre d'un PSI jugé indécis et impuissant. Des différends notoires, néanmoins, les séparent de Bordiga, dont l'optique est dogmatique, économiquement déterministe, centrée exclusivement sur le Parti, et mue par une intransigeance qui menace de tomber dans l'immobilisme (il est d'ailleurs l'une des cibles principales de Lénine [1920] dans son pamphlet, *La Maladie infantile du communisme*).

Après 1921, Gramsci décide de taire momentanément ses différences avec Bordiga, qui est l'homme fort du Parti durant les premières années. Alors que le Komintern (la Troisième Internationale) exige de son parti membre, le PCI, d'établir un « front uni » avec le PSI, Gramsci soutient fermement Bordiga quand celui-ci refuse toute compromission avec ces « réformistes » de la gauche. Les deux hommes sont prompts à qualifier une telle option de « liquidationniste » (risque de dissolution de l'identité révolutionnaire du PCI), alors que Tasca — qui en vient à représenter l'aile droite du nouveau parti — y est favorable (une décennie plus tard, Gramsci refera usage de l'expression « front uni » dans les *Cahiers de prison*, cette fois dans un sens positif — voir chapitre v.)

Du reste, la première vie du PCI est des plus précaire. En octobre 1922, la « marche sur Rome » voit Benito Mussolini devenir président du Conseil. Le régime fasciste tardera bien plus qu'Adolf Hitler en Allemagne à éliminer les organisations de gauche. À partir de 1922, le PCI n'en subit pas moins vague après vague de répressions et d'arrestations, qui ont pour effet de drainer sa base ouvrière. La presse communiste (*L'Ordine nuovo* recréé) devient clandestine et les cadres doivent opérer de façon souterraine.

En 1922, Gramsci est nommé représentant du PCI au Komintern, ce qui implique un déménagement à Moscou. Il restera dix-huit mois en Union soviétique. Alors qu'il y est traité dans un sanatorium, il fait la rencontre inespérée de Julca Schucht, une

violoniste dont il tombe amoureux. Antonio et Julia (« Giulia ») se marient en 1923 et auront deux fils, en 1924 et en 1926 (Gramsci ne verra jamais le cadet).

Alors qu'il vient d'être élu à l'Assemblée nationale, Gramsci retourne en Italie en 1924. C'est le moment où la rigidité d'Amadeo Bordiga est de plus en plus contestée, à la fois en interne et au sein de l'Internationale. Le Napolitain est finalement évincé de la direction, au profit d'un groupe dirigeant « centriste » autour de Gramsci, qui se trouve également à la tête du groupe parlementaire communiste (dix-neuf députés). Il n'aura qu'une fois l'occasion de prononcer un discours à l'Assemblée, un épisode relaté par son biographe Giuseppe Fiori [1966] ; Benito Mussolini, présent dans la salle, aurait eu quelques difficultés à suivre le débit faible et accéléré du député révolutionnaire.

Rétrospectivement, il peut sembler que Gramsci ne soit pas parvenu à prendre toute la mesure du fascisme durant ces années décisives. Alors que, à partir de l'automne 1920, les *squadristi* (milices) fascistes prolifèrent dans le Nord et le Centre de la Péninsule, lui et ses camarades de *L'Ordine nuovo* refusent tout d'abord d'y voir une menace foncièrement nouvelle. À leurs yeux, le mouvement fasciste est le symptôme d'un ordre bourgeois mis au pied du mur par la contestation du *biennio rosso*, un signal que la posture des classes possédantes est si désespérée qu'elles envisagent désormais de se passer de la légalité et du constitutionnalisme parlementaire. Plus tard, après 1922 et la « marche sur Rome », cette interprétation est toujours privilégiée au sein du PCI. Dans les milieux communistes italiens, il est alors courant de considérer que le fascisme n'est qu'un interlude, certes délétère, mais qui est appelé à être rapidement submergé par une vague révolutionnaire à même d'installer un régime authentiquement populaire.

Jusqu'à son arrestation en 1926, Gramsci ne s'écarte pas de façon décisive de cette grille de lecture qui peut nous sembler, rétrospectivement, naïve, sinon aveugle. Dans les années 1920, l'ennemi principal à ses yeux est toujours le pouvoir de la bourgeoisie, dont le fascisme mussolinien n'est qu'une incarnation contingente ; aucune alliance antifasciste entre communistes, socialistes et libéraux antifascistes n'est envisagée (rappelons que, en France, le front antifasciste des forces de gauche ne verra le jour qu'au milieu des années 1930). Cela n'empêche pas Gramsci de rédiger durant ces années plusieurs brefs articles analysant finement certaines facettes du phénomène fasciste, allant des

raisons historiques de l'adhésion petite-bourgeoise aux *squadristi*, aux supposés instincts « blanquistes » du *Duce*.

Peu avant son arrestation, Antonio Gramsci entreprend la rédaction d'un essai — resté inachevé — intitulé « Sur quelques thèmes de la question méridionale » (*Alcuni temi della quistione meridionale* ; dans la suite de cet ouvrage, nous y référerons par l'appellation *Alcuni temi*). Il y propose une réflexion d'une grande profondeur sociologique sur l'espace italien, analysant en miroir l'organisation de la société au Sud et au Nord, ce texte faisant d'ailleurs de lui un des pionniers de l'introduction de questions spatiales dans le marxisme [Jessop, 2005]. *Alcuni temi* revient également sur l'épisode du *biennio rosso* à Turin, tâchant d'élucider en quoi ce mouvement contestataire s'est heurté à une indifférence, voire à une hostilité des masses populaires du Sud, bien que *L'Ordine nuovo* fût conscient à l'époque de la nécessité de dépasser le clivage géographique et de construire l'alliance stratégique de tous les éléments subalternes du pays. En outre, *Alcuni temi* explicite et expose le concept d'hégémonie plus que tout autre écrit gramscien avant les *Cahiers* (nous aurons l'occasion de revenir à plusieurs reprises sur cet essai dans les chapitres suivants).

La prison et les Cahiers

Le 5 novembre 1926, à la suite d'une supposée tentative d'assassinat du *Duce* par un adolescent de quinze ans, le Conseil des ministres italien propose une série de mesures d'urgence, visant à renforcer les pouvoirs répressifs de l'État et à réduire à la portion congrue les prérogatives démocratiques du Parlement. Certains des camarades d'Antonio Gramsci, pressentant le virage autoritaire du régime, l'exhortent à fuir vers la Suisse. Or ce dernier est réticent. Il continue apparemment à croire en la protection conférée par son immunité parlementaire, et décide de rester dans le pays pour participer à la discussion de ces mesures d'urgence à l'Assemblée nationale, prévue pour le 9 novembre. Peine perdue : le 8 novembre, en violation patente de son immunité, il est arrêté et emprisonné.

Son procès s'ouvre dix-huit mois plus tard, en mai 1928, et aboutit à une condamnation à vingt années de réclusion. Benito Mussolini aurait d'ailleurs personnellement exigé : « Nous devons empêcher ce cerveau de fonctionner pendant vingt ans » — paroles rapportées au procès par le procureur. Le vœu du *Duce* ne se réalisera

pas. Les trente-trois cahiers de notes laissés par Gramsci à sa mort sont là pour en témoigner.

Le projet d'un travail intellectuel de longue haleine semble avoir mûri dans l'esprit du révolutionnaire peu après son arrestation. En 1927, il écrit à Tatiana : « Je suis obsédé par cette idée qu'il faudrait faire quelque chose *für ewig* [...]. En somme, je voudrais, suivant un plan préétabli, m'occuper intensément et systématiquement de quelque sujet qui m'absorberait et polariserait ma vie intérieure » [LPI, p. 68].

Ce *für ewig* (pour l'éternité), que Gramsci rapporte explicitement à Goethe, peut surprendre sous la plume d'un militant qui, nous l'avons vu, avait abandonné les bancs de l'université pour se faire spécialiste de la polémique et de la « pensée contre ». On peut s'apercevoir qu'un profond changement d'état d'esprit a eu lieu : en réaction à l'environnement carcéral, qui l'a sevré abruptement du militantisme qui définissait sa vie, Gramsci entrevoit de faire de l'étude « désintéressée » la nouvelle trame de son existence de prisonnier. Mais il ne s'agit pas pour autant d'un renoncement à la politique : comme nous l'avons déjà noté, les *Cahiers* sont inséparables d'une réflexion sur la stratégie de la révolution.

Les conditions d'incarcération de Gramsci, cependant, sont *a priori* très défavorables à la mise en œuvre d'un tel projet. Ce n'est qu'en janvier 1929 qu'il lui est accordé suffisamment de papier et l'autorisation de rédiger autre chose que sa correspondance (elle-même plafonnée à une lettre toutes les deux semaines, que Gramsci adresse souvent à sa belle-sœur Tatiana, présente en Italie alors que sa femme Giulia est en Russie). Même après cette date, Antonio Gramsci n'a accès qu'à une fraction des livres qu'il demande. Comme on peut s'y attendre, Marx, Engels et autres « subversifs » sont bannis ; Gramsci en est réduit à les citer de mémoire ou à dénicher des citations marxiennes dans les ouvrages du philosophe libéral Benedetto Croce.

À cela s'ajoute un obstacle supplémentaire à la liberté d'écriture : la censure carcérale, à l'examen de laquelle chaque page rédigée par Gramsci est alors soumise, avant de lui être restituée. Dans une lettre à Giulia de 1936, il explique que cette contrainte humiliante l'a conduit, au fil des ans, à développer un style d'écriture « pénitentiaire », c'est-à-dire louvoyant autour de certains concepts phares et frisant l'autocensure. Chaque mot qu'il avait écrit jusqu'alors avait été lu avec un « pédantisme méfiant et acrimonieux » par le directeur de la prison de Turi [LPIII, p. 130].

La manifestation la plus immédiate — mais sans doute pas la plus essentielle — des effets de cette censure est l'adoption de périphrases en lieu de certains vocables « sensibles ». Par exemple, le marxisme devient la « philosophie de la *praxis* » et Karl Marx le « fondateur de la philosophie de la *praxis* » ; Lénine se transforme en « Ilitch » (son vrai nom étant Vladimir Ilitch Oulianov) ; et ainsi de suite. Remarquons que souvent le subterfuge est assez élémentaire, ce qui suggère que les agents de la prison étaient peu familiers de la pensée révolutionnaire de Marx et de ses successeurs.

Fabio Frosini [2003] a proposé de diviser la rédaction des *Cahiers* en trois phases. De 1929 à 1931, incarcéré à la prison de Turi (dans la région méridionale des Pouilles), Gramsci rédige neuf cahiers, dont un certain nombre de traductions. L'objet de ces traductions, surtout de l'allemand, est de « se refaire la main » après avoir été quasiment interdit d'écriture pendant trois ans. En 1932-1933, toujours à Turi, Gramsci recopie et amende, dans des « cahiers spéciaux » (numérotés de 10 à 13 dans l'édition italienne de Valentino Gerratana), certains de ces premiers cahiers. De 1933 à 1935, après avoir été transféré à la clinique de Formia pour raisons de santé — mais toujours prisonnier —, Gramsci poursuit son projet, tantôt reprenant des réflexions de cahiers antérieurs, tantôt introduisant de nouvelles thématiques (telle l'« américanisme » dans le *Cahier 22*).

Seule une petite proportion des trente-trois cahiers se donne un objet d'étude unique et met en jeu un mode d'exposition systématique. Le plus souvent, leurs pages nous offrent des notes plus ou moins brèves, à caractère disparate, qui soulignent sans cesse l'éclectisme inhérent à la *Weltanschauung* gramscienne. Fréquemment, il s'agit simplement de pistes ou d'ébauches de réflexion, d'hypothèses, de tentatives intellectuelles à développer et à raffiner plus tard, et que Gramsci prévoit d'ailleurs d'inclure dans des ouvrages ultérieurs. Les exégètes français se sont retrouvés dans le refus d'appliquer aux *Cahiers de prison* l'épithète « œuvre », puisque ce terme connote un niveau de cohérence et un souci de la structure achevée qui sont absents des écrits carcéraux d'Antonio Gramsci [Paris, 1979 ; Tosel, 1992].

Peu après sa condamnation, Gramsci a fait l'objet d'une campagne internationale pour sa libération ; son ami Romain Rolland a alors écrit un texte intitulé « Antonio Gramsci, ceux qui meurent dans les prisons de Mussolini ». C'est peut-être sous la pression de ce mouvement d'intellectuels européens qu'il est décidé de transférer, en 1933, un Gramsci mourant à la clinique

de Formia, où il se met à recevoir les soins qui lui étaient refusés auparavant. Il connaît alors une brève rémission et reprend l'écriture. Mais, semble-t-il, les jeux sont déjà faits : quand il est transféré à la clinique Quisisana de Rome en 1935, il est déjà trop faible pour lire et écrire. Exténué et tuberculeux, devenu incapable de digérer, Gramsci décède le 27 avril 1937, à l'âge de quarante-six ans. Sa belle-sœur Tatiana, présente à ses côtés, parvient à mettre la main sur les trente-trois cahiers et à les extraire en cachette de la clinique, avant de les faire parvenir à Moscou par la valise diplomatique.

Au final, les lettres de prison d'Antonio Gramsci, ainsi que les témoignages de ses codétenus, révèlent le stoïcisme exceptionnel dont il fit preuve durant sa décennie d'incarcération. Écrivant à sa mère de Turi, il indique : « Je ne veux pas qu'on me plaigne : j'étais un combattant qui n'a pas eu de chance dans la lutte immédiate » [LPII, p. 104]. Malgré son état de santé, il refusait avec intransigeance tout traitement de faveur, et réprimandait Tatiana quand celle-ci prenait l'initiative d'en demander pour lui. Dans une autre lettre à sa mère, on trouve cette profession catégorique : « Je n'ai jamais voulu compromettre mes convictions, pour lesquelles je suis prêt à donner ma vie et pas seulement à être mis en prison » [LPI, p. 193].

II / L'organisation de la culture

La culture selon Gramsci

Un bref regard sur les titres de section des *Cahiers de prison* révèle immédiatement l'omniprésence des thématiques culturelles en leur sein. De Dante à Pirandello, de Balzac à Sinclair Lewis, Antonio Gramsci est le commentateur assidu, scrupuleux, à la fois passionné et érudit, d'une myriade d'ouvrages de toutes époques. L'intensité de cette préoccupation ne devrait pas surprendre au vu de sa trajectoire personnelle. On a vu, par exemple, que dès 1916 le jeune militant socialiste — qui a interrompu ses études en philologie à l'université de Turin — devient le critique théâtral du journal *Avanti !*. La facilité relative d'accès à des œuvres littéraires en prison, par rapport à des écrits à caractère politique, ne suffit en rien à expliquer ce tropisme culturel, qui a des racines très profondes chez Gramsci.

Encore faut-il s'entendre sur ce que recouvre le mot « culture » sous la plume du révolutionnaire italien. Gramsci n'est pas un critique littéraire ou artistique comme un autre, de sorte qu'une courte note d'apparence anodine des *Cahiers*, sur tel roman-feuilleton ou tel article de presse, met typiquement en jeu une conception hautement originale, à la fois *sociale* et *politique*, de la vie culturelle. Or Gramsci ne propose à aucun moment une définition systématique du concept de culture, censée valoir une fois pour toutes. Il s'agit donc de reconstruire la perspective gramscienne par touches successives.

Tout d'abord, remarquons que pour Gramsci la culture est l'antithèse d'un système, et *a fortiori* d'un « système de valeurs », comme le veut l'expression courante. Ce point est d'importance, puisque l'histoire de l'anthropologie a mis précisément en avant ce paradigme du système afin d'élucider les modes de vie

des peuples autrefois appelés « primitifs ». On voit les travers potentiels inscrits dans une telle approche : le souci d'une cohérence artificielle, voire un essentialisme de la culture « en vase clos » ; l'absence de jonction entre pensée et pratique, puis entre culture et politique ; une incapacité à appréhender le changement et l'histoire [Crehan, 2002]. Notons en passant qu'une de nos conceptions habituelles de la culture, conventionnelle et largement impensée, est dérivée de cette lecture anthropologique.

À rebours de cette approche, Gramsci nous invite à voir la culture comme succession de *pratiques quotidiennes*. La culture désigne une certaine manière de vivre en société, c'est-à-dire d'agir en tant qu'être social, et simultanément de penser sa propre action et le monde environnant. Nous verrons plus tard (chapitre IV) comment Gramsci en vient à affirmer que « tout homme est un philosophe ». Pour le moment, notons que, à ses yeux, chaque individu participe à la culture d'une société, à son maintien ou à son bouleversement, dans la mesure où il ou elle entretient un rapport original au monde qui l'environne, constitué par sa pratique et sa pensée au quotidien.

Cette perspective gramscienne prend le contre-pied radical d'un autre stéréotype répandu sur la « culture », à savoir celui qui l'associe au savoir encyclopédique, ou qui entrevoit derrière ce vocable le surplus de raffinement intellectuel d'une élite éduquée. Dans un article de jeunesse intitulé « Culture et socialisme » (1916), Gramsci est virulent : une telle attitude, écrit-il, « sert à créer cette espèce d'intellectualisme poussif et incolore que Romain Rolland a si bien fustigé jusqu'au sang, et qui a engendré une pléthore de présomptueux et d'illuminés, plus nocifs à la vie sociale que ne le sont à la beauté du corps et à la santé physique les microbes de la tuberculose ou de la syphilis ». Après quoi le jeune homme conclut dans une veine plus humaniste : « La culture est une chose bien différente. Elle est organisation, discipline du véritable moi intérieur ; elle est prise de possession de sa propre personnalité, elle est conquête d'une conscience supérieure » [EPI, p. 75].

Ajoutons aussi que, pour Gramsci, la culture n'est jamais figée, mais toujours en flux et soumise au devenir historique. Et ce qui vaut pour le temps vaut aussi pour l'espace : il documente ainsi dans les *Cahiers de prison* l'ascendance internationale de certaines cultures (française au XIX^e siècle, américaine au XX^e siècle) et la porosité d'autres univers culturels nationaux (en premier lieu l'Italie) vis-à-vis de ces dernières.

Chez Gramsci, la culture se vit donc d'abord à fleur de peau, c'est-à-dire au plus près des façons de sentir, de percevoir, d'agir de tous les membres de la population. En même temps, ces postures populaires quotidiennes, ce « sens commun » d'une époque, sont forgés en partie sous l'influence de productions culturelles émanant de l'élite : littérature, systèmes philosophiques, beaux-arts, etc. Une grande partie de la réflexion gramscienne sur la culture va donc consister à penser les relations réciproques entre « culture populaire » et « haute culture », ou entre la culture des « élites » et celle des « subalternes ».

Ce dernier point conduit à la question des liaisons entre culture et domination sociale, et plus généralement entre culture et politique, qui sont au cœur des préoccupations gramsciennes. Avant Bourdieu, avant Foucault, les *Cahiers de prison* nous ont en effet proposé une des réflexions les plus poussées du xx^e siècle sur le rapport entre savoir et pouvoir, réflexion qui contient, entre autres, le concept d'hégémonie (voir chapitre v). Aux yeux d'Antonio Gramsci, la culture à tous ses échelons, dans chacune de ses manifestations, porte en elle des ramifications politiques intimes, au point que le monde de la culture est aussi un site privilégié des *lutttes politiques*, un terrain sur lequel le pouvoir s'engendre, s'exerce, mais aussi se combat et se renouvelle.

Dans les écrits carcéraux de Gramsci, ce souci constant du rapport culture-politique est axé sur une problématique de *l'organisation de la culture*. En particulier, l'auteur va se poser les questions suivantes : quel est le réseau d'institutions qui étaye la vie culturelle à l'échelle d'une société ? Quel type de relation éducative peut faire œuvre de transmission dans le domaine de la culture ? Et surtout : quel est le rôle politique des intellectuels ?

Les intellectuels

La place des intellectuels dans la société

À l'instar de la plupart des thématiques gramsciennes, le traitement de la question des intellectuels se présente au lecteur des *Cahiers de prison* sous forme fragmentaire et souvent désarticulée. Si l'on peut parler de « théorie des intellectuels » chez Gramsci, c'est surtout *a posteriori*, et il s'agit de garder à l'esprit qu'une telle théorie ne peut valoir qu'à titre exploratoire. Cela n'a pas empêché de nombreux commentateurs d'y lire un des aspects

les plus originaux de la pensée gramscienne. Et, sans doute, ils ne s'y sont pas trompés.

La première étape de l'approche gramscienne consiste à récuser toute définition de l'intellectuel par simple référence au contenu (cérébral, non manuel) de son activité. Comme il le note, « il n'existe pas d'activité humaine dont on puisse exclure tout à fait l'intervention intellectuelle, il n'est pas possible de séparer l'*Homo faber* de l'*Homo sapiens* » [Q12, § 3]. Chaque occupation humaine fait appel à un certain dosage de dépense mentale d'une part, et d'effort « musculaire-nerveux » de l'autre. N'en déplaise à Frederick Taylor, qui, dans ses *Principes de l'organisation scientifique du travail* [1911], regrette qu'un ouvrier manutentionnaire ne puisse égaler un « gorille apprivoisé » en efficacité, la faculté humaine de l'intellect ne saurait jamais cesser d'être mobilisée d'une manière ou d'une autre, même à l'usine. Ainsi, à un premier niveau, « s'il est possible de parler d'intellectuels, il n'est pas possible de parler de non-intellectuels, parce qu'il n'existe pas de non-intellectuels » [Q12, § 3].

Dès lors, chez Gramsci, l'intellectuel n'est pas seulement un « homme qui pense », ou même un homme qui penserait « plus » ou « mieux » que les autres. L'intellectuel ne se fait pas lui-même, au contraire c'est la société qui fait l'intellectuel : « L'erreur de méthode la plus répandue me semble celle d'avoir cherché le critère de distinction dans ce qui appartient de façon intrinsèque aux activités intellectuelles et non, au contraire, dans l'ensemble du système de rapports dans lequel celles-ci (et par conséquent les groupes qui les personnifient) viennent à se trouver dans l'ensemble général des rapports sociaux » [Q12, § 1].

Le corollaire d'une telle proposition est que l'intellectuel est constitué avant tout par son *rôle social*. Ce rôle, ou cette fonction, consiste en *la production et la diffusion du savoir dans la société*, par opposition à la reproduction directe des ressources matérielles qui reste l'apanage des ouvriers et des paysans, sous l'empire des capitalistes d'une part et des propriétaires terriens (parfois) de l'autre.

C'est aussi à cette jonction que se dégage l'originalité de la perspective gramscienne. Quand Marx et Engels, dans *L'Idéologie allemande*, semblaient inclure les intellectuels sans ambages dans la classe bourgeoise, Gramsci, lui, ne les y assimile pas entièrement. Il choisit plutôt de les subsumer sous le terme italien *ceti*, qui peut être traduit en français par « couche » ou « strate ».

Ces « strates », du reste, se révèlent très peuplées. Pour Gramsci, les professeurs d'université, les journalistes, les écrivains sont bien sûr des intellectuels, mais aussi les artistes, les prêtres, les

techniciens, les hommes politiques, les fonctionnaires, les avocats, voire les officiers d'armée... car tous, d'une façon ou d'une autre, remplissent une certaine fonction culturelle, politique ou technique, par-delà le processus immédiat de reproduction matérielle de la société. Tous vont participer au processus par lequel un certain climat culturel, une certaine « vision du monde » ou *Weltanschauung* — mot allemand cher à Gramsci — sont créés, diffusés, reproduits dans le temps et l'espace.

Il faut rappeler que Gramsci écrivait dans l'entre-deux-guerres, à une époque où le secteur des services était loin d'occuper la place prépondérante que nous lui reconnaissons aujourd'hui dans les économies occidentales. De plus, la réalité sociale des « cadres » était encore balbutiante dans l'entreprise, *a fortiori* au sein d'un pays très inégalement développé tel que l'Italie. Gramsci n'en était pas moins conscient que les transformations du capitalisme — au premier chef la taylorisation des méthodes de production — tendaient à multiplier les effectifs des « bureaux » partout dans la société, et c'est en connaissance de cause qu'il a accordé à ces nouveaux profils d'employés, cadres ou administrateurs l'épithète « intellectuels ». Ainsi, dès son essai *Alcuni temi* de 1926, il remarquait : « En tout pays, la couche des intellectuels a été radicalement modifiée par le développement du capitalisme. L'intellectuel de l'ancien type était l'élément organisateur d'une société, à base essentiellement paysanne et artisanale. Pour organiser l'État, pour organiser le commerce, la classe dominante éduquait alors un type d'intellectuel déterminé. L'industrie a introduit un nouveau type d'intellectuel : le technicien de l'organisation, le spécialiste de la science appliquée » [EP III, p. 346].

L'intellectuel organique et l'intellectuel traditionnel

Nous l'avons vu, chez Gramsci, les intellectuels se constituent en couches ou en strates sociales distinctes des autres classes. Cette formulation a le mérite de problématiser d'emblée le degré d'*autonomie relative* des intellectuels vis-à-vis des « classes fondamentales » de la société (à savoir, pour Gramsci, la classe capitaliste et le prolétariat). Ainsi, il se demande : « Les intellectuels sont-ils un groupe social autonome et indépendant, ou bien tout groupe social a-t-il sa propre catégorie spécialisée d'intellectuels ? Le problème est complexe à cause des différentes formes qu'a prises jusqu'à maintenant le procès historique réel de formation des diverses catégories d'intellectuels » [Q12, § 1].

Quant à cette question délicate, nous lisons en creux, tout au long des *Cahiers de prison*, le désir de rejeter les deux schèmes d'interprétation dominants de l'époque. D'abord, il s'agit de combattre la thèse selon laquelle les intellectuels seraient capables de s'élever au-dessus de la mêlée de l'histoire et d'accéder à une pensée indépendante des conflits qui minent la société, ou libre de tout biais social. Cette perspective, Gramsci la considère comme naïve au mieux, et il entend bien la démolir, comme l'avait tenté Marx avant lui. L'adopter revient à prendre les « grands intellectuels » au pied de la lettre, qui n'hésitent pas à fonder leur légitimité sur une prétention à l'impartialité. Gramsci va s'efforcer de démystifier ce postulat de l'indépendance de la pensée pure.

Mais, simultanément, il refuse de suivre la thèse inverse issue du marxisme matérialiste « vulgaire » de ses contemporains qui, se réclamant de Karl Marx pour le caricaturer, posent que la vie culturelle n'est qu'un reflet mécanique des forces économiques. Cette notion de « reflet » — qui aura la vie dure chez les marxistes du monde entier — ne rend pas justice au rôle décisif que jouent les intellectuels, à la fois dans l'histoire passée et dans les luttes du présent. Pour ne prendre qu'un exemple, le révolutionnaire russe Boukharine s'attire les foudres du révolutionnaire italien pour avoir simplement réduit, qui plus est de façon peu rigoureuse, le *Prométhée* de Goethe à un reflet univoque de la situation de la classe bourgeoise (l'ouvrage de Boukharine visé par Gramsci est *La Théorie du matérialisme historique* [1921]).

Malgré son rejet virulent du paradigme du reflet, Gramsci reste fidèle à l'intuition originelle de Marx selon laquelle la vie intellectuelle doit se situer nécessairement dans un champ de forces sociohistoriques, au sein duquel la lutte des classes occupe une place primordiale. Dès lors, les groupes sociaux d'intellectuels connaîtront deux types distincts de relations aux classes fondamentales, auxquelles correspondent les deux figures clés de l'« intellectuel organique » et de l'« intellectuel traditionnel ».

Par *intellectuel organique*, Gramsci entend un type social d'intellectuel créé aux côtés d'une classe émergente de la société (la bourgeoisie d'abord, le prolétariat ensuite) et appelé à jouer un rôle organisateur dans l'avènement du nouveau système productif, légal et culturel qui se développe de pair avec la montée en puissance de cette classe. Ainsi, la bourgeoisie de la révolution industrielle a suscité à ses côtés des intellectuels organiques en la personne de techniciens, de gestionnaires, de conseillers économiques, d'avocats, etc., tous auxiliaires du processus de

production. De plus, cette bourgeoisie, dans son triomphe graduel sur les anciennes classes aristocratiques lors du « long XIX^e siècle » européen, a vu sa trajectoire vers les sommets accompagnée par plusieurs générations d'écrivains, journalistes, hommes politiques, qui constituèrent les élites politiques et culturelles de ce monde bourgeois en voie de formation. Intellectuels organiques liés à la bourgeoisie, mais personnellement séparés du quotidien de la production industrielle, ne faisant pas partie de la classe capitaliste *stricto sensu*, ces élites sont parvenues à transformer ce détachement en ressource propre, devenant du même coup « l'autoconscience culturelle, l'autocritique de la classe dominante » [Q5, § 105]. Loin d'être les simples serviteurs d'intérêts économiques particuliers ou des témoins passifs de l'histoire, les plus avancés parmi les intellectuels organiques sont voués pour Gramsci à être les véritables organisateurs de la société.

Les *intellectuels traditionnels* sont ceux qui préexistent à la classe sociale montante, et que cette dernière va trouver sur son chemin. Ici, le personnage auquel Gramsci se réfère d'abord est celui de l'ecclésiastique, produit de la société féodale, mais lui ayant survécu en tant que gardien de la religion. On peut également penser à certains serviteurs de l'État, administrateurs de haut rang ou diplomates, issus de la société aristocratique mais ayant trouvé à se recycler — avec plus ou moins de bonheur — dans le monde politique du premier XX^e siècle. Dans *Alcuni temi*, Gramsci identifie deux autres groupes d'intellectuels traditionnels, spécifiquement associés au sud de la Péninsule italienne. D'une part, la pléthore de petits intellectuels ruraux, notaires, bureaucrates, « intellectuels de pharmacie de village », considérables numériquement, mais soumis à l'État nordiste d'une part et aux propriétaires terriens de l'autre. À leur propos, Gramsci parle dans les *Cahiers* de « tas de sédimentations passives » dus à des « phénomènes tels que la saturation et la fossilisation du personnel d'État » [Q22, § 2]. D'autre part, une poignée de « grands intellectuels » libéraux à l'influence culturelle immense, de la trempe de Giustino Fortunato et surtout de Benedetto Croce, dont Gramsci est simultanément l'admirateur et le critique féroce (voir encadré).

Alors que Gramsci use souvent du vocable « élite » à propos des intellectuels organiques, il a recours à une autre expression française pour décrire les intellectuels traditionnels : « Comme ces diverses catégories d'intellectuels traditionnels éprouvent avec un "esprit de corps" le sentiment de leur continuité historique ininterrompue et de leur « qualification », ils se posent comme

Benedetto Croce

Il serait difficile de sous-estimer l'influence que le philosophe italien Benedetto Croce (1866-1952) a exercée sur la pensée d'Antonio Gramsci. Aujourd'hui, le nom de Croce est familier à beaucoup d'oreilles, mais ses œuvres sont peu lues. Dans la première moitié du xx^e siècle, il était perçu comme l'une des sommités intellectuelles de l'Europe.

Originaire des Abruzzes, dans le sud du pays, Croce est d'abord l'étudiant du philosophe Antonio Labriola, un des pionniers du marxisme en Italie qui, ayant découvert les écrits de Karl Marx sur le tard, avait tâché d'en présenter une interprétation antiscientiste aux antipodes du matérialisme mécaniste qui dominait la Deuxième Internationale. Séduit initialement par le socialisme labriolien aux alentours de 1895, il suffit de quelques années à Benedetto Croce pour rompre avec son professeur. Dans une lettre à Giovanni Gentile datée de 1899, il affirme qu'il faut « libérer le noyau sain, réaliste, de

la pensée de Marx » [cité in Tosel, 1991]. Du même coup, il appelle à s'opposer au « marxisme orthodoxe rigide », qui fait de l'économie le « dieu caché » de l'histoire humaine.

S'étant installé à Naples et ayant largement laissé le marxisme derrière lui, Benedetto Croce s'engage alors dans l'élaboration d'un système philosophique néo-idéaliste, se plaçant dans la lignée de Hegel et proposant une « dialectique des distincts » — un réseau d'oppositions conceptuelles — que le philosophe passera sa carrière à remettre en chantier [Tosel, 1991]. En parallèle, il conçoit l'histoire comme progrès de l'idée de liberté, manifestant la perfectibilité de l'homme. En outre, la réputation de Croce connaît une forte ascension qui fera de lui pendant longtemps l'intellectuel italien le plus en vue. Extrêmement prolifique, il publie tour à tour des ouvrages d'histoire, de philosophie politique, d'éthique, d'esthétique, de logique. Contrairement à Giovanni Gentile, il refuse de rallier Mussolini ; cela ne l'empêche pas de demeurer en Italie durant le *ventennio* fasciste et de continuer à publier sans être inquiété.

autonomes et indépendants du groupe social dominant » [Q12, § 1].

Ainsi, on voit qu'une caractéristique essentielle de l'intellectuel traditionnel est de s'autopercevoir comme libre et indépendant du cours de l'histoire, comme dépositaire d'une tradition culturelle multiséculaire censée lui conférer légitimité et impartialité face aux conflits sociaux. En ce qui concerne ceux qui ont une charge politique ou administrative, Gramsci va jusqu'à noter qu'ils « s'imaginent être eux-mêmes l'État » [Q12, § 1].

Il est vrai qu'il est parfois arrivé aux intellectuels traditionnels de maintenir une mesure non négligeable d'autonomie, en particulier quand celle-ci a trouvé à s'incarner dans des institutions spécifiques au groupe, par exemple l'Église catholique. Mais Gramsci a tôt fait de rejeter l'illusion de la pure indépendance. Bien qu'héritiers d'une réalité sociale de longue durée, les

Le jeune Antonio Gramsci est un lecteur assidu de Croce, qu'il qualifie dans sa brochure de 1917 *La Città futura* de « plus grand penseur européen de l'époque » (dans une lettre de prison, Croce sera décrit comme « le meilleur prosateur italien depuis Manzoni »). Alors même qu'il se sépare du philosophe de Naples sur la question du socialisme, le militant de Turin est séduit par la critique du positivisme, autrefois en vogue dans l'Italie post-*Risorgimento*, de même que par la valorisation de la dimension « éthico-politique » de l'action humaine, à mille lieues du « déterminisme vulgaire » de certains marxistes [Losurdo, 2004].

L'admiration de Gramsci ne s'éteindra pas, mais sera de plus en plus juxtaposée à la critique, tantôt posée tantôt acerbe. Parce qu'il exerce un véritable magistère culturel sur les milieux éduqués italiens — dont il est, selon Gramsci, le « pape laïc » —, Croce est l'une de ses cibles privilégiées. Les *Cahiers de prison* jettent même les bases d'un « anti-Croce », censé être à l'image du fameux *Anti-Dühring* [1878] de Friedrich Engels.

À l'historicisme idéaliste et spéculatif de Croce, il s'agira de substituer une philosophie pleinement « terrestre » : ce sera l'« historicisme absolu » inscrit dans la « philosophie de la *praxis* », qui pose la solidarité fondamentale des processus économiques et culturels dans le cadre du « bloc historique » (voir chapitre IV). De plus, Gramsci dénonce l'attitude de détachement hautain de Croce vis-à-vis des vicissitudes de l'histoire réelle ; il y voit un « morphinisme politique » d'autant plus pernicieux que le fascisme règne en Italie.

L'ironie de l'histoire voudra que, après la Seconde Guerre mondiale, au moment de la publication des *Lettres de prison* de Gramsci, Croce en rédige une recension. Le philosophe y écrira à propos du révolutionnaire : « Comme homme de pensée, il fut des nôtres » [cité in Losurdo, 2004]. C'était pourtant le crépuscule de la pensée crocéenne : une réaction au néo-idéalisme interne à la philosophie ainsi que la diffusion rapide du marxisme en Italie après 1945 allaient rapidement éclipser la figure de Benedetto Croce.

intellectuels traditionnels n'ont survécu aux vicissitudes de l'histoire que pour se retrouver adossés à une configuration sociale contemporaine. Il en va ainsi de Benedetto Croce, qui, sous couvert d'un détachement hautain à l'égard des mesquineries de la vie politique, a servi à attirer les jeunes Italiens éduqués vers la philosophie idéaliste avant l'avènement du fascisme, et à légitimer ensuite une posture de non-résistance à celui-ci. Il en va de même de ceux qui s'imaginent « être l'État » — Gramsci prend l'exemple des parlementaires nobles britanniques à l'ère victorienne — quand ils ne sont que les « commis » de la seule classe dominante, à savoir la bourgeoisie.

L'intellectuel dans les luttes politiques

En niant la prétendue indépendance d'une pensée libre vis-à-vis des contradictions sociales, Antonio Gramsci confisque aux intellectuels leur piédestal habituel. Mais c'est aussitôt pour leur en ériger un nouveau : les intellectuels sont appelés à diffuser une nouvelle conception du monde, à produire une nouvelle culture et à assumer un rôle directeur dans le combat politique.

Avec le modèle de l'intellectuel organique prolétarien en tête, il écrit : « Le mode d'être du nouvel intellectuel ne peut plus être constitué par l'éloquence, ce moteur extérieur et provisoire des affects et des passions ; il doit consister à se mêler activement à la vie pratique, comme un constructeur, un organisateur, un "persuadeur permanent" » [Q12, § 3].

Pour Gramsci, l'activité intellectuelle, au même titre que l'activité manuelle, est une forme de travail par lequel l'individu s'engage dans le monde et participe à sa transformation concrète. Simplement, quand l'ouvrier produit des objets matériels, l'intellectuel, lui, est producteur de savoirs et de culture. À l'image de l'avant-garde des intellectuels organiques de la bourgeoisie au XIX^e siècle, le « nouvel intellectuel » (communiste) au XX^e siècle doit être l'*organisateur politique* de la classe à laquelle il s'identifie (le prolétariat).

Cet intellectuel révolutionnaire doit également agir comme catalyseur au sein du processus par lequel cette classe sociale va tendanciellement s'homogénéiser politiquement et culturellement. La notion d'« homogénéité », récurrente sous la plume de Gramsci, renvoie à ce moment décisif où un groupe social acquiert une conscience de soi et se prépare ainsi à entrer sur la scène de l'histoire en tant qu'acteur collectif. Bien entendu, ce propos gramscien n'est pas sans rappeler la distinction marxienne entre « classe en-soi » (existant dans les conditions matérielles objectives) et « classe pour-soi » (subjectivement arrimée à sa mission historique), avec laquelle il faut voir une filiation directe.

Il faut aussi situer la notion gramscienne de l'intellectuel communiste dans le contexte de son époque. Cette figure, en effet, s'oppose radicalement à la conception autrefois dominante dans la Deuxième Internationale, où l'intellectuel était perçu comme un déserteur éduqué de la bourgeoisie, prêtant main-forte, sur le plan théorique, aux masses ouvrières non intellectuelles. Telle était également l'idée communément admise au Parti socialiste italien (PSI). Au contraire, l'intellectuel organique de Gramsci n'est défini ni par son niveau d'éducation ni

certainement par son origine sociale, mais par sa fonction de dirigeant de la révolution et d'élite politique. D'ailleurs, la source d'inspiration première en est sans doute Lénine, qui, dès 1902 dans *Que faire ?*, exigeait la suppression de toute distinction de statut entre ouvriers et intellectuels au sein du Parti ouvrier social-démocrate de Russie.

L'intellectuel organique est certainement « engagé » au service de la révolution, et il est donc tentant de faire le rapprochement avec l'« intellectuel engagé » associé à Jean-Paul Sartre. Le raccourci, cependant, serait assez bancal. L'intellectuel gramscien, loin d'être un simple compagnon de route de la cause, est, entre autres, un homme d'appareil, un organisateur pratique, qui vit simultanément la lutte par le verbe — en tant que « persuadeur permanent » — et par l'action. Un rapprochement un peu plus convaincant a pu être fait, en revanche, entre l'intellectuel organique de Gramsci et le cadre à la fois « rouge et expert » de Mao Zedong [Dirlik, 1983].

Ce nouvel intellectuel, malgré sa mission politique, ne devra jamais aller jusqu'à maquiller la vérité au nom de la révolution. Dès 1919, Gramsci écrivait dans l'éditorial « Démocratie ouvrière » de *L'Ordine nuovo* : « Énoncer la vérité, arriver ensemble à la vérité, c'est accomplir un acte communiste et révolutionnaire » [EPI, p. 248]. Sa propre vie de révolutionnaire a d'ailleurs été elle-même un exemple de probité intellectuelle.

Gramsci se montre également capable de prendre plus de recul quand, mettant en miroir les luttes intellectuelles du passé et celles du présent, il nous propose une conception de l'« intellectuel populaire », qui dépasse les impératifs de la lutte prolétarienne de l'entre-deux-guerres et acquiert une portée plus universelle. Ainsi, il note avec admiration comment l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert et, plus généralement, l'atmosphère « voltairienne » du siècle des Lumières ont préparé le terrain culturel pour la « Grande Révolution » de 1789 (comme on l'appelait à l'époque dans le mouvement communiste), et aussi comment, tout au long du XIX^e siècle, la France a pu offrir au reste du monde l'image d'une société où, malgré les soubresauts politiques, la vie intellectuelle, d'ailleurs largement bourgeoise, œuvrait au développement historique positif du « peuple-nation ».

Dans un étonnant segment des *Cahiers de prison* intitulé « Passage du savoir au comprendre, au sentir, et *vice versa* du sentir au comprendre, au savoir », Gramsci va même jusqu'à généraliser ces leçons de la façon suivante : « On ne fait pas de politique-histoire sans cette passion, c'est-à-dire sans ce lien

La littérature populaire selon Gramsci

À la lecture des *Cahiers de prison*, on découvre que l'« intellectuel populaire » des époques antérieures est souvent un romancier. Par exemple Fiodor Dostoïevski, chez qui il existe, selon Gramsci, « un fort sentiment national-populaire, c'est-à-dire la conscience d'une mission des intellectuels envers le peuple qui, même s'il est "objectivement" constitué d'humbles, doit être libéré de cette humilité, transformé, régénéré » [Q21, § 3].

Même Honoré de Balzac, monarchiste de conviction, « avait eu la claire intuition que l'homme est le produit de l'ensemble des conditions sociales dans lesquelles il vit et se développe, et que pour "changer", il doit modifier cet ensemble de conditions » [Q14, § 41]. Révélant à ses lecteurs la fluidité essentielle des structures et des croyances sociales, Balzac leur offrait ainsi du même coup — sans doute à son corps défendant — les moyens intellectuels d'aiguiser leur conscience du potentiel de transformation de la société.

Aux yeux d'Antonio Gramsci, un récit d'aventures *a priori* inoffensif du point de vue politique peut se révéler un cheval de Troie des valeurs révolutionnaires. Ainsi *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas : Edmond Dantès, qui se fait passer pour un aristocrate, a grandi au sein du petit peuple de Marseille et sa vendetta personnelle peut être interprétée comme une revanche sociale [Durand, 2005]. À l'image du héros de Dumas, Gramsci note que cette sorte de littérature populaire recèle typiquement une ambiguïté foncière, à mi-chemin entre révérence vis-à-vis des traditions et aspiration subversive latente.

En outre, il déplore que l'Italie du XIX^e siècle n'ait pas produit d'écrivains

populaires de la trempe de Balzac, Hugo ou Dumas en France, ou de Walter Scott en Grande-Bretagne. Il y voit d'ailleurs un symptôme du manque de cohésion culturelle du « peuple-nation » en Italie, un héritage de l'histoire sociopolitique de longue durée (voir aussi chapitre III).

Gramsci se consacre également au commentaire de la littérature commerciale de sa propre époque : romans-feuilletons, histoires policières, mélodrames, etc. Souvent critique à l'égard de la *Weltanschauung* sociale implicite que véhiculent ces ouvrages, il n'y voit pas pour autant un simple « opium du peuple » [Tosel, 2009]. Ainsi, il remarque : « Le succès d'un livre de littérature commerciale indique (et c'est souvent le seul indicateur qui existe) quelle est la "philosophie de l'époque", c'est-à-dire quelle masse de sentiments prédomine dans la foule "silencieuse" » [Q14, § 41].

Qui plus est, et malgré l'indigence d'une bonne partie de cette littérature commerciale, Gramsci la considère comme un tremplin sur lequel pourra se bâtir, à terme, une littérature authentiquement révolutionnaire. Cette nouvelle littérature populaire qu'il appelle de ses vœux devra « plonger ses racines dans l'humus de la culture populaire telle qu'elle est, avec ses goûts, ses tendances, etc., avec son monde moral et intellectuel, même arriéré et conventionnel » [Q14, § 41].

Nous voyons donc que chez Gramsci, il ne s'agit pas de faire *tabula rasa* ni de la culture en général ni d'un art en particulier. L'expression culturelle du projet révolutionnaire n'est pas une négation ou une destruction concertée de l'héritage du passé. Il s'agit plutôt d'assumer ce dernier, mais afin de le dépasser, de l'altérer de l'intérieur, en somme de le « travailler », afin de le hisser progressivement au niveau des aspirations de la révolution.

sentimental entre les intellectuels et le peuple-nation. En l'absence d'un tel lien, les rapports de l'intellectuel avec le peuple-nation sont ou se réduisent à des rapports d'ordre purement bureaucratique, formel : les intellectuels deviennent une caste ou un sacerdoce. » Et aussi : « L'élément populaire "sent", mais il ne comprend ou ne sait pas toujours. L'élément intellectuel "sait", mais il ne comprend pas toujours, et surtout il ne "sent" pas toujours. Les deux extrêmes sont par conséquent la pédanterie et le philistinisme d'un côté, la passion aveugle et le sectarisme de l'autre » [Q11, § 67].

L'éducation

Une problématique omniprésente

Si l'intellectuel est le protagoniste nodal du monde de la culture chez Gramsci, la question éducative transparait également comme une de ses préoccupations constantes. Les deux termes ont d'ailleurs partie liée, au sein de la séquence progressiste suivante : l'éducation, d'abord, sert à former les intellectuels ; ceux-ci, en retour, seront en mesure d'élever les masses populaires sur le plan de l'esprit ; ces dernières, enfin, de façon croissante seront à même de s'autoéduquer, afin de devenir des acteurs à part entière de la nouvelle culture en gestation.

Ce processus de transmission révolutionnaire, auquel tous sont censés participer, Gramsci n'hésite pas à le mettre sous le signe du *travail* : travail politique sûrement, travail intellectuel, mais aussi travail physique, car « les études sont elles aussi un métier, et très pénible, qui nécessite un apprentissage particulier, non seulement intellectuel, mais aussi musculaire et nerveux » [Q12, § 2]. De même, il n'est pas étonnant de voir Gramsci, qui a eu de nombreuses occasions d'enseigner dans sa vie (au sein de l'école du PCI, en prison), insister sur le « travail vivant de l'enseignant » [Q12, § 2].

Comme souvent quand il examine une thématique sociale de près, Gramsci débute en accordant à la notion en jeu, ici l'éducation, un champ d'application très large. Loin de se confiner à l'école et à l'université, la *praxis* éducative traverse la société de part en part. Outre le système scolaire, Gramsci va identifier comme sites de l'activité éducative une foule d'organes publics et privés : il en est ainsi du Parlement et de sa législation, du système pénal (pour lesquels il parle de « fonction éducative négative »),

mais aussi des partis politiques, des syndicats, des Églises, des clubs populaires, sans oublier bien sûr des institutions plus strictement culturelles, à savoir la presse, la radio, la littérature, le théâtre, les musées, les bibliothèques et même, affirme-t-il, l'architecture et l'urbanisme.

Cet éclectisme peut surprendre. Mais la force du regard gramscien consiste justement à discerner la solidarité d'une multitude de pratiques sociales diverses, sans toutefois nier la *differentia specifica* de chacune d'entre elles. Pour Gramsci, l'éducation est l'« activité vivante » de transmission des savoirs, de la culture en tant qu'à la fois héritée du passé et réactualisée par la pratique. Et tous les organes que nous avons identifiés plus haut, nous dit Gramsci, y participent.

Logiquement, Antonio Gramsci a donc préconisé sans relâche l'éducation des adultes, des décennies avant que les expressions « éducation tout au long de la vie » et « formation continue » n'entrent dans le langage courant. Comme on peut s'y attendre, c'est la population ouvrière qu'il a surtout eue à l'esprit et, à cet égard, la biographie du révolutionnaire est éclairante. Lors de la période de *L'Ordine nuovo* en 1919-1920 à Turin, moment de montée en puissance de l'organisation scientifique du travail, ou OST (notamment chez Fiat), la demande des ouvriers était forte d'accéder à une meilleure compréhension d'une technique de production qui leur échappait de plus en plus. La direction de quelques grandes usines proposait alors des formations techniques ciblées aux plus qualifiés d'entre leurs travailleurs. Quant à la position de *L'Ordine nuovo*, elle consistait à affirmer comme indispensable la combinaison de la formation professionnelle des ouvriers, et de l'apprentissage de la réalité sociale sous-jacente à l'OST dans ses dimensions économique et historique [Monasta, 1993]. C'était en maîtrisant intellectuellement le contexte des relations sociales mettant en mouvement leur travail individuel que les ouvriers seraient en mesure de développer une conscience sociale critique et révolutionnaire.

Les querelles de l'école

Au sein de la grande constellation éducative, l'école *stricto sensu* n'en occupe pas moins une place essentielle. Là aussi, la trajectoire personnelle d'Antonio Gramsci est parlante : ayant connu une enfance pauvre dans une province reculée (la Sardaigne), ce sont les efforts acharnés du jeune garçon à l'école du bourg de Ghilarza qui, malgré des problèmes de santé, l'ont conduit

d'abord au lycée à Cagliari et puis à l'université de Turin. En somme, un parcours propre à combler n'importe quel partisan français de la « méritocratie républicaine ».

Or le début des années 1920 voit l'Italie engager un tournant majeur dans sa politique éducative. Giovanni Gentile, ministre de l'Éducation et intellectuel officiel du régime fasciste, entérine une série de réformes en 1923, censées transformer le modèle d'enseignement traditionnel (privilegiant le latin et axé sur le par-cœur) premièrement par l'inclusion d'un enseignement technique et professionnel pour les enfants issus des milieux populaires et, deuxièmement, par la valorisation de la « spontanéité » des élèves au détriment de la transmission trop mécanique des contenus. Paradoxalement, cette politique éducative du fascisme, reléguant le formalisme et l'aridité de la théorie pour mettre la pratique au premier plan, et insistant sur l'échange communicatif entre enseignant et élève, pourrait très bien prendre une teinte progressiste aujourd'hui. D'ailleurs, les partisans de cette politique en Italie n'hésitaient pas à se réclamer de la « tradition pédagogique genevoise », elle-même inspirée par l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau.

Antonio Gramsci va prendre le contre-pied des réformes Gentile dans une note des *Cahiers de prison* intitulée « En quête du principe éducatif ». L'expérience de l'école primaire et secondaire, affirme-t-il, englobe nécessairement sa part de souffrances pour l'enfant, dans l'imposition d'une discipline du corps et de l'esprit à laquelle l'élève sera d'abord rétif. Quant à l'apprentissage poussé du latin et de la grammaire, aussi rébarbatif soit-il, il est un tremplin vers la liberté de pensée ultérieure, qui verra les capacités à l'abstraction des jeunes se convertir en outils au service de la fusion entre théorie et pratique à l'âge adulte.

Dans une veine qu'on pourrait qualifier de proto-bourdieu-sienne, Gramsci note aussi qu'un environnement familial privilégié est apte à susciter facilement chez l'enfant des dispositions favorables à l'apprentissage, qui seront sans doute plus difficiles à trouver au sein de la progéniture des milieux populaires (on reconnaît à l'œuvre le « capital culturel » de Pierre Bourdieu [1971]). Ainsi, dévaloriser la discipline intellectuelle à l'école comme le font les réformes Gentile, c'est empêcher les milieux populaires d'accéder à ces mêmes dispositions *via* le système scolaire. Cela revient donc à affaiblir la méritocratie, en lui ôtant ses outils. La mobilité sociale en serait réduite de façon correspondante, d'autant que l'autre pan des réformes de 1923 développait les filières d'enseignement secondaire technique, autre méthode

consignant à un jeune âge des générations entières issues des milieux ouvriers ou paysans à des occupations manuelles subalternes.

Ainsi, ce n'est peut-être que superficiellement que Gramsci apparaît dans ces quelques pages comme garant de la tradition, voire de l'autoritarisme à l'école. Son propos est bien de mettre à nu le caractère illusoire du progressisme gentilien : ce qui semblait « avancé » se révèle avoir des conséquences sociales réactionnaires [Entwistle, 1979].

Gramsci va également montrer que c'est d'une tout autre manière que l'école peut être radicalement démocratisée. Nous retiendrons ici deux de ses prescriptions. D'abord, dit-il, il faut instituer une filière secondaire commune à toute la société (son vœu sera réalisé dans l'après-guerre dans plusieurs pays d'Europe de l'Ouest, dont la France avec le « collège unique »). Ensuite, portant ses yeux plus loin sur une « éducation socialiste », il exprime le souhait d'une symbiose des enseignements intellectuels et manuels à travers tout le système scolaire. Gramsci voit dans cette transformation potentielle une façon de prévenir la réification de l'activité de l'esprit en activité intellectuelle pure, c'est-à-dire en « intellectualisme ». Il y perçoit aussi un moyen de conduire les futurs intellectuels organiques à se sentir toujours engagés dans la société concrète, inaugurant ainsi « de nouveaux rapports entre travail intellectuel et travail industriel, non seulement à l'école mais dans l'ensemble de la vie sociale » [Q12, § 1]. Le tout n'est pas sans rappeler quelques pages du *Capital* (chapitre xv), où Karl Marx formulait un idéal assez proche de combinaison de l'apprentissage intellectuel et manuel.

Dialectique du conformisme et de la spontanéité

Gramsci conçoit donc l'éducation comme un processus social fondamental, omniprésent à chaque stade de la vie humaine et incarné par une myriade d'activités sociales diverses, de nature publique et privée, collective et individuelle. Simultanément, il nous propose un modèle pédagogique adapté à l'institution scolaire, qui semble intégrer la conception traditionnelle de l'instruction comme discipline, pour la transcender au sein d'un idéal de démocratie radicale. Présentée ainsi, la conception éducative gramscienne semble éclatée.

Pourtant, il y a bien un fil directeur dans les écrits de Gramsci sur l'éducation : celui d'un passage — à la fois progression et va-et-vient — de l'apprentissage d'un *conformisme social* à la

réalisation d'une *spontanéité critique*. L'opposition de ces deux termes — conformisme et spontanéité —, qui est d'ailleurs canonique dans les études contemporaines de pédagogie et de didactique, Gramsci va tenter de la transformer en association dynamique.

Il en va ainsi de l'éducation de la jeunesse, qui doit passer par une première phase conformiste, voire coercitive, par laquelle l'enfant doit assimiler de nouvelles dispositions corporelles et psychiques, ainsi qu'une certaine forme de socialité, comme préalables à une éducation plus riche et positive. Cette opération de conformisation sera d'autant plus laborieuse et pénible que l'enfant vient d'un milieu social peu éduqué. Et, s'il est issu du monde paysan — Gramsci insiste là-dessus en pensant à sa propre vie —, une mission première de l'école élémentaire sera de déraciner les superstitions, les croyances folkloriques en la magie auxquelles l'enfant aura peut-être été exposé dans sa famille et au village. Mais, à mesure que le cursus avance, aux niveaux secondaire puis universitaire, Gramsci note que l'élément disciplinaire laisse peu à peu la place à l'exercice de la réflexion critique spontanée. À terme, le conformisme engendre donc son contraire : la liberté de jugement. Les deux ne sont jamais que les faces d'une même pièce.

Gramsci retrouve également ce passage d'un pôle à l'autre dans le processus de formation de l'adulte. Dans son célèbre essai sur l'« américanisme » (voir encadré, chapitre III), il note — semble-t-il sans désapprobation — que les nouvelles normes de production fordistes battent des records dans le niveau de discipline individuelle et d'assujettissement physico-psychique requis des ouvriers à la chaîne. Gramsci ne condamnera pas *a priori* ce moment de conformisation, si à son tour l'ouvrier taylorien, produit humain de l'OST, sait dépasser son existence comme force de travail exploitée pour prendre conscience de lui-même comme acteur social et membre d'une classe potentiellement révolutionnaire.

Il s'agit bien ici d'éducation politique, et les syndicats ouvriers et surtout le Parti communiste doivent jouer leur rôle de « sites éducatifs », par l'intermédiaire des intellectuels organiques. Mais il faut noter que nous sommes aux antipodes de tout souci d'endoctrinement des ouvriers par les appareils de Parti. Au contraire, Gramsci parle de « ces classes subalternes qui souhaitent s'éduquer à l'art de gouverner et qui ont intérêt à connaître toutes les vérités » [Q6, § 79]. Il envisage donc la conscience révolutionnaire comme *autoéducation* de la classe ouvrière.

Le journalisme

Nous avons déjà mis en relief la problématique de l'organisation de la culture dans les *Cahiers de prison* et nous avons mentionné dans la section précédente les très nombreux sites où la relation éducative trouve à opérer : système scolaire et universitaire, mais aussi organes politiques de l'État, institutions de la société civile (partis, syndicats, Églises, etc.), acteurs du marché culturel (presse, édition, radio, industrie du divertissement, etc.). Soulignons que, dans une perspective gramscienne, toutes ces composantes de la vie culturelle doivent être appréhendées comme formant un *réseau d'institutions*, dont les parties entretiennent l'une avec l'autre des relations complexes d'interdépendance.

Or, de sa prison, Gramsci affirme que la presse peut être considérée comme la « partie la plus prééminente et dynamique » de cet univers culturel de solidarités réciproques, ce qui l'amène à consacrer de nombreuses pages au journalisme [Q3, § 49]. Contrairement à son contemporain Walter Benjamin — marxiste et penseur de la culture comme lui —, Gramsci n'insiste pas primordialement sur les technologies audiovisuelles qui émergent à l'époque : la radio et le cinéma. De sa cellule, le révolutionnaire italien n'est pas en posture idéale pour prendre acte de l'utilisation croissante de ces nouveaux moyens de communication par le pouvoir fasciste à des fins de propagande. Cernant l'enjeu, mais le sous-estimant aussi, il écrit : « La communication parlée est un moyen de diffusion idéologique qui a une rapidité, une aire d'action et une simultanéité émotive énormément plus vastes que la communication écrite [...], mais cette action s'accomplit en surface, non en profondeur » [Q6, § 79].

La presse bourgeoise entre domination et pédagogie

Dans les *Cahiers de prison*, Gramsci se fait tout d'abord l'analyste de la presse bourgeoise préfasciste, celle-là même qu'il avait pu observer quand il était lui-même journaliste à Turin. Il note que les plus grands organes de presse italiens avant la marche sur Rome (*Corriere della sera*, *La Stampa*, etc.) remplissaient alors une fonction politico-culturelle critique : celle d'homogénéiser les points de vue de différents intérêts sociaux dominants, pour parvenir à l'expression d'une « opinion publique » censément cohérente.

À ce propos, il affirme : « L'opinion publique est le contenu politique de la volonté publique qui pourrait être discordante :

c'est pour cela qu'il existe une lutte pour le monopole des organes de l'opinion publique » [Q7, § 83]. La formule « opinion publique », ici comme toujours, est à prendre avec une distance critique : ce ne sont pas les dispositions politiques spontanées des masses subalternes que Gramsci a en tête, mais le processus qui voit des couches dominantes projeter leurs propres perspectives sociales particulières *via* un discours médiatique d'apparence démocratique, dirigé ostensiblement vers un lectorat universel. Cette « opinion publique », que la grande presse prétend incarner, sert à négocier et à lisser les contradictions internes à la classe bourgeoise, comme elle sert à prévenir l'irruption dans l'espace public des dissidences virtuelles ou effectives des subalternes.

Malgré des tirages limités, les grands journaux italiens, voix des élites, exerçaient une forme de magistère politique et culturel sur les destinées du pays dans les décennies post-*Risorgimento*. D'ailleurs, de l'avis de Gramsci : « Étant donné l'absence de partis organisés et centralisés en Italie, il est impossible de négliger le rôle des journaux : ceux-ci, regroupés en séries, constituent les partis véritables » [Q1, § 116].

L'exemple du *Corriere de la sera*, dirigé avant le fascisme par Luigi Albertini, permet d'illustrer ce point. D'une part, le grand quotidien de Milan était connu pour son soutien indéfectible aux profits industriels du Nord de l'Italie, en premier lieu lombards. Ne s'arrêtant d'ailleurs pas à cette identification à un intérêt social (et local) particulier, il tâchait au contraire de promouvoir des projets politiques à l'échelle nationale, dans une visée unificatrice où la bourgeoisie industrielle trouverait à s'intégrer sans se sacrifier. Ainsi, Gramsci note qu'en 1913 la rédaction change de cap et privilégie une alliance avec le « bloc sudiste » (principalement la bourgeoisie terrienne) plutôt qu'avec les travailleurs industriels du Nord, car la configuration des forces en présence s'est elle-même altérée. On voit là en quoi des organes de presse peuvent jouer à être des « partis politiques ».

D'autre part, Gramsci reconnaît au *Corriere della sera* et à la grande presse bourgeoise un rôle proprement éducatif dans la société italienne. De fait, le professionnalisme des journalistes et la qualité relative des contenus du *Corriere* avaient de quoi faire pâlir la presse quotidienne française de la III^e République [Tosel, 2005]. Ce journal représentait un atout remarquable de l'ordre culturel en place, aidant à diffuser dans la société certaines conceptions spécifiques de la politique. Son influence pouvait être soit directe, *via* ses lecteurs, soit indirecte, *via* l'atmosphère intellectuelle qu'il pouvait ici ou là susciter, et les attitudes

correspondantes qui pouvaient se transmettre de proche en proche. Sans exagérer, bien sûr, l'impact d'une publication individuelle, il faut admettre que le *Corriere* remplissait de la sorte une véritable fonction pédagogique, ou encore — dirait-on aujourd'hui — socialisatrice.

Le « journalisme intégral »

Antonio Gramsci ambitionne justement de voir un jour la presse révolutionnaire incarner une telle fonction éducative. C'est là l'objet du *Cahier 24*, inspiré par sa propre expérience à *L'Ordine nuovo*, dans lequel il jette les bases d'un « petit manuel » (*manuale*) en vue d'une école du Parti pour « journalistes communistes ». Alors que la presse bourgeoise est productrice et disséminatrice de culture dominante, une publication communiste aurait pour mission, aux yeux de Gramsci, d'illustrer, de défendre et de diffuser la conception sociale antagoniste qu'est la *Weltanschauung* de la révolution.

Dans une veine prescriptive, il dresse minutieusement la liste des rubriques que cette publication future veillera à inclure : des « monographies encyclopédiques », des « biographies politico-intellectuelles », des recensions en tout genre, des ressources bibliographiques, des appendices lexicaux, etc. L'énumération est assez longue et paraît à certains égards datée [Richeri, 2005]. Notons malgré tout la haute exigence intellectuelle suggérée par les éléments mentionnés, d'autant plus remarquable quand on sait que le lectorat visé par Gramsci était principalement constitué de militants ouvriers n'ayant eu aucun contact avec l'enseignement secondaire. En outre, la publication en question devra réaliser une « cartographie » intellectuelle et morale du pays, de façon à identifier avec justesse les tendances culturelles à l'œuvre.

De façon générale, c'est donc le niveau des ambitions que nourrit le révolutionnaire italien envers la presse communiste qui a de quoi frapper le lecteur actuel des *Cahiers*. Gramsci parle d'ailleurs, à propos de son projet, de « journalisme intégral » (*giornalismo integrale*) : un journalisme à la fois militant et pédagogique, politique et culturel, scientifique et historique. Il écrit que le journalisme intégral « n'entend pas seulement satisfaire les besoins (d'une certaine catégorie) de son public, mais souhaite créer et développer ces besoins et par conséquent provoquer, en un certain sens, son public et progressivement l'étendre » [Q24, § 1].

Une telle déclaration correspond en surface à ce qu'on nomme aujourd'hui la « politique de l'offre » en matière culturelle. En

réalité, pour Gramsci, la raison d'être de la presse communiste n'est pas un quelconque plan éducatif élitare, mais justement le projet révolutionnaire porté par la classe ouvrière exploitée. Les « journalistes communistes » que Gramsci a en tête sont — sans surprise — les intellectuels organiques, que nous avons déjà évoqués. L'activité de ces travailleurs intellectuels de la révolution ne prend sens qu'au regard de la situation de classe des masses subalternes.

Le « journalisme intégral » gramscien repose ainsi sur une dialectique qui voit l'organe de presse émaner d'aspirations réelles inscrites dans une certaine configuration sociale, puis développer ces besoins et en provoquer de nouveaux, avant de réagir lui-même à des évolutions neuves du côté de la « base », et ainsi de suite. Par ailleurs, ce mouvement doit opérer en miroir de la dynamique éducative que nous avons déjà mentionnée, celle-là même qui oscille entre conformisme et spontanéité, et vise à progresser sans cesse sur le chemin qui va de l'instruction à l'autoéducation.

III / La pensée du politique

Qu'est-ce que le politique ?

Au sein des grands noms de la pensée marxiste au xx^e siècle, Gramsci ressort comme celui qui a peut-être porté le plus d'attention au politique comme moment essentiel de la vie sociale, ayant ses propres règles, ses propres modalités irréductibles.

Sur ce point, un contraste est perceptible avec Karl Marx, qui s'était donné pour tâche primordiale de développer une critique de l'économie politique. À la suite de l'échec des révolutions populaires de 1848 — Marx a tout juste trente ans —, les perspectives de renversement communiste en Europe s'assombrissent. La priorité, pour lui, va alors consister à se colleter aux contradictions économiques de la machine capitaliste, travail de longue haleine dont *Le Capital* est le fruit.

La situation de Gramsci est tout autre. Dans l'Italie des années 1919-1921, quand la société a été disloquée par la Première Guerre mondiale et ses retombées, et que la contestation ouvrière bouillonne, la révolution sociale semble imminente. Gramsci, de son poste d'observation à *L'Ordine nuovo*, est témoin de cette vague révolutionnaire sans précédent, comme il est témoin de son reflux et de la résorption illusoire des déchirements de la société dans la « solution fasciste » à partir de 1922. Rappelons aussi que Gramsci, en 1924-1926, est à la tête du PCI, position de haut dirigeant politique dont n'avaient jamais joui Marx et Engels en leur temps. On comprend alors aisément pourquoi, chez le révolutionnaire italien, le « moment du politique » prend une importance capitale.

Par ailleurs, il faut noter que les sources d'inspiration de Gramsci, sur ce chapitre, sont multiples et éclectiques. Marx et Lénine bien sûr, mais aussi Ernest Renan, Georges Sorel, même

Henri Bergson... Et, surtout, remontant plus loin, Machiavel, dont il se montre un fervent partisan. Gramsci ne voit pas dans *Le Prince* une œuvre cynique (« machiavélique »), stéréotype qu'il rejette car il y discerne, au contraire, un « cri passionné, immédiat » pour une régénération de l'Italie [Q13, § 1]. Surtout, il dit trouver chez Machiavel les sources de sa propre conception du politique comme « science autonome » et « art autonome ».

Un élément remarquable de la conception gramscienne du politique est la définition qu'il en propose. Le politique, chez lui, est constitué par la *contribution de chaque être humain à la transformation de son environnement social*. Cette définition n'est pas axée sur l'État, mais sur l'humain, qui se trouve *ipso facto* désigné comme « être politique ». Dans une note des *Cahiers* intitulée « Qui est législateur ? », Gramsci précise sa pensée : « Chaque homme, en tant qu'il est vivant et actif, contribue à modifier l'environnement social dans lequel il se développe (c'est-à-dire à en altérer certaines caractéristiques et à en préserver d'autres). Autrement dit, il tend à établir des "normes", des règles de vie et de conduite » [Q14, § 13].

Ainsi, le politique n'est ni un territoire accaparé par les professionnels (les « politiciens ») ni même un « champ » spécifique de la société : c'est une dimension incorporée dans presque toutes les activités humaines, jusque dans la vie la plus quotidienne. Le politique n'est pas le moyen d'une fin, au sens où la conquête de l'État par les révolutionnaires ou l'installation d'une société communiste pourrait le dissoudre. Au contraire, selon Gramsci, il est le fondement de toute société, présente ou future.

Nous avons donc, d'une part, un refus de la réduction du politique à l'économique (par l'admission de l'« autonomie ») et, d'autre part, l'affirmation passionnée du caractère politique de toute la vie sociale. Ainsi, il n'est guère étonnant qu'on ait pu présenter Gramsci avant tout comme un « théoricien du politique » [Hall, 1987].

La société civile, la société politique et l'État

Définitions délicates

Le triangle de concepts « société civile/société politique/État » contient les pierres angulaires de la théorie gramscienne du politique. Omniprésentes tout au long des *Cahiers de prison*, ces trois notions ne sont jamais définies par Gramsci de façon systématique. Parfois même, elles se révèlent fluctuantes, leur acception étant infléchie, voire métamorphosée d'un passage à l'autre.

Comme on peut l'imaginer, cela a suscité d'incessantes querelles de définition parmi les commentateurs ultérieurs de l'œuvre [Texier, 1968 ; Bobbio, 1969 ; Anderson, 1978].

La *société civile* est peut-être le pôle le plus essentiel du triangle. C'est elle en tout cas qui contribue le plus à l'originalité de Gramsci, qui va s'approprier une notion surtout associée jusqu'alors à la grande tradition libérale (de Locke à Tocqueville, en passant par Hegel). La société civile est définie comme englobant toutes les relations sociales et les organisations qui ne participent ni à la reproduction économique de la société (entreprises capitalistes) ni à la vie de l'État. Il s'agit donc d'institutions « privées », parmi lesquelles il faut compter les organisations religieuses (dont l'Église catholique), les syndicats et les partis politiques, les établissements culturels (médias, maisons d'édition, etc.) et généralement toute forme d'association libre des citoyens. Gramsci conçoit la société civile comme le terrain social où les rivalités et les luttes à caractère idéologique et culturel se jouent et se dénouent entre individus et groupes sociaux. On voit donc un rapprochement possible entre la société civile et la figure de l'intellectuel comme organisateur politique et « persuadeur permanent » (voir chapitre II).

À l'inverse de la société civile qui est un champ ouvert aux débats, à l'exercice de la persuasion et du consentement, la *société politique* est le territoire de la coercition, de la contrainte, de la domination nue, de l'exercice de la force qui peut être de nature militaire, policière ou juridique-administrative. Ainsi définie par son caractère coercitif, la société politique correspond à une certaine fraction de l'État, logée dans ses fonctions d'administration et de répression, elles-mêmes autorisées par son « monopole de la violence légitime » (pour reprendre l'expression de Max Weber). Le système scolaire public, par exemple, ne se situe pas dans la société politique ainsi définie, qui équivaut *grosso modo* aux pratiques dites « régaliennes » de la puissance publique, ou à ce que Pierre Bourdieu a appelé la « main droite de l'État » (par opposition à sa « main gauche » : l'éducation, l'État social).

Reste le troisième terme du triangle gramscien, l'État lui-même, objet social à la fois incontournable et infiniment problématique. De fait, c'est lui dont la définition semble la plus incertaine dans les *Cahiers*, et nous sommes obligés d'admettre avec Perry Anderson [1978] qu'il y a parfois des « glissements » dommageables dans l'usage que fait Gramsci de ce mot. Malgré les difficultés potentielles, deux acceptions relativement stables de l'État émergent de la lecture des *Cahiers*.

D'abord, par moments, Gramsci fait de l'État un organe strictement coextensif à la société politique, c'est-à-dire un pur appareil d'administration et de répression : en ce sens très restreint, il n'y a pas d'originalité particulière, et justement l'expression « État-gouvernement » (*stato governo*) est employée.

Plus intéressant, à d'autres moments, Gramsci voit dans l'État l'unité concrète de la société politique (domination) et de la société civile (consentement), ce qui l'amène à parler cette fois d'« État intégral » (*stato integrale*). En ce sens, l'État est décrit par Gramsci comme « l'ensemble des activités pratiques et théoriques grâce auxquelles la classe dirigeante non seulement justifie et maintient sa domination, mais réussit à obtenir le consentement actif des gouvernés » [Q15, § 10]. La conception d'un État englobant la société politique et la société civile est contraire à l'usage conventionnel du mot, et peut sans doute surprendre ou perturber le lecteur des *Cahiers*. Il faut noter que, avec cette seconde définition, l'État devient presque synonyme du *pouvoir*. Le choix du vocable « État » par Gramsci n'est en aucun cas arbitraire, puisqu'il sert alors à dévoiler l'existence de relations politiques de pouvoir à l'intérieur de la société civile « privée » autant que dans la société politique « publique ». Ainsi, on voit que par son choix de mots Gramsci récuse d'emblée l'hypothèse (libérale) de la neutralité politique de la société civile. On retrouve ici l'affirmation gramscienne de la substance politique de toute la vie sociale.

Une dernière mise en garde s'impose : Antonio Gramsci ne prétend jamais faire de la « société civile », de la « société politique » et de l'« État » des absolus, c'est-à-dire des essences permanentes échappant à l'histoire. Il insiste sur le fait que ces distinctions sont d'ordre « méthodique » et non « organique ». D'ailleurs, c'est bien avec un état d'esprit d'historien — historien du passé et du présent — que Gramsci élabore ces concepts. Ceux-ci servent à éclairer la société à une époque donnée, celle du libéralisme bourgeois, qui institue justement la société civile comme sphère des libertés civiles individuelles échappant en droit au bras armé de la société politique. Le monde féodal, de même que le fascisme et, à sa manière, le communisme, proposent des types d'organisation sociopolitique tout à fait différents.

Est et Ouest

La première application par Gramsci de sa distinction entre société civile et société politique consiste en une comparaison des structures sociales à l'« Est » et à l'« Ouest », termes sous lesquels

il faut entendre la Russie tsariste avant les révolutions de 1917 d'un côté et l'Europe occidentale de l'autre. En se lançant dans cette analyse sociohistorique comparée, Gramsci a en tête deux interrogations cruciales. Pourquoi la révolution communiste a-t-elle pu avoir lieu à l'Est, mais pas à l'Ouest ? En quoi la réalité politique de l'Ouest doit-elle conduire à adopter une stratégie révolutionnaire différente de celle des bolcheviks ? Notons que Léon Trotski, dont Gramsci connaissait les écrits, avait déjà soulevé le problème du contraste Est-Ouest. Sur cette question comme sur d'autres, le révolutionnaire italien va explicitement prendre ses distances vis-à-vis du fondateur de l'armée rouge (sur le rapport Gramsci-Trotski, voir Rosengarten [1984-1985]).

D'après Gramsci : « À l'Est, l'État était tout, la société civile était primitive et sans forme ; à l'Ouest, entre l'État et la société civile existait un juste rapport et derrière la faiblesse de l'État on pouvait voir immédiatement la structure solide de la société civile. L'État était seulement une tranchée avancée, derrière laquelle se trouvait un système puissant de fortifications et de casemates » [Q7, § 16]. Ces quelques lignes restées célèbres (où, alors, l'« État » est synonyme de « société politique ») ouvrent la voie à une reconceptualisation radicale de l'activité révolutionnaire en Occident, dont la cible privilégiée doit devenir la société civile. On voit que Gramsci, lecteur et admirateur du Lénine de *L'État et la révolution* [1917], prend le contre-pied du dirigeant bolchevique en affirmant que la conquête du pouvoir politique pourrait se transformer en objectif secondaire des révolutionnaires à l'Ouest, car la force inhérente des nations bourgeoises de l'Occident réside dans leurs sociétés civiles.

Guerre de mouvement et guerre de position

Antonio Gramsci, filant la métaphore militaire commencée avec la « tranchée avancée » et les « fortifications », introduit alors l'opposition — aujourd'hui canonique — entre guerre de mouvement et guerre de position sur le terrain des luttes politiques. Cette métaphore n'est d'ailleurs pas fortuite : on y perçoit le souvenir encore récent de la Première Guerre mondiale, au début de laquelle les états-majors allemand et français tablaient sur une guerre rapide où la vitesse de manœuvre emporterait la victoire, pour être finalement confrontés, après quelques mois, à la réalité d'une guerre de tranchées, une impitoyable guerre d'usure étendue sur plusieurs années.

Gramsci propose de traduire ces vicissitudes militaires dans le langage des luttes révolutionnaires. La guerre de mouvement,

concède-t-il, était la stratégie révolutionnaire appropriée pour les bolcheviks de 1917, car l'État tsariste représentait la force concentrée d'une société par ailleurs peu avancée et peu organisée, ou « gélatineuse », et était susceptible de s'effondrer sous le coup d'une « attaque frontale ». En Europe de l'Ouest, cependant, il considère que la priorité revient à la guerre de position et non à la guerre de mouvement, qui ne disparaît pas mais devient subsidiaire, se convertissant en un moment de la guerre de position. Ainsi, les communistes en Occident doivent mener à bien une véritable « guerre de siège » sur le terrain des luttes culturelles et idéologiques au sein de la société civile, un combat qui est « complexe, difficile, et requiert des qualités exceptionnelles de patience et d'inventivité » [Q6, § 138].

Interpréter la modernité politique

De l'histoire à la théorie : la méthode inductive

La lecture des *Cahiers de prison* fait ressortir immédiatement un trait marquant de l'approche gramscienne : la sensibilité à l'histoire, qui se fait rapidement centralité de l'histoire dans l'élucidation du social. Il en va ainsi de la genèse des concepts qu'il forge : ceux-ci sont toujours issus de l'enquête historique, c'est-à-dire puisés dans l'histoire, et non formulés *in abstracto* pour être ultérieurement confrontés à la réalité empirique. Une fois posés, ces concepts ne seront pas figés, mais continueront d'être affinés, adaptés et réformés à l'aune de l'étude historique en cours. Le caractère « mouvant », voire « glissant » des constructions gramsciennes n'a pas été sans attirer des critiques [Anderson, 1978]. Il faut surtout y voir une passion pour l'histoire humaine concrète, et la prémisse méthodologique selon laquelle le concept doit sans cesse évoluer en miroir de la réalité qu'il dévoile.

Les incursions de Gramsci dans le cadre de ce qu'il nomme la « recherche historico-politique » révèlent toujours sa grande prudence épistémologique, dans laquelle il faut voir un complément de son audace théorique. Il rejette sans cesse les *a priori* et les pétitions de principe, ainsi que le dogmatisme, que ce dernier soit marxiste, libéral ou autre. Cela permet de parler à son propos de démarche *heuristique* (orientée vers la découverte du réel) et *inductive* (la théorie émergeant de cette découverte). De fait, les exégètes des *Cahiers* ont très souvent mis en avant l'*historicisme* gramscien. Il est tout à fait possible d'accepter cette idée, puisque

chez Gramsci l'histoire est en effet le seul substrat légitime de l'enquête et qu'un va-et-vient du type « histoire-théorie-histoire » est mis en mouvement. Lui-même va revendiquer ce terme d'« historicisme » (en lui donnant un sens particulier, comme nous le verrons dans le chapitre suivant).

Nous pouvons à présent aborder une série de notions historiques que Gramsci nous a léguées, telles que : national-populaire, révolution passive, crise organique, césarisme, etc. Ces notions, appréhendées conjointement, tissent la toile de l'interprétation gramscienne de l'ère contemporaine.

L'ère de la révolution-restauration

Le monde de l'entre-deux-guerres européen dans lequel écrit Gramsci est l'héritier, d'après lui, de l'ère de l'histoire occidentale ouverte par la Révolution française de 1789, ère qu'il place sous le signe de la « révolution-restauration ». C'est cette période longue de plus d'un siècle qui fournit au révolutionnaire italien le matériau et la source d'inspiration de ses réflexions sur l'histoire. Cette dynamique de révolution-restauration est particulièrement riche et complexe, note-t-il, puisqu'elle voit des rivalités économiques, sociales et politiques profondes — entre aristocratie et bourgeoisie, entre bourgeoisie et prolétariat — conduire à des compromis ou solutions qui diffèrent qualitativement d'un pays à l'autre.

À ce titre, le cas de la France est exemplaire aux yeux de Gramsci. Celle-ci a connu un épisode politique d'une rare radicalité lors de la dictature jacobine de 1793-1794, régime qui fut conduit à refuser net toute forme d'entente avec l'ancienne société, dans la visée de construire un ordre pleinement nouveau. Pourtant, en 1815, l'Ancien Régime semble rétabli pendant la restauration monarchiste, sans l'être tout à fait vraiment, puisque, comme Gramsci le remarque avec justesse, « il est certain qu'on ne revient jamais en arrière dans le mouvement historique et qu'il n'existe pas de restaurations *in toto* » [Q13, § 27]. Quelques décennies plus tard, en 1848, ce sont les ouvriers de la France urbaine qui passent sur le devant de la scène, cette fois en opposition à l'ordre bourgeois ; et, en 1871, c'est la Commune, révolution du Paris populaire, qui est éliminée dans le sang par une coalition de néoroyalistes et de bourgeois au nom d'une restauration d'un nouveau genre. On voit qu'entre 1789 et 1871 les mots « révolution » et « restauration » ont changé de sens, puisque la contradiction sociale fondamentale a elle-même évolué. Gramsci examine de près la version française de la révolution-restauration

et note que les mêmes conflits sociaux ont débouché sur des configurations sociopolitiques tout à fait distinctes dans d'autres pays (notamment en Italie, en Grande-Bretagne, en Allemagne). D'où le questionnement : « Il s'agit de voir, dans la dialectique révolution-restauration, si c'est l'élément révolution ou l'élément restauration qui l'emporte » [Q13, § 27].

La révolution jacobine nationale-populaire

Antonio Gramsci est un commentateur assidu de la Révolution française, dont l'épisode le plus décisif est d'après lui la Terreur jacobine de 1793-1794. Qu'y voit-il de si fascinant ? Voilà ses propres mots : « Les Jacobins furent [...] le seul parti de la révolution en acte. Ils ne représentaient pas seulement les besoins et les aspirations immédiats des personnes physiques constituant à ce moment-là la bourgeoisie française ; mais ils représentaient le mouvement révolutionnaire dans son ensemble, comme processus historique intégral, parce qu'ils représentaient également les besoins futurs, là aussi, non seulement de ces personnes physiques déterminées, mais de tous les groupes nationaux qui devaient s'assimiler au groupe fondamental existant » [Q19, § 24].

Ainsi, malgré la violence parfois aveugle de la Terreur, Gramsci veut considérer les Jacobins comme des protagonistes héroïques pour s'être projetés au-delà de leurs intérêts matériels immédiats (ceux de la petite bourgeoisie urbaine dont ils étaient issus) afin de s'établir en représentants de la révolution elle-même, c'est-à-dire d'une révolution « nationale-populaire », où la bourgeoisie se devait d'être à la tête d'une alliance forgée avec les autres classes de la société (les artisans sans-culottes, la paysannerie) contre toutes les survivances de l'Ancien Régime.

Gramsci veut lire dans le jacobinisme une des grandes leçons de l'histoire contemporaine : celle du sacrifice des intérêts matériels à court terme de la classe montante, au profit d'une alliance des classes qui permet une mobilisation nationale-populaire autour de revendications sociales universelles. Il est donc à l'actif des Jacobins, portant le regard au-delà leur groupe social particulier sur toute la société, d'avoir su mobiliser les masses paysannes dans la guerre contre les monarchies européennes coalisées, nouant l'une à l'autre les destinées politiques de la ville et de la campagne, contribuant à la formation d'un « peuple-nation » moderne.

Cette notion de « national-populaire » a fait couler beaucoup d'encre depuis, mais on aurait tort d'y voir un nationalisme [Laclau, 1977]. Son essence semble foncièrement démocratique,

au sens où une classe sociale (bourgeoisie, prolétariat) sera d'autant plus légitime et possédera une force de frappe historique d'autant plus efficace qu'elle aura attiré à elle d'autres groupes sociaux, intégrant leurs revendications aux siennes propres et suscitant l'avènement d'un bloc populaire étendu. Ainsi, quand Gramsci note que la révolution communiste doit « se nationaliser » [Q14, § 68], ce n'est pas à dire qu'elle doit promouvoir des intérêts nationaux particuliers, mais qu'elle doit s'agréger l'ensemble des éléments populaires de la nation pour se légitimer. Dans un passage d'un tout autre ordre — il s'agit de littérature —, Gramsci écrira d'ailleurs : « National est différent de nationaliste. Goethe était “national” allemand, Stendhal “national” français, mais ni l'un ni l'autre nationalistes » [Q3, § 2].

Le Risorgimento comme « révolution passive »

L'interprétation gramscienne de la période d'unification de l'Italie dans la seconde moitié du XIX^e siècle — le *Risorgimento* — propose d'y voir une révolution bourgeoise aux modalités presque exactement inverses de celles de la Révolution française. S'il y a bien deux partis bourgeois en présence, les Modérés de Cavour d'une part, gravitant auprès de la cour du roi de Piémont-Sardaigne, et le Parti de l'action (*Partito d'Azione*) de Mazzini et Garibaldi d'autre part, se posant comme alternative volontariste et romantique de gauche aux premiers, Gramsci refuse d'y lire une redite de la rivalité entre Girondins et Jacobins dans la Convention. En effet, les deux clans italiens ont en commun de rejeter la mobilisation des masses paysannes de la Péninsule — la très grande majorité de la population — dans les guerres de l'unification contre l'Autriche, s'appuyant sur les armées du Piémont ou sur les volontaires garibaldiens. Leur attitude méfiante vis-à-vis des masses, liée notamment à leur perception d'un risque de révolte en faveur de la réforme agraire, a prévenu toute formation d'un bloc national-populaire en Italie, toute « solidarité organique » entre ville et campagne. Quant aux membres du Parti de l'action proclamant leur identité avec les révolutionnaires français de 1792, Gramsci y voit des « singeries jacobines » occultant la substance nationale-populaire du jacobinisme authentique.

Pour qualifier cette situation italienne, Gramsci a recours à l'expression « révolution passive », reprise du penseur napolitain Vincenzo Cuoco (1770-1823) qui lui avait donné un sens bien plus restreint. Ce concept fascinant aura une postérité

Chronologie contemporaine italienne (jusqu'à la Seconde Guerre mondiale)

- 1796-1815 Guerres napoléoniennes, occupation et unification temporaire de la Péninsule.
- 1815 Le congrès de Vienne partitionne à nouveau l'Italie, entre l'Autriche (Lombardie, Vénétie), le royaume de Piémont-Sardaigne, la monarchie des Bourbons (Naples et la Sicile), les États de l'Italie centrale et les territoires du pape.
- 1848-1849 Insurrections anti-autrichiennes (Milan, Rome, Venise) ; guerre du royaume de Piémont-Sardaigne contre l'Autriche, victoire autrichienne.
- 1852 Le comte de Cavour devient Premier ministre du royaume de Piémont-Sardaigne.
- 1858 Alliance entre la France et le royaume de Piémont-Sardaigne.
- 1859 Guerre du royaume de Piémont-Sardaigne et de la France contre l'Autriche ; défaites autrichiennes à Magenta et à Solferino ; le royaume de Piémont-Sardaigne annexe la Lombardie, la France annexe la Savoie et Nice.
- 1860 Ralliement des États d'Italie centrale au royaume de Piémont-Sardaigne ; expédition des Mille de Giuseppe Garibaldi, les Bourbons sont renversés au profit de la monarchie de Piémont-Sardaigne.
- 1861 Proclamation du royaume d'Italie ; Victor-Emmanuel II, roi de Sardaigne, devient le premier roi d'Italie.
- 1866 Victoire de la Prusse contre l'Autriche ; l'Italie annexe la Vénétie.
- 1867 Les troupes françaises préviennent l'entrée de Garibaldi dans Rome.
- 1870 Guerre franco-prussienne, l'armée française se retire de Rome et la ville est occupée par les troupes italiennes ; le pape refuse de reconnaître l'autorité du royaume d'Italie et se considère comme prisonnier au Vatican.
- 1871 Rome devient la capitale de l'Italie.
- 1885 Expansion coloniale en Érythrée et en Somalie.
- 1911-1912 Occupation de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque (actuelle Libye).
- 1915 Participation à la Première Guerre mondiale aux côtés de la Triple Entente (France, Grande-Bretagne, Russie).
- 1918 Armistice et fin du conflit mondial.
- 1919 Création des *fasci* par Benito Mussolini.
- 1919-1920 *Biennio rosso*.
- 1922 Marche sur Rome, Benito Mussolini devient chef du gouvernement.
- 1925 Le député socialiste Giacomo Matteotti est assassiné par les milices fascistes.
- 1926 Dissolution de tous les partis d'opposition ; création du ministère des Corporations.
- 1927 Charte du travail.
- 1929 Accords du Latran, le pape Pie XI reconnaît le royaume d'Italie et le catholicisme devient religion d'État.
- 1935-1936 Occupation de l'Éthiopie.
- 1939 Signature du pacte d'Acier avec l'Allemagne nazie.
- 1940 Entrée en guerre de l'Italie, offensives contre la France et la Grèce.

considérable après Gramsci, mais il doit être manié avec prudence, d'autant que ses définitions sont changeantes dans les *Cahiers* [Thomas, 2006]. Dans le contexte des guerres d'unification italiennes de 1848-1870, la « révolution passive » sert à dénoter le paradoxe d'une « révolution sans révolution » [Q19, § 24], transformation politique de la société (unification du pays sous un gouvernement bourgeois) sans mouvement populaire, sans bouleversement de la vie des masses, et donc sans intégration politique active de ces dernières dans l'ordre nouveau. D'ailleurs, si le lecteur a eu l'occasion de lire le roman *Le Guépard* de Giuseppe Tomasi di Lampedusa (1958) ou d'en voir l'adaptation au cinéma par Luchino Visconti (1963), il se rappellera à quel point les événements du *Risorgimento* y sont vécus « passivement » par les paysans siciliens.

La thèse du *Risorgimento* comme révolution passive a eu beaucoup d'écho, d'abord auprès des historiens contemporanéistes de l'Italie, qui se sont depuis lors divisés quant à savoir si l'absence de mobilisation-intégration populaire sur le modèle français avait entravé ou bien favorisé le développement du capitalisme italien [Romeo, 1959 ; Caracciolo, 1963]. Il est certain que Gramsci, lui, voyait dans la révolution passive une tare profonde responsable de la fragilité institutionnelle de l'ordre sociopolitique de la Péninsule ; ou, dit autrement, la faiblesse structurelle d'une société insuffisamment « cohérente » et « compacte », au regard de laquelle il était aussi possible d'interpréter le basculement dans le fascisme.

Trasformismo et molécularité

Aux guerres d'unification, terminées en 1870, succède une nouvelle phase de l'histoire italienne à laquelle correspond une seconde acception de l'expression « révolution passive ». Cette phase, qui dure jusqu'au début du xx^e siècle, est celle du « transformisme » (*trasformismo*), qui désigne la tendance de la droite et de la gauche italiennes, représentées alors au Parlement, à converger de façon croissante au niveau programmatique et à fusionner au niveau des personnels, débouchant sur une désintégration des partis et sur la multiplication de cliques et de factions opérant à l'intérieur d'un cadre politique consensuel et « gélatineux » (mot à nouveau employé par Gramsci).

Gramsci note que le cycle politique du *trasformismo*, critiqué par les essayistes contemporains, constitue paradoxalement un succès du parlementarisme italien, parvenu à intégrer dans son

orbite des individualités politiques diverses, autrefois peu soucieuses de s'agglutiner à la monarchie piémontaise. Il nous invite à voir le transformisme comme procès d'incorporation, de cooptation, dont le clientélisme et la corruption ne sont bien sûr pas absents : défaite pour la démocratie sans doute, aggravant la coupure entre gouvernants et gouvernés, mais preuve de la flexibilité interne des classes dirigeantes. Enfin, Gramsci qualifie ce processus de *moléculaire*, vocable privilégié qui décrit l'incorporation des groupes sociaux à un ordre politique donné, par l'intermédiaire de la multiplication des ralliements individuels (la « molécule » étant ici l'individu).

Selon Gramsci, le transformisme est également une « révolution passive », expression qui sert à présent à désigner un phénomène social par lequel une population se trouve incorporée collectivement à un certain ordre social par l'entremise d'une accumulation de processus moléculaires, donc de manière passive puisque aucune mobilisation contestatrice ou révolutionnaire n'a lieu. Le transformisme voit cette dynamique opérer à une échelle relativement réduite : celle des élites politiques italiennes. Mais cette révolution passive de type moléculaire a, comme on l'imagine, un champ d'application très large.

Pour ne prendre qu'un exemple, Gramsci, portant son attention sur la symbiose effective des classes aristocratique et bourgeoise en Grande-Bretagne dans le sillage de la « Glorieuse Révolution » de 1688, a pu parler de la « fusion de l'ancien et du nouveau », remarquant que « l'aristocratie anglaise a une structure ouverte et se renouvelle continuellement avec des éléments issus des couches intellectuelles et de la bourgeoisie » [Q19, § 24]. Ces quelques observations gramsciennes sur la Grande-Bretagne ont inspiré un renouveau notable de l'historiographie britannique dans les années 1960, par l'intermédiaire de travaux pionniers de Tom Nairn [1964] et de Perry Anderson [1964], suscitant par la suite une série de recherches attachées à examiner les conséquences multiples de cette « fusion de l'ancien et du nouveau » pour la vie du pays.

À l'incorporation moléculaire s'oppose, chez Gramsci, la *scission*, ou rupture portée par le groupe dominé face à l'ordre institutionnel existant. Le contre-modèle du *trasformismo*, ainsi que du scénario britannique, est la révolution jacobine, « active » et fondée sur la scission opérée par la fraction avancée de la bourgeoisie. La scission jacobine a affirmé l'autonomie de la classe montante en tant qu'acteur historique et a fait simultanément éclater l'ancienne société. Il n'est pas étonnant que Gramsci, à

son époque, appelle de ses vœux une scission comparable de la part de la classe ouvrière italienne, en opposition à l'ordre libéral bourgeois. Les *Cahiers* nous parlent ainsi de l'« esprit de scission », défini comme la « progressive acquisition d'une conscience de sa propre personnalité historique » par le groupe [Q8, § 100].

Épisodes conjoncturels et crises organiques

À ce stade, il faut introduire une distinction gramscienne cruciale entre les deux dimensions du conjoncturel et de l'organique (mot que Gramsci préfère à « structurel », plus habituel aujourd'hui). La réalité organique est celle qui concerne les bases fondamentales d'une époque, en particulier les relations de domination-subalternité qu'entretiennent les grandes classes sociales entre elles. En ce sens, les événements français du 14 juillet 1789 jusqu'à Thermidor donnent lieu à un retournement organique, puisque la bourgeoisie jacobine renverse le pouvoir de l'aristocratie dans ses fondements mêmes. La réalité conjoncturelle se réfère aux rapports concrets et particuliers (et non plus seulement génériques) des forces sociales en présence à un instant donné de l'histoire. Comme on peut s'y attendre, le conjoncturel relève d'un degré supérieur de contingence historique par rapport à l'organique. Toutefois, il ne faudrait pas céder à la tentation de réifier la distinction organique-conjoncturel en deux « niveaux » ou « territoires » séparés. Gardons en tête que l'organique ne se manifeste historiquement qu'en tant que série conjoncturelle, par exemple les événements particuliers de la Terreur qui relèvent de la conjoncture politique de la période. Cette distinction gramscienne est loin d'être purement académique, puisqu'il incombe aux révolutionnaires de ne pas confondre les deux dimensions, au risque d'opter pour une stratégie révolutionnaire dévoyée (voir *infra*).

La plupart des révolutions passives et autres processus sociaux « moléculaires » constituent des moments de l'histoire conjoncturelle. Le *trasformismo*, en Italie, correspond ainsi à une altération du profil social de la classe dirigeante du pays, sans pour autant modifier les rapports sociaux fondamentaux dans la société. On voit comment l'analyse de la conjoncture prise en ce sens amène à examiner des processus de transformation internes à la société bourgeoise. Gramsci éprouve un grand intérêt pour de telles dynamiques, dont il note le caractère tantôt réactionnaire, avec par exemple le boulangisme en France dans les années 1880, tantôt progressiste, avec l'affaire Dreyfus qui a, selon Gramsci, conduit à

« faire voler en éclats d'étouffantes scléroses étatiques jusque dans le camp dominant » [Q14, § 23].

Quand ce sont les fondements mêmes de l'ordre social qui tremblent, en revanche, Gramsci parle de « crise organique ». Il nous indique alors : « La crise consiste en ce que l'ancien se meurt et le nouveau ne peut pas naître ; pendant cet interrègne, une variété de symptômes morbides apparaissent » [Q3, § 34]. Cette phrase mémorable, souvent citée depuis, sert d'abord pour Gramsci à décrire son propre milieu et sa propre époque : l'échec de la révolution ouvrière turinoise au tournant des années 1920, suivi de la conversion du parlementarisme bourgeois en régime fasciste, « symptôme morbide » s'il en est. Alors que Gramsci croit percevoir la décadence de la civilisation bourgeoise (l'ancien qui se meurt) et anticipe déjà une révolution du prolétariat (le neuf qui ne peut naître), il conçoit la crise organique comme stase prolongée des forces en présence, dont il note qu'elle peut durer des « dizaines d'années ».

Le césarisme

Une crise, organique ou conjoncturelle, peut parfois déboucher sur un phénomène que Gramsci nomme le « césarisme ». Celui-ci se définit par l'irruption sur le devant de la scène politique d'une « grande personnalité » se posant comme solution à l'incertitude du moment, voire comme sauveur ou rédempteur de la nation. En particulier, note Gramsci, « la situation immédiate devient délicate et dangereuse, parce que la voie est libre pour des solutions de force, pour l'activité de puissances inconnues représentées par des hommes providentiels » [Q13, § 23].

Comme on l'imagine, le mot « césarisme » sert d'abord à désigner Benito Mussolini, non sans ironie puisqu'il s'agit de moquer l'analogie souvent faite entre ce dernier et Jules César sous le régime fasciste. Gramsci va également appliquer ce vocable aux deux Napoléon (I^{er} et III), ainsi qu'à Bismarck, en des termes qui rappellent parfois *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* de Karl Marx [1852] qui parlait, lui, de « bonapartisme ». Difficile pour nous, rétrospectivement, de ne pas penser également à Charles de Gaulle.

Du reste, Gramsci veille à distinguer différentes espèces de césarisme. Ainsi, Napoléon I^{er} a joué, *in fine*, un rôle historique progressiste, puisqu'il a ouvert la voie à un renforcement institutionnel de la nouvelle civilisation bourgeoise en France au tournant du XIX^e siècle. En revanche, Gramsci conçoit Napoléon III,

Bismarck et, bien sûr, Mussolini comme étant du mauvais côté de l'histoire, puisque tous les trois se sont donné comme mission, dans leur contextes respectifs, d'endiguer la contestation ouvrière afin de prévenir la révolution incarnée par la nouvelle classe montante.

De plus, les racines du césarisme doivent se situer selon Gramsci au niveau d'une « crise d'autorité » qui est également crise de la représentation. Il est des moments dans la démocratie libérale, note-t-il, où les partis traditionnels tendent à devenir « anachroniques », puisque les groupes sociaux qui leur étaient attachés ne s'y identifient plus. Ainsi, des pans entiers de la population sont susceptibles de se détacher des élites politiques bourgeoises qui, la veille encore, parvenaient à les incorporer à l'ordre établi par l'intermédiaire du mécanisme électoral. L'institution parlementaire, incapable de remplir sa fonction représentative, entre en crise, alors que les organes de l'État (bureaucratie, armée, etc.) perdent leurs assises sociales et donnent l'impression de flotter au-dessus de la société. Ils sont dès lors à même d'être captés par un pouvoir arbitraire. C'est dans une conjoncture de cet ordre qu'une « solution césariste » peut s'affirmer.

Quelles sont les causes d'une telle dynamique de désintégration sociopolitique ? Elles diffèrent sûrement selon les contextes nationaux, mais, en ce qui concerne le cas italien, Gramsci les situe dans l'expérience déstabilisatrice de la Première Guerre mondiale, qui a vu notamment les masses paysannes du pays être jetées sur le champ de bataille, traumatisme sans précédent pour une catégorie sociale qui, on s'en souvient, était restée largement passive lors du *Risorgimento*. Au lendemain du conflit mondial, on remarque partout en Italie que ces masses sont devenues « agitées », donc plus difficiles à pacifier et à incorporer pour les élites. Les relations entre classes sociales prennent alors une teinte plus violente, comme en témoigne le bourgeonnement des milices fascistes.

Soulignons que, aux yeux de Gramsci, le césarisme est bien un phénomène macrosocial : il ne relève pas principalement de l'individualité particulière projetée sur le devant de la scène, mais émerge d'une crise caractérisant la société dans son ensemble. Le césarisme remplit donc une fonction politique dans de tels contextes. Dès lors, nous pouvons comprendre que Gramsci puisse évoquer des cas de « césarisme sans César », c'est-à-dire mis en œuvre par un collectif des membres de l'élite, par exemple le *National Government* britannique, réunissant conservateurs et travaillistes, institué en 1931 au moment de la Grande Dépression.

Pourquoi le castor s'est-il arraché les testicules (le fascisme dans les *Cahiers*) ?

Nous avons vu (chapitre 1) que, avant son arrestation en 1926, Antonio Gramsci, comme ses camarades du PCI, tend à sous-estimer l'assise et la cohérence du projet politique fasciste. Il y voit alors surtout une nouvelle incarnation de circonstance du pouvoir bourgeois, qui plus est très fragile et prête à être submergée à court terme par la révolution socialiste.

Au moment de l'incarcération de Gramsci, cependant, le régime mussolinien est manifestement en voie de consolidation ; et, quand le révolutionnaire italien prend la plume et commence ses *Cahiers*, il est conduit à réviser partiellement ses jugements passés. Censure oblige, son traitement de la question fasciste est « déstructuré, abstrait et elliptique » [Roberts, 2011, p. 246] et il incombe au lecteur de reconstruire au fil des pages l'optique gramscienne. On aura d'ailleurs du mal à trouver le mot « fascisme » dans les milliers de pages des *Cahiers de prison*.

Abordant le sujet de biais, Gramsci évoque la fable du castor qui, poursuivi par des chasseurs en quête de ses testicules — réputées pour leurs vertus médicinales —, prend lui-même

l'initiative de se les arracher pour sauver sa peau. Il est aisé de deviner que le castor, ici, est la bourgeoisie italienne traditionnelle, aux abois depuis l'expérience du *biennio rosso* ; pour assurer sa survie, elle se rabat sur la solution fasciste, même si cela signifie jeter par-dessus bord ce qu'elle considèrerait la veille comme son trésor : les institutions libérales de la démocratie parlementaire.

L'analyse gramscienne du fascisme dans les *Cahiers* est placée sous le signe de la crise organique et du césarisme, que nous avons déjà évoqués. Dans un contexte de désintégration sociale profonde en Italie — traumatisme de la guerre, menace de la vague rouge —, aucune force sociale n'est immédiatement à même de construire une « hégémonie » (c'est-à-dire un pouvoir qui combine coercition et consentement — voir chapitre v). À défaut d'hégémonie, un régime dictatorial (reposant sur la seule coercition) émerge autour d'un « homme providentiel ». À un premier niveau, le fascisme est donc une réaction césariste à la crise organique.

Une question se pose alors pour Gramsci : le régime fasciste sera-t-il capable de transcender la configuration de crise et d'établir un nouvel ordre social pérenne ? Ou bien constitue-t-il foncièrement une réalité

Le Prince moderne

Qu'est-ce qu'un parti ?

Dans la section précédente, nous avons passé en revue plusieurs jalons essentiels de l'analyse gramscienne des dynamiques historiques contemporaines. Nous y avons vu que l'individu, ainsi que le groupe social sont sujets et objets de l'histoire. Entre ces deux protagonistes, il faut toutefois ajouter un troisième terme, acteur historique gramscien par excellence : le *parti politique*.

transitionnelle entre libéralisme bourgeois et révolution prolétarienne ? Gramsci, qui de sa prison entretient toujours l'espoir révolutionnaire, penche vers la seconde hypothèse ; mais il admet que la première résume exactement l'ambition du fascisme (notons qu'il n'accorde que peu de crédibilité à un troisième scénario : la résurrection du parlementarisme libéral en Italie, acquise après 1945).

Sur la base de passages des *Cahiers* datant de 1930-1933, Antonio Gramsci considère que le régime de Mussolini est en train de mener une « guerre de position » sur plusieurs tableaux, visant à saper les ressorts potentiels de la révolution en Italie. La stratégie fasciste est qualifiée par Gramsci de « totalitaire », au sens où elle projette d'unifier la société et de réduire à néant les diverses autonomies sociales que le régime bourgeois libéral avait permises dans le cadre de la société civile. Ainsi sont éliminés les partis d'opposition, la liberté syndicale, etc. ; et la distinction doctrinaire entre société civile et société politique est rejetée sur le plan théorique. Même l'initiative capitaliste privée est remise en cause par le modèle productif « corporatiste », qui voit l'État s'avancer sur le chemin de la planification ou de l'« économie programmatique ».

Mais, souligne Gramsci, ce totalitarisme fasciste est largement une illusion — et ce point sépare de façon marquée l'approche des *Cahiers* de l'analyse conventionnelle du fascisme et du totalitarisme. La crise organique, qui émane d'une contradiction profonde entre capital et travail, perdure ; le régime de Benito Mussolini est incapable de résorber cette déchirure sociale fondamentale. La société italienne demeure en état de désintégration avancée, même d'anarchie relative, et ce bien que les chantres du régime proclament le contraire. Ainsi, l'abolition du parlementarisme a été incapable de supprimer les factions politiques ; le parlementarisme, simplement, est devenu « tacite » ou « noir », c'est-à-dire souterrain. La répression idéologique ne met pas fin aux rivalités sociales, mais interdit leur expression ouverte ; dans la sphère publique, les questions politiques se maquillent alors en prises de position sur le plan culturel : « On polémique et on lutte comme dans une partie de colin-maillard. [...] Le langage politique tourne au jargon : les questions politiques revêtent des formes culturelles, et comme telles deviennent insolubles » [Q17, § 37].

Antonio Gramsci définit le parti à la fois comme le *représentant* et le *principe organisateur* d'une classe sociale. Ainsi, à une classe donnée (aristocratie terrienne, bourgeoisie, prolétariat) doit correspondre un parti unique, dont il n'est pas nécessaire qu'il existe formellement comme tel. Ainsi, par exemple, un régime parlementaire peut voir s'affronter une multiplicité de petites formations bourgeoises disparates, aux intérêts particuliers divergents. Gramsci est sensible à ces rivalités révélatrices de tensions et de contradictions, mais il veut malgré tout concevoir l'ensemble de ces partis officiels comme autant de différentes factions d'un grand « parti » bourgeois officieux. Témoin de cette

réalité sous-jacente, les cycles de crise organique qui voient ces factions se solidariser soudainement, à l'image d'une classe bourgeoise que son hétérogénéité n'empêche pas de s'unifier pour faire face aux menaces qui pèsent sur l'ordre établi.

Selon Gramsci, il faut donc toujours veiller, si l'on souhaite étudier un parti, à déchiffrer derrière lui la société tout entière. En quelque sorte, un parti politique est même une interprétation vivante de l'ordre social, formulée puis mise en pratique du point de vue d'une catégorie sociale donnée. À ce sujet, il se permet de critiquer vertement le sociologue Robert Michels (1876-1936), resté célèbre pour ses études sur la tendance oligarchique des partis sociaux-démocrates. À son avis, Michels est incapable de comprendre son objet d'étude puisqu'il se refuse à examiner le substrat social du parti : « Écrire l'histoire d'un parti ne signifie rien moins qu'écrire l'histoire générale d'un pays d'un point de vue monographique, pour en mettre en relief un aspect caractéristique » [Q13, § 33].

De plus, Gramsci considère que les partis politiques sont appelés à jouer un rôle croissant à mesure que la société capitaliste se développe et se complexifie. Il note que les Jacobins, en effectifs réduits, pouvaient prendre la tête de la révolution bourgeoise et s'adonner à un volontarisme forcené parce que la société civile en dessous d'eux se trouvait encore à un stade peu avancé, ou dans un état « gélatineux » offrant relativement peu de résistance à leurs initiatives. À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, le système social en Occident repose de plus en plus sur une société civile organisée en intérêts constitués, où des formes d'association humaine diverses vont assurer la médiation entre l'individu et le groupe social. Au sein de la vaste constellation de la société civile, dont la réalité est pour Gramsci foncièrement politique, c'est le parti qui va faire figure d'acteur décisif.

Le Prince moderne : l'incarnation de la révolution

Parmi les partis politiques en présence, c'est bien sûr le Parti communiste qui intéresse le plus Gramsci, lui qui fut le dirigeant du PCI avant son arrestation. Sous l'appellation « Prince moderne », de nombreux passages des *Cahiers de prison* lui sont consacrés.

L'expression « Prince moderne », qui sert aussi à endormir la censure carcérale, est directement dérivée de Machiavel. Ce dernier en appelait à la figure du Prince (en l'occurrence, Laurent de Médicis) pour secourir une Italie en proie aux invasions

étrangères et aux dissensions internes. Gramsci note que le Prince, au ^{xx}^e siècle, ne peut plus être un individu, mais doit prendre la forme d'un organisme social. Or « le développement historique a déjà donné cet organisme et c'est le parti politique, première cellule dans laquelle se concentrent des germes de volonté collective qui tendent à devenir universels et totaux » [Q13, § 1]. Le Prince moderne sera donc le Parti communiste. En tant que tel, il incarnera la scission prolétarienne, destinée à constituer un dépassement de la civilisation bourgeoise.

On peut noter que, d'une part, selon Gramsci, l'individu — la « molécule » — ne peut pas renverser tout seul le cours organique de l'histoire. Mais, d'autre part, la classe sociale conçue comme réalité socioéconomique est en deçà de l'action historique autonome. Pour que la classe ouvrière se transforme en sujet collectif révolutionnaire, elle doit d'abord prendre conscience d'elle-même (devenir « classe pour-soi »), par l'intermédiaire d'un parti animé par des intellectuels organiques (voir chapitre II). Alors la classe sociale, politiquement et culturellement homogénéisée, engendrera une volonté collective. Le Parti lui-même sera un « intellectuel collectif », selon l'expression de Palmiro Togliatti, le successeur de Gramsci à la tête du PCI.

Insister sur le rôle capital de ce travail d'organisation, conduit par les intellectuels organiques, est une façon pour Gramsci de rejeter l'interprétation mécaniste ou déterministe de l'histoire qui constitue pour lui le « marxisme vulgaire ». Chez lui, la classe révolutionnaire n'apparaît pas comme un produit nécessaire du capitalisme, puisqu'elle doit être activement construite en tant qu'acteur collectif dans le cadre du Parti communiste. Cette conception s'éloigne aussi de certaines formulations du jeune Marx, chez qui le prolétariat était par définition la classe universelle, négation exacte de la société bourgeoise (la révolution devant alors, dans une tournure hégélienne, « négation de la négation »). Au contraire, chez Gramsci, l'universalité de la révolution prolétarienne se pose comme projet politique concret, produit pratique du travail du Parti.

Ce mot d'*universalité*, pourtant, n'est pas sans poser des problèmes d'interprétation. Nous pouvons y voir deux significations principales. À un premier niveau, on retrouve l'impératif d'être « national-populaire », c'est-à-dire de sacrifier une partie des intérêts particuliers de sa propre classe pour universaliser son projet en se faisant le porte-drapeau de la lutte de tous les éléments populaires de la société. Cela revient à poser la question de l'*alliance des classes* dans la révolution. Ainsi, en 1926, dans son

essai *Alcuni temi*, Gramsci écrivait : « Le prolétariat peut devenir la classe dirigeante et dominante dans la mesure où il parviendra à créer un système d'alliances de classes qui lui permettra de mobiliser la majorité de la population laborieuse contre le capitalisme et contre l'État bourgeois » [EPIII, p. 332]. Il se trouve que Gramsci a consacré beaucoup d'énergie, avant son arrestation, et ensuite de nombreuses pages des *Cahiers de prison*, à défendre une stratégie d'alliance entre la classe ouvrière italienne, concentrée dans le Nord industrialisé du pays, et les masses rurales du Sud. Au début des années 1920, il proposait à cette fin comme slogan révolutionnaire du PCI : « République fédérale des ouvriers et paysans ».

À un second niveau, l'universalité du Parti communiste signifie que celui-ci, dès avant la révolution, doit se penser comme un *embryon de l'État* socialiste à venir. Ainsi, il doit se préparer à hériter de l'État, donc d'une forme politique qui est vouée à englober et à discipliner l'ensemble de la société par les instruments de coercition qui sont à sa disposition. À ce sujet, Gramsci n'hésite pas à faire usage de l'expression hégélienne « esprit de l'État » (*Staatsgeist*) dont le Prince moderne n'est autre que le futur dépositaire. Dans cette optique, le Parti communiste doit faire preuve simultanément d'une grande vitalité institutionnelle et d'un sérieux sans faille.

Un organisme vivant

L'originalité de la perspective gramscienne se fait également sentir sur la question de l'organisation interne du Parti. D'un côté, l'ex-dirigeant emprisonné réitère sans ambages, dans les *Cahiers de prison*, le besoin de discipline et de hiérarchie à l'intérieur du Parti communiste. Sur ce point, il retrouve l'analogie militaire : l'équipe d'intellectuels organiques à la tête du Parti est comme son état-major, les masses des militants les soldats, alors qu'un groupe intermédiaire de petits cadres ou de délégués locaux joue le rôle des sous-officiers, opérant une jonction entre les deux premiers éléments. Au même moment, pourtant, il réclame du Parti qu'il soit un organisme vivant, où ait lieu la dynamique suivante : « Une adéquation permanente de l'organisation au mouvement réel, un ajustement entre les poussées d'en bas et les ordres d'en haut, l'insertion permanente des éléments qui surgissent des profondeurs de la masse dans le cadre solide de l'appareil de direction qui assure la continuité et l'accumulation régulière des expériences » [Q13, § 36].

On se rappellera aussi que, pour Antonio Gramsci, l'intellectuel révolutionnaire doit non seulement « savoir », mais aussi « comprendre » et « sentir », comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Ce qui unit la tête et le corps du Parti est, autant que la raison politique, le sentiment partagé (il va jusqu'à parler de « passion »). À ses yeux, « le consensus ne peut être passif et indirect, mais actif et direct : il exige donc la participation des individus, même si cela provoque une apparence de désagrégation et de tumulte » [Q15 II, § 13]. Gramsci est donc loin d'un acquiescement face au monolithisme bureaucratique, tel qu'on a pu l'observer en Union soviétique sous Staline. Le « tumulte », néanmoins, ne doit pas faire oublier l'impératif de l'homogénéisation, prémisses de la volonté collective.

Quant aux dirigeants du Parti, Gramsci exige d'eux des capacités d'analyse de la situation sociopolitique, combinées à une aptitude à l'empathie pour le « peuple-nation ». Dans les *Cahiers*, il affirme : « L'homme politique en acte est un créateur ; il suscite, mais il ne crée pas à partir de rien et ne se meut pas dans la vie trouble de ses désirs et de ses rêves » [Q13, § 16]. Gramsci en appelle de façon répétée à l'« intuition » de l'organisateur politique, notion qu'il reprend à Henri Bergson dont il était un lecteur enthousiaste dans sa jeunesse. Sans accorder à cette faculté le rôle prééminent que lui réserve le philosophe français, Gramsci voit dans l'intuition une façon de coller au plus près à la réalité qu'il s'agit, à nouveau, de « sentir » autant que de connaître.

Les deux écueils de la stratégie révolutionnaire

Enfin reste à aborder la question de la stratégie révolutionnaire, sujet sur lequel Gramsci critique presque sans relâche ses contemporains. En particulier, il identifie deux erreurs symétriques, dont l'origine consiste à prendre le conjoncturel pour l'organique et *vice versa*. Le passage suivant présente le dilemme : « Une erreur commune dans les analyses historico-politiques consiste à ne pas savoir trouver le juste rapport entre ce qui est organique et ce qui est conjoncturel. On en arrive ainsi, ou bien à présenter comme immédiatement agissantes des causes qui n'opèrent au contraire qu'indirectement, ou bien à affirmer que les causes immédiates sont les seules causes efficientes. [...] Dans un cas, on surestime les causes mécaniques ; dans l'autre, on exalte l'élément volontariste et individuel » [Q13, § 17].

La première erreur n'est autre que le péché de déterminisme historique, qui consiste à poser que la révolution prolétarienne

Gramsci et la « théorie des élites » italienne

La pensée gramscienne peut-elle être qualifiée d'élitiste ? Dans la mesure où l'engagement communiste de Gramsci — sur les plans théorique et pratique — ne fait guère de doute, la question a peut-être de quoi surprendre. Et, pourtant, nombreux sont les passages des *Cahiers de prison* qui proposent une réflexion sur la nécessité de la *fonction dirigeante* en société. L'intellectuel organique exerce précisément une telle fonction, au niveau des idées comme de l'organisation sociale concrète, notamment quand il prend les rênes du Prince moderne. L'hégémonie gramscienne elle-même est inopérante à moins qu'une élite ne se révèle capable de la mettre en œuvre (voir chapitre v).

Saisir l'élitisme sous-jacent des *Cahiers* nécessite un détour par quelques théoriciens — à savoir Gaetano Mosca, Vilfredo Pareto et Robert Michels — ayant représenté, au début du xx^e siècle

en Italie, une école de pensée politique dite « néomachiavélienne ». Chacun à sa façon, ils ont attaqué le déterminisme de classe du courant marxiste pour lui substituer une lecture oligarchique des sociétés modernes. À leurs yeux, l'avènement de la démocratie représentative et du suffrage universel en Europe n'a pas débouché sur la remise en cause effective de la domination politique et spirituelle de l'élite ou de la « classe dirigeante » (*classe dirigente* : l'expression nous vient de Mosca, à qui elle permet de court-circuiter la dichotomie marxiste bourgeoisie-prolétariat). Si l'élite est appelée à se renouveler périodiquement — Pareto écrit que « l'histoire est un cimetière d'aristocraties » —, le principe de structuration hiérarchique des sociétés humaines est voué à perdurer. Il n'y aurait d'ailleurs pas à s'en plaindre : l'optique de ces penseurs est conservatrice, voire foncièrement antidémocratique pour les deux derniers qui se rallient au fascisme.

Gramsci est familier de ces auteurs : il les a lus attentivement et s'y réfère au

serait inscrite *a priori* dans la trajectoire historique, puisque les lois du socialisme scientifique la présentent comme l'aboutissement inéluctable des contradictions capitalistes. Ainsi, seuls les facteurs économiques portent à conséquence, dissimulés derrière les événements politiques de l'heure. À propos d'une telle approche, on peut donc parler d'*économisme* (fétichisation des relations économiques), ainsi que de *mécanisme* (croyance en un cours de l'histoire réglé comme une machine) et de *fatalisme* (le socialisme comme destin nécessaire). Gramsci a recours très souvent à ces trois termes, en particulier pour critiquer les positions d'Amadeo Bordiga, premier dirigeant du PCI après le congrès de fondation de Livourne et son rival au sein du Parti, dont l'attitude poussait cette approche jusqu'à la caricature. Chez Bordiga, même, elle produisait l'*attentisme*, et l'*abstentionnisme* politique au sens large, c'est-à-dire le refus de s'engager dans les combats du moment pour se bercer de l'illusion d'une révolution inévitable et maintenir une forme de pureté révolutionnaire. Cet abstentionnisme — qui peut correspondre à ce qu'on appelle

fil des *Cahiers*. Mosca et Michels enseignaient d'ailleurs à l'université de Turin — le second ayant été auparavant l'élève du premier — au moment où Gramsci y était inscrit. Derrière les critiques parfois acerbes que le révolutionnaire adresse à ces penseurs depuis sa prison, n'y a-t-il pas une espèce d'allégeance intellectuelle ? Plus précisément, l'élitisme du dirigeant communiste ne porterait-il pas la marque des conceptions sociales des néomachiavéliens ? Est-on alors en droit de parler d'« élitisme de gauche », voire de « gramscisme de droite » [Van der Pijl, 2005] ?

Dans un recueil d'articles sur l'« héritage machiavélien » dans l'histoire de la pensée politique italienne, Joseph Femia [1998] a tenté de souligner ce qui pouvait unir des auteurs aussi divers que Labriola, Gramsci, Mosca, Pareto et Michels. D'après lui, tous manifestaient une hostilité aux essentialismes philosophiques, autrement dit un scepticisme de la raison inspiré de Machiavel qui

les a conduits à rejeter, par souci de réalisme, l'idéalisme démocratique-libéral aussi bien que l'utopie communiste du grand soir.

Un autre universitaire, Maurice Finocchiaro, va beaucoup plus loin à propos de la convergence Mosca-Gramsci dans un ouvrage paru en anglais intitulé *Beyond Right and Left* [1999]. Déçu par la faiblesse intrinsèque de l'État libéral italien érigé dans le sillage du *Risorgimento*, Mosca aurait jeté les bases d'un « élitisme démocratique » plus tard approprié par le Gramsci des *Cahiers*. La thèse de Finocchiaro pêche pourtant en ce qu'elle ne restitue pas assez fidèlement l'univers intellectuel de Gramsci. Ce dernier, à rebours de Mosca, visait bien le renversement, si nécessaire par la force, des strates dirigeantes en place. En particulier pour ce qui est de l'activisme révolutionnaire des intellectuels organiques, l'élitisme gramscien doit sans doute tout autant à la conception léniniste des avant-gardes qu'aux écrits des penseurs néomachiavéliens.

aujourd'hui la « politique du pire », souci de provoquer la catastrophe par l'inaction — est également une cible privilégiée des attaques de Gramsci.

Quant à la seconde erreur, image-miroir de la première, elle consiste à mépriser les contraintes structurelles inhérentes à toute configuration sociale, au profit d'une glorification excessive du moment de l'action. En somme, il s'agit d'un *spontanéisme* de la révolution que Gramsci réfute notamment en la personne de l'anarcho-syndicaliste français Georges Sorel (1847-1922), qui, dans ses *Réflexions sur la violence* [1908], élève le « grand soir » de la grève générale au rang de mythe, y voyant un embrasement révolutionnaire soudain qu'aucun parti n'a préparé ou organisé. Le révolutionnaire italien va même jusqu'à qualifier cette position de « bergsonisme », c'est-à-dire foi excessive en l'« élan vital » cher à Henri Bergson. Un autre exemple de cet écueil est d'après lui Rosa Luxemburg, qui, dans son pamphlet de 1906 sur la *Grève de masses*, tomberait également dans le mysticisme du grand soir, dévalorisant le travail d'organisation qui doit précéder la prise du pouvoir.

Il est intéressant de noter que Gramsci ne récuse pas le rôle de la volonté ou la force de l'action (erreur des « mécanistes »), et nous avons vu qu'il ne nie pas non plus la puissance de l'intuition au sens bergsonien. Simplement, il voit dans l'excès de spontanéisme un refus de la guerre de position au profit de la seule guerre de mouvement. D'après lui, mythologiser la conquête de l'État, au mépris du combat révolutionnaire dans toutes ses dimensions, revient à une forme d'idolâtrie de l'État ou « statolâtrie » (*statolatRIA*, néologisme gramscien). Il faut revenir à la conception des deux guerres. On se souvient que, aux yeux de Gramsci, c'est la guerre de position qui doit avoir la priorité à l'« Ouest », car la robustesse des sociétés civiles de l'Europe industrialisée est susceptible de mettre en échec des incursions révolutionnaires de nature purement volontariste. Au mythe du grand soir doit donc se substituer le *travail révolutionnaire* du parti dans la société civile, sous la forme d'une lutte de longue haleine par la « persuasion permanente », en vue de la formation d'un bloc « national-populaire ».

En somme, nous dit Antonio Gramsci, il s'agit de ne pas se faire d'illusions sur l'état présent, qui reste à *transformer*. Concluons ce chapitre avec un nouveau passage célèbre des *Cahiers* : « Il faut violemment diriger son attention vers le présent tel qu'il est, si l'on souhaite le transformer. Pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté » [Q9, § 60].

IV / Idéologie et *praxis* (philosophie de Gramsci)

Les *Cahiers de prison* ne s'arrêtent pas à une théorie de la société ou de l'histoire. Dans plusieurs passages décisifs de son œuvre carcérale (en particulier dans les *Cahiers 10* et *11*), Antonio Gramsci déplace sa réflexion sur un terrain proprement philosophique. Partant de sa vaste culture personnelle, d'une critique du néo-idéalisme italien (Benedetto Croce, Giovanni Gentile) et d'une relecture antidéterministe de la pensée marxienne, il va soulever quelques questions fondamentales : qu'est-ce que l'homme ? Quels sont les liens entre la connaissance et l'histoire ? Quel est le sens de la pratique humaine ? Les réponses proposées à ces questions vont démontrer une profondeur remarquable, et il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant à ce que, en France, les spécialistes et commentateurs de la pensée gramscienne aient été au moins aussi nombreux à venir de la philosophie que des sciences sociales.

La réflexion philosophique de Gramsci repose sur un postulat essentiel : l'intimité de la théorie et de la pratique. Autrement dit, la théorie est appelée à fonder la rationalité de la pratique, et *vice versa*. D'après Gramsci, dans toute philosophie, chez tout être humain même, l'une ne peut se concevoir sans l'autre. De plus, leur unité concrète — mise en accord de la pensée et de l'action — est une mission primordiale des hommes individuels comme des classes sociales organisées.

À ce sujet, il est peut-être bon de rappeler deux aphorismes du jeune Marx, où Gramsci puise une partie de son inspiration. Dans son introduction à la *Contribution à la critique de La Philosophie du droit de Hegel*, Marx écrit : « Il est évident que l'arme de la critique ne saurait remplacer la critique des armes ; la force matérielle ne peut être abattue que par la force matérielle ; mais la théorie se change, elle aussi, en force matérielle, dès qu'elle pénètre

les masses » [1843]. Deux ans plus tard, on trouve dans les *Thèses sur Feuerbach* l'affirmation suivante : « La coïncidence du changement des circonstances et de l'activité humaine ne peut être considérée et comprise rationnellement que comme pratique révolutionnaire » [1845]. Antonio Gramsci va placer l'activité « critico-pratique » humaine, ou *praxis*, au cœur de sa philosophie.

« Tout homme est un philosophe »

Qu'est-ce que l'homme ?

La note intitulée « Qu'est-ce que l'homme ? », dans le *Cahier 11*, est un point d'entrée possible dans la philosophie gramscienne. À cette question, la réponse de Gramsci est nette : il n'existe pas de nature humaine éternelle, d'essence fixe de l'être humain. Aussi bien l'hypothèse idéaliste d'une Idée de l'homme (Platon) que celle d'une nature humaine ancrée dans une matérialité figée (Ludwig Feuerbach) doivent être rejetées. Selon Gramsci, l'homme est avant tout un *animal social et historique*, dont la réalité est constituée par les relations qui l'unissent aux autres hommes. Or ces relations sociales elles-mêmes sont le produit d'une accumulation de pratiques sociales.

Cette théorie de l'homme nous permet donc d'identifier une « anthropologie philosophique » de Gramsci, pierre angulaire des *Cahiers de prison*. Celle-ci se caractérise par le rejet du naturalisme, par une lecture historiciste de l'humain et, surtout, par une *ontologie relationnelle*. En cela, elle retrouve l'idée exprimée dans un passage célèbre du jeune Marx : « L'essence de l'homme n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans sa réalité, elle est l'ensemble des rapports sociaux » [1845]. Acceptant cette idée selon laquelle chaque être humain est défini par l'ensemble de ses relations sociales, Gramsci parvient à tracer une voie ontologique médiane entre l'« individualisme » et le « holisme », ces Charybde et Scylla des sciences sociales [Balibar, 1992]. La *praxis* humaine est le moteur de l'histoire ; mais l'individu, porteur de *praxis*, est constitué socialement.

Gramsci se pose alors la question : que trouve-t-on quand on « ouvre » un individu ? Une réalité complexe et stratifiée, mêlant culture collective et psychologie individuelle. D'après lui, « la personnalité est composée d'étrange façon : on y trouve des éléments de l'homme des cavernes et des principes de la science la plus moderne et la plus avancée, on y trouve les préjugés de

toutes les phases historiques passées » [Q11, § 12]. Ainsi, chaque époque de l'histoire a légué aux individus du présent des doctrines, des croyances, des superstitions, qui survivent à l'état de traces ou de « sédimentations » dans l'esprit humain. Cette métaphore géologique va déboucher sur un impératif socratique. Reprenant à son compte la fameuse inscription de l'oracle de Delphes, Gramsci écrit : « Le point de départ de l'élaboration critique est la conscience de ce qui est réellement, c'est-à-dire un "connais-toi toi-même" en tant que produit du processus historique qui s'est déroulé jusqu'ici et qui a laissé en toi une infinité de traces, sans bénéfice d'inventaire. Il faut commencer par faire un tel inventaire » [Q11, § 12]. Et aussi : « Se connaître soi-même veut dire être maître de soi, s'affirmer, sortir du chaos » [Q5, § 123].

Notons que, chez Platon, le précepte de Socrate prend le sens d'une remontée dialectique vers l'Idée à l'intérieur du dialogue philosophique. À l'inverse, chez Gramsci, le « connais-toi toi-même » oblige à se tourner vers la société des hommes : l'individu parvient à la connaissance de soi par une prise de conscience sociale et historique.

Philosophie et politique au quotidien

Les relations que la pensée philosophique peut entretenir avec l'individu commun (l'« homme de la rue ») sont une préoccupation majeure de Gramsci. Une affirmation lapidaire est apte à suggérer l'originalité de la perspective gramscienne : « Tout homme est un philosophe. » Replaçons cette formule dans son contexte : « Il faut détruire le préjugé fort répandu selon lequel la philosophie serait quelque chose de très difficile parce qu'elle est l'activité intellectuelle propre d'une catégorie déterminée de savants spécialisés ou de philosophes professionnels et faiseurs de systèmes. Il faut donc démontrer au préalable que tous les hommes sont des "philosophes" » [Q11, § 12].

Qu'est-ce donc que la philosophie, pour que chaque être humain puisse ainsi y participer ? Reprenant une définition que Benedetto Croce appliquait à la religion, Gramsci considère qu'une philosophie est une certaine conception de la vie à laquelle s'attache une attitude éthique [Piotte, 1970]. Or toute personne humaine, quelle qu'elle soit, est amenée à établir un rapport mental original à son environnement social et à la façon dont cet environnement se transforme de jour en jour — transformation à laquelle elle-même contribue par l'intermédiaire de sa

praxis. À l'intérieur même de la relation réciproque unissant chaque individu et son milieu se développe ainsi une certaine conception de la vie, soit une philosophie, dont Gramsci note qu'elle en reste habituellement à un état implicite et fragmentaire.

Voilà qui rappelle la thèse selon laquelle il est impossible de parler de « non-intellectuels », puisque chaque homme fait usage de son intellect (voir chapitre II). Pourtant, de même qu'il existe des intellectuels de métier, il existe des philosophes spécialistes qui se distinguent des « philosophes du quotidien » que l'on trouve parmi la masse des hommes. En général, les premiers se démarquent des seconds par la plus grande cohérence interne de leur réflexion, par une plus haute capacité d'argumentation et, surtout, par une formation culturelle qui leur assure une connaissance de l'histoire de la pensée humaine. Après avoir énoncé ces différences, Gramsci n'en note pas moins qu'elles sont d'ordre purement « quantitatif » et que, sur le plan qualitatif, tous les hommes sont également philosophes.

Ayant posé la solidarité de la pensée humaine quotidienne et de la philosophie, Gramsci va proposer d'établir une équivalence entre philosophie et politique. Rappelons que, pour lui, le politique se réfère justement à la *praxis* transformatrice qui lie chaque être humain à son environnement social (voir chapitre III). Philosophie et politique poussent donc sur un même terreau : celui de la vie sociale dans sa réalité la plus élémentaire. L'action politique ne saurait se réaliser sans philosophie, et *vice versa*. D'une part, en effet, tout projet politique, appelé à agir sur la société, repose sur une pensée normative de la vie collective. Mais, d'autre part, toute conception de la vie, toute *Weltanschauung* porte en germe une *praxis* et recèle — soit de façon explicite, soit de façon masquée — une volonté de réforme de l'être social. On pourra donc dire que la philosophie qui semble la plus éthérée contient son propre principe actif quand, à l'inverse, la revendication politique d'apparence la plus triviale exprime une prise de position éthique face au monde. En outre, on voit que ce rapprochement philosophie-politique recoupe celui entre théorie et pratique déjà évoqué.

Un passage des *Cahiers* noue parfaitement entre elles les trois notions gramsciennes de l'homme, de la philosophie et du politique : « Le vrai philosophe est et ne peut être que le politique, c'est-à-dire l'homme actif qui modifie le milieu, en entendant par milieu l'ensemble des rapports dont chaque individu est partie prenante. Si l'individualité propre est l'ensemble de ces rapports,

créer sa personnalité signifie prendre conscience de ces rapports, et transformer sa personnalité signifie modifier l'ensemble de ces rapports » [Q10 II, § 54].

L'approche du sens commun

Le « folklore de la philosophie »

Nous pouvons à présent introduire un concept central dans la réflexion philosophique d'Antonio Gramsci : le sens commun. Il est possible de définir ce dernier comme la « conception la plus répandue de la vie et de l'homme » pouvant être trouvée chez différents groupes sociaux à un moment donné de l'histoire [Q24, § 4]. Le sens commun revient donc à une forme de philosophie populaire ou, plutôt, c'est le versant populaire, démocratique, « de masse », de la philosophie.

Quelles sont les propriétés du sens commun ? Tout d'abord, avertit Gramsci, il ne s'agit pas d'être simplificateur, puisque le sens commun est multiple et labile : « "Sens commun" est un terme collectif, comme "religion" : il n'existe pas un seul sens commun, il est lui aussi un produit et un devenir historiques [*un divenire storico*] » [Q11, § 12]. Et : « Le sens commun est une conception ambiguë, contradictoire et multiforme » [Q11, § 13].

L'aspect fragmentaire, même incohérent (*inconsequente*), du sens commun se vérifie, note Gramsci, « jusqu'au cerveau de l'individu » qui peut vivre avec un bagage de pensées et de suppositions contradictoires héritées de l'histoire collective, vécues *via* le prisme d'une histoire personnelle singulière. Car « l'homme "en général" » n'existe pas : il « ne se trouve, je pense, dans aucun musée anthropologique ou sociologique » [LP II, p. 131].

Par son insistance réitérée sur le sens commun, Gramsci nous invite à prendre ses contenus tout aussi sérieusement que nous le ferions des productions des philosophes professionnels. Ces deux versants de la « philosophie », d'ailleurs, s'influencent mutuellement au cours de l'histoire, se façonnent l'un l'autre inconsciemment. Les savants développent leurs systèmes à partir de l'humus spirituel d'une époque et, par ailleurs, le sens commun se renouvelle en filtrant ces systèmes pour en incorporer quelques éléments. « Chaque courant philosophique laisse derrière lui une sédimentation de "sens commun" : c'est là un document de son effectivité historique » [Q24, § 4]. Incarnant, de façon partielle et réfractée, les doctrines philosophiques de l'heure, le sens

commun leur confère en retour une puissance dans l'histoire. À ce propos, Gramsci écrit : « La philosophie d'une époque n'est pas la philosophie de tel ou tel philosophe, de tel ou tel groupe d'intellectuels, de telle ou telle grande division des masses populaires : c'est la combinaison de tous ces éléments qui tend vers une direction donnée et dont l'aboutissement devient règle d'action collective, devient « histoire » concrète et complète (intégrale) » [Q10 II, § 17].

Sens commun et haute philosophie contribuent donc ensemble à définir la réalité culturelle d'une époque donnée, qui ne saurait se comprendre et s'étudier seulement par référence aux ouvrages de la « haute culture ». Chez tout historien de la société, ignorer le sens commun est, aux yeux de Gramsci, une faute scientifique. Par ailleurs, comme nous le verrons plus loin, la révolution communiste qu'il anticipe se doit d'être une révolution du sens commun, donc de la philosophie du quotidien. On voit ainsi que, dans une perspective gramscienne, se pencher de près sur le sens commun est un impératif à la fois méthodologique et politique.

Selon Gramsci, le sens commun est le « folklore de la philosophie » et, donc, « comme le folklore, il se présente sous des formes innombrables » [Q11, § 13]. L'idée de folklore est sans doute le point de départ de l'intérêt du révolutionnaire italien pour le sens commun dans les *Cahiers de prison*. Rappelons que, durant son enfance à Ghilarza, le jeune Gramsci baigne dans les superstitions villageoises. Plus tard, lors du *biennio rosso* turinois, le journaliste et militant sera à nouveau confronté à des croyances traditionnelles, cette fois chez des ouvriers, souvent d'origine rurale, avec lesquels il a l'habitude de discuter inlassablement. À l'époque de *L'Ordine nuovo*, ce sens commun des travailleurs est éventuellement perçu comme une pierre d'achoppement par les révolutionnaires les plus pressés, ou comme le symptôme d'une mentalité conservatrice.

En prison, Gramsci y retourne, cette fois avec le regard du théoricien. Le sens commun, affirme-t-il, est comme Janus : il nous présente deux visages contrastés. D'abord, il est « néophobe », axé sur la tradition, et il est surtout en quête de vérités indisputables et de certitudes rassurantes. On reconnaît ici la tournure habituelle des proverbes, ou des préceptes de la « sagesse des nations » censés valoir en tout temps et en tout lieu. Avec sa sensibilité historiciste, Gramsci voit bien en quoi cette attitude consiste à ignorer le devenir historique du milieu culturel, et à quel point elle peut être paralysante pour la *praxis*. À sa manière, Roland Barthes, dans ses *Mythologies* [1957], a su lui aussi

disséquer le phénomène par lequel les fantasmes d'une époque s'offrent au public sous la forme fallacieuse d'essences universelles, et par là même naturalisent l'histoire, c'est-à-dire la nient.

Mais, dans le même temps, Gramsci voit dans le sens commun des germes de résistance à l'ordre établi, un regard critique porté sur la société du point de vue des classes populaires, en somme l'antithèse du conservatisme. Surtout, le sens commun est en transformation perpétuelle, ce qui le rend susceptible, à certains moments choisis, de se rationaliser, de se réformer en *Weltanschauung* assumée, par le contact avec la pensée et la *praxis* révolutionnaires.

Quelle que soit l'orientation politique qu'il peut prendre *in fine*, il faut insister sur le fait que Gramsci fait du sens commun une donnée *constitutive de la subjectivité humaine*. Cette donnée peut être considérée comme perpétuellement opérante, y compris à un niveau « préintentionnel » où les êtres humains sont façonnés comme sujets conscients en société [Liguori, 2006]. Kate Crehan [2002] a d'ailleurs remarqué, à propos du concept gramscien de sens commun, que celui-ci n'est pas seulement une somme de propositions particulières, mais un processus d'engendrement de la pensée.

Une épistémologie pragmatiste

Face à la mise en équivalence qualitative du sens commun d'une part, et de la philosophie de l'autre, une objection vient peut-être à l'esprit : Antonio Gramsci ignore-t-il donc l'ambition de recherche patiente de la vérité qui caractérise l'activité des philosophes de métier ? Cette interrogation légitime conduit droit à une question d'ordre épistémologique : quelle peut être la valeur de vérité d'une « conception de la vie » chez Gramsci ?

À ce sujet, il semble que deux sources intellectuelles disparates se sont rejointes dans l'esprit du révolutionnaire italien. Premièrement, il y a le jeune Marx. Citons les *Thèses sur Feuerbach* [1845] : « La question de savoir s'il y a lieu de reconnaître à la pensée humaine une vérité objective n'est pas une question théorique, mais une question pratique. C'est dans la pratique qu'il faut que l'homme prouve la vérité, c'est-à-dire la réalité et la puissance de sa pensée dans ce monde et pour notre temps. » Deuxièmement, il y a les philosophes pragmatistes américains du début du xx^e siècle, William James et John Dewey, qui font partie des lectures de prison de Gramsci et qui auront sur lui une influence limitée, mais réelle. Chez Dewey, il retrouve l'idée selon laquelle

la pensée humaine est un outil au service d'actions humaines situées, et que son degré de vérité s'évalue pragmatiquement.

Il faut donc comprendre que, aux yeux de Gramsci, la critique du sens commun ou des systèmes philosophiques du passé ne repose pas sur l'existence ou non d'une adéquation *a priori* entre ceux-ci et un critère de vérité fixe et valable de tout temps. Au contraire d'un théorème mathématique ou d'une loi de la physique, la philosophie — spécialisée ou populaire — s'évalue *historiquement*. Telle *Weltanschauung*, tel fragment du sens commun, ne se réalisent pas en tant que série de propositions soit vraies, soit fausses, mais en tant qu'initiateur, guide, accompagnateur de l'action des hommes en société. La puissance d'une pensée se manifeste comme *praxis*.

Un rapprochement peut être suggéré ici avec l'anthropologue américain Clifford Geertz [1975], chez qui le sens commun est un « système culturel » qui ne vise pas tant la vérité abstraite que la possibilité d'associer des situations concrètes à des formes de récit (*narratives*) pertinentes et à fort potentiel de persuasion.

Si les propositions du sens commun ne peuvent être applaudies de façon univoque comme vraies ou dénoncées comme fausses, quel est le travail du critique ? Il s'agit de revenir au « connais-toi toi-même » socratique, cette fois-ci appliqué à l'être collectif, à la culture de la masse humaine. Face à une croyance particulière, face à un adage, à une habitude ou à une attitude communs, il faut se transformer en archéologue et faire l'inventaire précis des strates de signification qu'une réalité d'apparence simple recouvre. Devant cette multitude de « palimpsestes » [Landy, 1994], on identifiera les traces de nombreuses époques passées de la culture.

Qu'est-ce que l'idéologie ?

« Idéologie » est une autre de ces notions que Gramsci redéfinit à sa façon pour leur donner une ampleur nouvelle. Dans une note des *Cahiers* intitulée « Le concept d'idéologie », il retrace l'histoire du terme : apparu d'abord dans l'école sensualiste (matérialiste) française du XVIII^e siècle, le mot signifie alors, comme son étymologie le suggère, science des idées, au sens de l'analyse de leurs origines. Rapidement, pourtant, la définition se déplace vers l'acceptation de « système d'idées ». C'est de cette dernière manière que Marx et Engels emploient le mot dans leur *Idéologie allemande* [1846], qui définit l'idéologie comme une espèce d'illusion

collective, ou plus exactement comme un voile trompeur masquant la réalité conflictuelle et contradictoire des rapports de production sous des principes universalistes (du type : « liberté », « égalité », « fraternité »). *L'Idéologie allemande* a été une référence fréquente au xx^e siècle pour les critiques marxistes de l'idéologie dominante (cependant, dans son œuvre postérieure à 1846, Karl Marx ne fait presque plus usage de ce terme).

Antonio Gramsci, de son côté, choisit d'assumer entièrement la centralité du concept d'idéologie dans sa propre réflexion. Mais il reproche — observation surprenante — à la tradition marxiste de lui avoir assigné un sens négatif. Il écrit même : « Le sens péjoratif du mot s'est généralisé, avec pour effet de modifier et de dénaturer l'analyse théorique de l'idéologie » [Q7, § 19]. Plutôt que de voir dans l'idéologie une forme dégradée de la conscience humaine en milieu bourgeois, Gramsci identifie cette notion à la culture même de la société, appréhendée sous son aspect de « conception du monde ». Sa surface sociale est donc très vaste et, à l'image de la « haute philosophie », l'idéologie est intimement mêlée au sens commun et aux pratiques de vie quotidiennes de la population. Gramsci écrit que l'idéologie est ainsi « une conception du monde qui se manifeste implicitement dans l'art, dans le droit, dans l'activité économique, dans toutes les manifestations de la vie individuelle et collective » [Q11, § 12].

L'idéologie n'est donc pas un simple reflet déformé des données sociales matérielles, en tant que tel privé de puissance autonome dans l'histoire. C'est une donnée active et opérante dans le cadre d'une *praxis* politique, qui existe sous une forme aussi bien progressiste que réactionnaire selon les objectifs des groupes sociaux dont elle guide et accompagne les combats. Dans la lutte politique, l'idéologie est aussi un *facteur d'union*, capable de mobiliser ensemble des coalitions sociales hétérogènes sous des mots d'ordre universalistes. À ce titre, l'idéologie est un ingrédient essentiel de tout mouvement « national-populaire » (voir chapitre III).

Le rôle historique de l'idéologie peut aisément être illustré. Gramsci se réfère à plusieurs reprises dans les *Cahiers* à la façon dont les idées des philosophes des Lumières s'étaient diffusées, au fil du xviii^e siècle, non seulement auprès de la bourgeoisie française, mais aussi — de façon réfractée, nécessairement simplifiée — au sein des classes populaires, réformant le sens commun, préparant discrètement la Grande Révolution. Un autre exemple souvent mentionné par Gramsci — antithèse du précédent — est l'Église catholique. Celle-ci, note-t-il, a perpétué depuis ses

origines le tour de force consistant à ne jamais tolérer un fossé spirituel trop béant entre la foi du clergé et celle de la masse des fidèles. Visant à rendre solidaires toutes les catégories sociales autour des mêmes croyances, des mêmes rites, l'Église est parvenue à de nombreuses reprises dans l'histoire à « cimenter » le corps social avec les moyens de l'idéologie (la religion est une *Weltanschauung* par excellence, donc nécessairement une idéologie au sens gramscien).

Instrument d'unification sociopolitique, l'idéologie doit aussi être comprise comme un *terrain de lutte* dans le monde de la culture. Nous avons déjà examiné les deux notions de l'intellectuel organique comme « persuadeur permanent » (chapitre II) et de la société civile comme lieu où se manifestent ces tentatives de persuasion (chapitre III). En tant qu'il est producteur d'idées et critique culturel, l'intellectuel organique est un combattant au nom de l'idéologie particulière dont il s'est fait le porte-drapeau. Ainsi, pour Gramsci, la mission de l'intellectuel organique, membre du Parti communiste, sera de développer, d'approfondir, de diffuser l'idéologie révolutionnaire dans le contexte d'une lutte avec les idéologies rivales.

Reste une question : qu'est-ce qui confère sa force historique à telle idéologie, et pas à telle autre ? Antonio Gramsci prend soin de distinguer d'un côté des « idéologies historiquement organiques, c'est-à-dire nécessaires à une certaine structure », et de l'autre des « idéologies arbitraires, rationalisantes ou "voulues" » [Q7, § 19]. On retrouve dans cette dichotomie le postulat marxiste que Gramsci n'a jamais abandonné : les idéologies qui se rapportent aux données fondamentales de la structure (économique) de la société, qui accompagnent donc l'un des deux camps en présence dans la lutte des classes, sont les seules « organiques », les seuls éléments essentiels de la lutte politique. Du côté du prolétariat, il s'agit évidemment du marxisme, soit ce que Gramsci appelle la « philosophie de la *praxis* ».

Ailleurs, il existe sans doute une pléthore d'idéologies, certaines étant le produit de brillants penseurs isolés. Quelle que soit leur profondeur, quelle que soit leur finesse, Gramsci n'hésite pas à qualifier ces idéologies secondaires d'« arbitraires », car elles sont incapables de s'arrimer aux grandes *praxis* collectives qui font et défont l'histoire, et sont de ce fait condamnées à demeurer des produits intellectuels privés du contact essentiel avec les masses humaines. Or, affirme Gramsci, c'est « seulement par un tel contact qu'une philosophie devient "historique", qu'elle s'épure

des éléments intellectualistes de nature individuelle, et qu'elle devient "vie" » [Q11, § 12].

Une méthodologie du social

Comment Gramsci conçoit-il la place de l'économie dans ce tout qu'est la société ? Cette question d'ordre méthodologique est un passage obligé pour introduire la notion gramscienne de « bloc historique ». Les nombreuses notes sur l'économie dans les *Cahiers* interdisent de réduire Gramsci à un penseur de la culture et du politique, comme ses commentateurs l'ont parfois fait.

Point de départ : la métaphore marxienne

Il nous faut débiter avec la — peut-être trop fameuse — distinction de Karl Marx entre *Basis* et *Überbau*, et dont les deux termes sont couramment traduits en français par « infrastructure » (économique) et « superstructure » (politico-culturelle).

Reprenons la formulation originale de Karl Marx. On trouve écrit, dans la préface de la *Critique de l'économie politique* [1859], que l'ensemble des relations économiques « constitue la structure économique de la société, la base concrète sur laquelle s'élève une superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées ». La réalité politique, légale, religieuse, intellectuelle, artistique et même psychologique d'une époque est tributaire du caractère particulier des rapports économiques qui président à la reproduction sociale matérielle. Un exemple illustrera aisément cette théorie : une société fondée sur l'esclavage (infrastructure économique) sera accompagnée d'un régime politique qui tolère ou promeut l'esclavage, d'un système légal qui le sanctionne, d'une idéologie religieuse ou morale qui le justifie, et ainsi de suite.

La distinction *Basis-Überbau* consiste donc à appliquer à la société une métaphore spatiale (existence de niveaux) et on insistera sur le fait que c'est bien en tant que telle — métaphore à valeur heuristique — qu'elle doit être jugée, plutôt qu'au titre d'une ontologie. C'est en tout cas dans cette perspective que Gramsci nous invite à la voir.

Critique de l'économisme

Dans le contexte de la Deuxième Internationale (1889-1914), pourtant, la métaphore des niveaux s'était trouvée rigidifiée en dogme. Chez les intellectuels et politiques du Parti social-démocrate allemand ou du PSI italien avant le premier conflit mondial, elle était devenue l'alibi de la réduction de toute la vie sociale à l'économique. Interprétée de façon déterministe et posant la priorité sans faille du premier niveau sur le second, la distinction *Basis-Überbau* était devenue un moyen facile de nier l'autonomie du politique et de la culture.

Cette trajectoire explique pourquoi, à la suite de la Première Guerre mondiale et de la révolution russe, nombreux sont les marxistes qui vont chercher à relativiser la portée de la métaphore des niveaux. Ces deux événements cataclysmiques ont d'ailleurs été des mises en garde retentissantes pour ceux qui avaient été tentés de dévaloriser la place du politique dans l'histoire. C'est au début des années 1920 que Georg Lukács, dans son *Histoire et conscience de classe* [1923], prend acte — comme Gramsci — de l'échec de la révolution en Europe de l'Ouest et attribue ce blocage aux lacunes d'une conscience de classe prolétarienne que seul un travail spécifiquement *politique* pourra permettre de développer.

C'est dans cette même conjoncture qu'Antonio Gramsci arrive à maturité politique. Il se montrera un pourfendeur particulièrement fervent du déterminisme économique, d'abord dès 1917 dans son bref article resté célèbre « La révolution contre *Le Capital* » (voir chapitre 1), puis dans les *Cahiers de prison* où le terme « économisme » sert à désigner sa cible. Gramsci n'a pas de mots assez durs pour qualifier l'économisme, qui consiste à interpréter tout événement ou tendance politique comme reflet univoque de l'infrastructure économique ; à un moment, il parle même à son sujet d'« infantilisme primitif » [Q7, § 24]. Nous l'avons vu dans le chapitre précédent, chez Gramsci le politique est une « science » et un « art » autonome, et la réalité de l'État ne saurait être tronquée jusqu'à n'y voir plus qu'un « comité qui gère les affaires communes de la classe bourgeoise tout entière » (dans les mots du *Manifeste du Parti communiste* [1848]).

Gramsci prend nommément à partie, de façon répétée, un certain nombre d'auteurs marxistes quant à leur économisme. Parmi ceux-ci, on peut mentionner Achille Loria, économiste « matérialiste », vulgarisateur et plagiaire de Karl Marx, très lu en Italie au tournant du xx^e siècle. Il y a aussi Issak Lapidus et

Konstantin Ostrovitianov, les auteurs — aujourd'hui oubliés — du manuel d'économie de référence en Union soviétique dans l'entre-deux-guerres. Surtout, il y a Nikolai Boukharine, l'« enfant chéri du Parti » dans les années 1920, exécuté en 1938 lors des procès de Moscou, qui a publié une *Théorie du matérialisme* historique sous-titrée « Manuel de sociologie populaire » [1921]. Du point de vue gramscien, le manuel de Boukharine, qui jouit alors d'un certain prestige, dénature le marxisme en économisme et donne une image déformée de Karl Marx qui fut, malgré son souci prédominant de critique économique, un « auteur d'œuvres politiques et historiques concrètes » [Q7, § 24].

De plus, nous avons également expliqué dans le chapitre précédent pourquoi l'économisme, converti de posture intellectuelle en attitude pratique, porte en germe bien des désastres politiques sous les formes du « fatalisme », du « mécanisme » et de l'« abstentionnisme ». Gramsci a pu être témoin aux premières loges de l'embarras et des divisions du PSI devant l'enchaînement qui conduisit à la participation italienne dans la Première Guerre mondiale. Il voit dans ces hésitations, cette passivité maladroite de certains dirigeants politiques de gauche, les fruits d'un économisme qui rend indigente la pensée et paralyse l'action.

Le rejet de l'économisme ne signifie pas, pour autant, le mépris de la réalité économique. Gramsci n'est pas coupable de ce dernier travers, d'autant qu'à plusieurs reprises les *Cahiers* font preuve d'une véritable originalité en matière de réflexion sur l'économie. Il y a, d'abord, le *Cahier 22* sur l'« américanisme » et le « fordisme » (voir encadré). Plus rarement remarquée par les interprètes, il y a aussi une tentative intéressante de poser les jalons méthodologiques de ce que Gramsci appelle l'« économie critique ». Cette économie critique a pour objet d'historiciser les concepts de l'économie politique classique : « *Homo oeconomicus* », « marché », « loi tendancielle ». À propos du premier, Gramsci écrit : « L'*Homo oeconomicus* est l'abstraction de l'opération économique et des besoins d'une forme particulière de société, de même que l'ensemble des hypothèses formulées par les économistes dans leurs travaux scientifiques ne sont autres que la somme des prémisses constituant la base de cette société particulière » [Q10 II, § 27].

Notons que Gramsci traite l'*Homo oeconomicus* d'« abstraction », mais ne voit pas là matière à discrédit scientifique, puisque c'est une abstraction qui émane des fondements mêmes de la société bourgeoise et qui, dans les limites historiques de cette même société, sert légitimement de pierre angulaire à une science

L'américanisme et le fordisme

Le *Cahier 22* d'Antonio Gramsci, intitulé « Américanisme et fordisme » et rédigé en 1934, est remarquable à plusieurs égards. D'une part, c'est un des rares exemples, au sein des *Cahiers de prison*, de développement structuré et cohérent centré sur une problématique unique. D'autre part, portant son attention sur l'évolution du monde de la production aux États-Unis, Gramsci est amené à se préoccuper en premier lieu d'aspects socio-économiques, ce qui est quelque peu contraire à ses habitudes.

Il ouvre son enquête sur un questionnement : les transformations de la production industrielle en Amérique sont-elles synonymes d'un nouveau cycle organique du capitalisme, ou s'agit-il seulement d'altérations conjoncturelles incapables de faire époque ? Gramsci, fort prudent — d'autant qu'il n'a pas accès à toutes les ressources documentaires qu'il lui faudrait —, n'offre pas de réponse définitive. Les incursions qu'il propose, cependant, pointent dans la direction de la première conjecture : l'américanisme économique serait un phénomène historique majeur, à portée universelle et aux ramifications multiples sur les plans politique, culturel et même anthropologique.

À un premier niveau, ce bouleversement s'ancre dans des méthodes de production spécifiques. Chronologiquement, il s'agit d'abord du taylorisme, c'est-à-dire de l'organisation scientifique du travail (OST) promue par Frederick Taylor et fondée sur la rationalisation d'une activité ouvrière décomposée minutieusement en une série prédéfinie de gestes effectués en étroite symbiose avec le fonctionnement des machines. S'appuyant sur ces innovations tayloriennes, Henri Ford est parvenu à augmenter de façon marquée la productivité dans son entreprise automobile en généralisant le travail à la chaîne et en intensifiant les cadences, en contrepartie de quoi il offrait à ses ouvriers un salaire

généreux pour l'époque (le fameux *five dollar day*). À partir des années 1910, ces innovations du capitalisme outre-Atlantique sont fréquemment débattues en Europe, et les entrepreneurs tentent de les adopter — un des premiers étant Louis Renault, dans ses usines de Billancourt. Dans l'entre-deux-guerres, la tendance à l'universalisation de l'américanisme est devenue un fait à peu près admis sur le Vieux Continent (et ce jusqu'à Lénine, qui fut loin de rejeter le taylorisme en Union soviétique).

L'originalité de la perspective gramscienne réside ailleurs. Le *Cahier 22* avance l'hypothèse forte selon laquelle l'américanisme serait « le plus grand effort collectif réalisé jusqu'à présent pour créer, avec une rapidité inouïe et une conscience du but à atteindre jamais vue dans l'histoire, un type de travailleur et d'homme nouveau » [Q22, § 11]. Aux yeux de Gramsci, le degré supérieur d'intensité de la méthode de production fordiste requiert de l'ouvrier « un nouveau complexe psycho-physique d'un type différent des précédents, et indubitablement d'un type *supérieur* » [Q22, § 11] (notons aussi l'audace de Gramsci, qui applique à l'économie américaine une thématique — « changer l'homme » — habituellement associée au léninisme).

Prenant des accents qui rappellent *La Généalogie de la morale* de Friedrich Nietzsche [1887], Gramsci suggère alors que l'avancée de l'espèce humaine s'effectue *via* une succession de combats toujours plus impitoyables et douloureux contre l'« animalité » présente en chaque individu. La première révolution industrielle avait autrefois imposé à la classe prolétaire naissante une discipline du corps et de l'esprit très éloignée du mode de vie villageois traditionnel ; au XIX^e siècle, des masses entières furent ainsi broyées sur l'autel de l'industrialisme (Gramsci parle de « brutalités extraordinaires » [Q22, § 10]). Le *Cahier 22* nous invite à interpréter l'américanisme comme une nouvelle phase de ce processus séculier de réforme anthropologique, sans en nier les

aspects tragiques, mais sans se méprendre quant à sa « nécessité inhérente » [Q22, § 1].

Selon l'interprétation gramscienne, en effet, l'américanisme ne semble pas ménager d'échappatoire à l'espèce humaine. Il note que le « vieil individualisme » du XIX^e siècle est en reflux. Le XX^e siècle voit s'installer un nouveau modèle de développement, celui de l'« économie planifiée » — ou « économie programmatique » — dont l'Amérique, avec son haut degré de concentration industrielle, est une espèce d'avant-garde.

Cette « planification » repose en droit sur l'action coordonnée de puissances privées et publiques. En outre, elle dépasse de loin le cadre économique *stricto sensu*. Gramsci note comment à la fois la Prohibition (action publique) et les « enquêtes de moralité » conduites par Henri Ford sur la vie sexuelle de ses salariés (action privée) participent d'une même dynamique de « rationalisation » forcenée de la vie humaine. L'interprétation conventionnelle en Europe est erronée, qui ne voit là que les signes du moralisme religieux américain. Gramsci considère qu'une logique plus profonde est à l'œuvre sous cette couche superficielle de « puritanisme ».

Nous voyons que, ayant pris comme point de départ certaines innovations spécifiques au processus de production, le *Cahier 22* débouche sur une réflexion autrement plus large. Qui plus est, on peut y voir une illustration de la notion de « bloc historique », qui présuppose la solidarité organique des dimensions économique, politique et culturelle de la vie sociale. En un sens, cette exploration gramscienne peut être qualifiée de visionnaire : le « fordisme » n'a-t-il pas été le maître mot des analyses du modèle socioéconomique du monde occidental dans l'après-1945 ? Résistant à la tentation du catastrophisme, Antonio Gramsci avait d'ailleurs bien vu que la crise de 1929 et la Grande Dépression ne condamnaient pas l'américanisme aux poubelles de l'histoire, mais au contraire

accentuaient — avec le *New Deal* de F. D. Roosevelt notamment — la tendance préexistante vers l'économie programmée [Barrère, 1992].

Plus que tout autre segment des *Cahiers de prison*, ces quelques dizaines de pages sur l'américanisme ont pourtant été la cible de critiques diverses, venant notamment d'exégètes francophones. D'après André Tosel [1991], Gramsci a commis là une sorte de péché d'industrialisme. Comme Marx et Lénine avant lui, il aurait fait l'amalgame entre l'avancée des forces productives d'un côté, et le progrès authentique de l'homme en tant qu'espèce de l'autre. Il serait ainsi tombé dans une « sociotéléologie » fondée sur la croyance en une « mission civilisatrice du capitalisme ». Un des introducteurs d'Antonio Gramsci en France, Jacques Texier [1992], va encore plus loin et taxe de « réactionnaires » les quelques paragraphes du *Cahier 22* sur la répression de l'« animalité ».

Sans nécessairement rejeter ces réserves, soulignons toutefois que Gramsci ne se départit jamais de sa perspective de révolutionnaire dans son analyse de l'américanisme. Ainsi, se référant au *Capital* de Karl Marx, il écrit que le fordisme représente l'« ultime tentative s'inscrivant dans le processus par lequel l'industrie cherche à dépasser la loi de baisse tendancielle du taux de profit » [Q22, § 1]. Seulement, à ses yeux, les ouvriers américains et européens auraient tort de prendre pour cible le taylorisme ou le fordisme en tant que tels. Le véritable projet révolutionnaire doit consister à se réapproprier ces méthodes, c'est-à-dire à construire les bases d'une société future où elles ne seraient plus des instruments d'exploitation d'une classe par une autre. Dans l'attente d'un tel retournement, l'américanisme ne peut qu'être imposé « par le haut » aux masses des travailleurs ; il constitue alors, selon Gramsci, un prolongement au XX^e siècle de la « révolution passive » (voir chapitre III).

de l'économie. De même, plusieurs passages des *Cahiers* donnent lieu à des gloses épistémologiques sur les notions de « marché déterminé » et de « loi tendancielle », dont Gramsci attribue la paternité à l'économiste David Ricardo. De sa cellule, il est d'ailleurs en contact étroit avec son ami Piero Sraffa, économiste néoricardien qui s'installe à Cambridge en 1927 et auquel il lui arrive de soumettre par lettre ses intuitions sur l'économie. Il faut malgré tout admettre, avec Michael Krätke [2011], que cette incursion gramscienne reste à l'état d'ébauche, en raison notamment de la difficulté d'accéder en prison aux textes originaux de l'économie classique.

Point d'arrivée : le bloc historique

Par ailleurs, Antonio Gramsci n'hésite pas, dans les *Cahiers*, à faire appel lui-même de façon réitérée à la métaphore marxienne des deux niveaux. Seulement, il est évident que, pour lui, l'infrastructure ne « détermine » pas la superstructure au sens fort. Dès lors, les exégètes de Gramsci se sont disputés quant à savoir si, chez lui — hétérodoxie suprême —, la superstructure ne serait pas le niveau prééminent. Cette dernière lecture, légèrement iconoclaste, a été défendue par le philosophe politique italien Norberto Bobbio [1969], ainsi que par Jean-Marc Piotte [1970].

Il nous semble plus fidèle à l'intention gramscienne première, ainsi qu'au détail du texte, de considérer que, chez lui, infrastructure et superstructure constituent des moments d'importance égale de la vie sociale [Portelli, 1972 ; Thomas, 2009]. Surtout, Gramsci nous incite à ne pas voir les deux niveaux comme deux réalités statiques, entretenant de l'un à l'autre une relation de pure extériorité. *Basis* et *Überbau* s'interpénètrent, se constituent mutuellement et agissent sans cesse en retour l'un sur l'autre. Leur unité concrète, organique, à un moment donné de l'histoire, est précisément ce que Gramsci entend par l'expression « bloc historique ». « La structure et les superstructures, écrit-il, forment un "bloc historique" [*blocco storico*] » [Q8, § 182].

Bien que l'expression « bloc historique » ne soit pas si fréquente dans les *Cahiers de prison*, Hugues Portelli [1972] a eu raison d'y voir un apport essentiel de la pensée gramscienne. Ce terme doit également être mis en lien avec la notion gramscienne d'intellectuel, dont nous avons vu que l'acception est très englobante. En tant que principe organisateur et structurant de l'économie, de la vie politique et de la culture, l'intellectuel est une figure charnière dans tout bloc historique.

Le « bloc historique » apparaît pour la première fois dans les *Cahiers* en lien avec le *Risorgimento*. Gramsci montre comment la politique guerrière d'unification conduite par le royaume de Piémont-Sardaigne a pu engendrer sur la Péninsule un bloc historique particulier, fondé sur une série d'éléments : la domination économique de la bourgeoisie industrielle nordiste, en alliance objective avec les propriétaires terriens du Sud ; la prépondérance politique du Piémont et d'une élite assimilée moléculairement à l'ordre nouveau par le *trasformismo* ; la passivité sociale de la paysannerie, absorbée à l'échelle villageoise dans des réseaux de patronage animés par les notables locaux ; la subalternité du prolétariat industriel du Nord, trop réduit numériquement, trop privilégié économiquement vis-à-vis des masses paysannes, pour ne pas tomber dans des revendications à caractère majoritairement corporatiste.

La situation sociale de l'Italie dans le sillage du *Risorgimento* n'est qu'un exemple singulier d'un « bloc historique ». En France, il a existé un bloc historique jacobin lors de la Révolution française, puis bonapartiste, et ainsi de suite. Aujourd'hui, il existe aussi, nécessairement, un « bloc historique », dont certains gramsciens ont suggéré qu'il devait désormais se penser à l'échelle mondiale [Cox, 1981, 1983]. Au-delà de l'interaction de variables économiques et politiques, notons que le bloc historique doit aussi se rapporter au paysage idéologique d'une société, à la situation de la philosophie, aux contenus du sens commun. En somme, nous voyons que le bloc historique sert à exprimer l'aspect d'unité dans ce tout qu'est la société : unité qui devient opérante par la solidarité des parties. En un mot, « tout se tient » dans le bloc historique gramscien.

Il faut aussi pleinement tirer les leçons historiographiques et méthodologiques du « bloc historique ». D'abord, celui-ci implique une remise en cause de la science historique comme autant d'exercices séparés en « histoire économique », « histoire sociale », « histoire politique », « histoire des idées », etc. Il ne s'agit pas de dévaloriser l'enquête historique de détail, rigoureuse et minutieuse, ni surtout de nier l'*autonomie relative* de chaque dimension particulière de la vie sociale, que nous avons déjà abordée. Mais, justement, le caractère relatif de l'autonomie des parties doit conduire à porter son attention sur le tout social et oblige à passer du moment de l'analyse à celui de la synthèse. Le « bloc historique » donne son nom à cette exigence de synthèse dans l'appréhension de l'histoire.

Ensuite, la théorie de bloc historique doit être considérée comme un amendement non négligeable de la méthodologie marxiste courante. Précisément, il semble que la notion constitue un dépassement (plutôt qu'une négation) de la métaphore marxienne des deux niveaux. L'intérêt heuristique du couple *Basis-Überbau* survit, mais sa puissance d'élucidation est partielle. Une étape intellectuelle ultérieure consiste à penser l'unité dynamique des niveaux dans le bloc historique.

Ainsi, on peut dire que le propos de Gramsci rejoint celui d'autres penseurs qui, s'étant revendiqué au xx^e siècle de la méthode de Karl Marx, ont cherché, chacun avec ses outils propres, à relativiser la portée de la métaphore des niveaux au nom d'une pensée de la *totalité sociale*. On pense ici surtout à Georg Lukács [1923], Franz Jakubowski [1936] et Jean-Paul Sartre [1957, 1960]. Il n'est d'ailleurs pas surprenant que Louis Althusser [1968] ait choisi d'accuser simultanément Gramsci, Lukács et Sartre, de vider de son sens la distinction infrastructure-superstructure en la dissolvant dans l'historicisme.

La philosophie de la *praxis*

Il est temps d'aborder la « philosophie de la *praxis* » proprement dite, référence omniprésente des *Cahiers de prison*. Pour Gramsci, cette expression désigne le marxisme. Alors, pourquoi la périphrase ? L'objectif est d'abord d'endormir la censure carcérale (voir chapitre 1). Mais il faut aussi admettre avec André Tosel [1992] que l'expression contient la clé d'interprétation du marxisme de Gramsci, et ce n'est pas un hasard si elle survient de plus en plus fréquemment au fil des *Cahiers*, suggérant la maturation de la pensée gramscienne sur ce point.

Contre le matérialisme, contre l'idéalisme

La « philosophie de la *praxis* » repose sur le rejet symétrique de deux traditions philosophiques antérieures à Karl Marx : le matérialisme et l'idéalisme. Or Gramsci fait le constat que la tradition marxiste à son époque se trouve tiraillée entre l'un et l'autre pôle, tantôt convertie en matérialisme vulgaire (la Deuxième Internationale, Nikolaï Boukharine) tantôt alibi d'une renaissance de l'idéalisme philosophique (chez les néo-idéalistes italiens : Benedetto Croce, Giovanni Gentile). L'intention première du jeune Marx, explicitée dans les *Thèses sur Feuerbach* [1845], était

bien de proposer une synthèse supérieure entre ces deux écoles. Antonio Gramsci, près d'un siècle plus tard, va à son tour relever ce défi afin de renouveler l'approche marxiste [Tosel, 1991 ; Morton, 2005].

À cette fin, il va s'appuyer en partie sur la pensée d'Antonio Labriola, qui, dans son *Essai sur l'interprétation matérialiste de l'histoire* [1902], s'était révélé un pionnier de la critique du matérialisme à l'intérieur du marxisme de la Deuxième Internationale. Dans une perspective gramscienne, le matérialisme philosophique consiste en une traduction de l'économisme dans le domaine de l'ontologie, puisqu'il pose que les données matérielles constituent la réalité foncière de l'univers, déterminant intégralement les contenus de la conscience humaine, de la pratique individuelle, des mouvements d'idées, etc. Trouvant notamment son origine chez certains philosophes du siècle des Lumières, comme Denis Diderot, il se reformule en critique de l'hégélianisme chez Ludwig Feuerbach, pour être soumis à son tour à la critique décisive du jeune Marx (plus tard, le mot « matérialisme » sera néanmoins revendiqué par Marx et Engels — choix que Gramsci a tout l'air de désapprouver, puisqu'il encourage la retombée dans l'économisme).

Non sans ironie, Gramsci renvoie sans cesse le matérialisme philosophique à la métaphysique dont ce dernier se veut pourtant l'antidote. Le matérialisme vulgaire, écrit-il, « "divinise" une hypostase de la matière » [Q11, § 32]. Or Gramsci, dans sa veine historiciste habituelle, définit la métaphysique comme « toute formulation systématique qui se pose comme vérité extra-historique, comme un universel abstrait hors du temps et de l'espace » [Q11, § 14]. Le matérialisme est une religion de la matière, qui, dans sa version marxiste, attend la révolution comme les adeptes chrétiens de la prédestination anticipent la grâce divine. Comme on l'imagine, Gramsci goûte peu ce « nécessitarisme » grossier, qu'il retrouve dans le « manuel populaire » de Boukharine. La tendance de ce dernier à présenter le marxisme sous les traits d'une sociologie positiviste est à mille lieues de toute « philosophie de la *praxis* ».

Plus subtile sera la critique de l'idéalisme philosophique. En la matière, Antonio Gramsci trouve des adversaires de taille, Benedetto Croce et Giovanni Gentile, deux penseurs italiens qui ont lu Marx, l'ont absorbé et l'ont finalement rejeté au tournant du xx^e siècle au nom de leurs propres synthèses néo-idéalistes [Tosel, 1991]. Le premier s'est notamment attaché à reformuler la philosophie de Hegel en une subtile « dialectique des distincts », dont

Gramsci va dénoncer le divorce d'avec les conditions sociopolitiques réelles, et donc le caractère spéculatif (voir encadré sur Benedetto Croce, chapitre 1).

Giovanni Gentile — qui deviendra plus tard la figure intellectuelle de proue du fascisme — s'était illustré par sa *Philosophie de Marx* [1899], qui proposait une lecture radicalement subjectiviste de la pensée marxienne, inspirée par Fichte, et faisant la part belle à la notion de *praxis*. Antonio Gramsci fut à un moment très marqué par la philosophie gentilienne, comme une bonne partie de la jeunesse révolutionnaire italienne. Cependant, cette pensée déboucha rapidement sur l'« actualisme », c'est-à-dire la consécration par Gentile de l'acte en absolu philosophique, au mépris de l'environnement social du sujet. Chez ce philosophe néo-idéaliste, la *praxis* se détache de la société, elle devient *praxis in interiore homine* et mystique du sujet [Losurdo, 1992].

L'« historicisme absolu »

La tâche primordiale de Gramsci est donc de consolider les bases intellectuelles d'une « philosophie de la *praxis* » qui puisse éviter le double écueil du matérialisme et de l'idéalisme, et qui ne saurait donc tomber entièrement ni du côté de l'objet (objectivisme de la matière) ni du côté du sujet (subjectivisme de l'action). La solution à ce problème philosophique est la « *praxis* située » [Tosel, 2009], qui envisage l'unité dialectique de la société (comme bloc historique) et de l'activité critico-pratique de l'homme (comme *praxis*). Les êtres humains sont soumis à l'influence des circonstances sociales, mais eux-mêmes, en retour, sont capables de modifier ces circonstances. Si l'environnement social est l'« éducateur » de l'homme, alors il est aussi vrai que l'éducateur peut être « éduqué » à son tour (formule très appréciée par Gramsci, reprise au jeune Marx).

La voie gramscienne permet d'échapper à la métaphysique : ni la matière ni la subjectivité humaine ne seront converties en absolu — ce qui ne peut arriver à l'une qu'aux dépens de l'autre — puisqu'elles sont en relation de coconstitution, dans un milieu à caractère uniquement historique. La philosophie de la *praxis* est donc philosophie de l'histoire, *Weltanschauung* exclusivement ancrée dans le réel, pensée de l'immanence, discours pleinement « terrestre », affirme Gramsci, qui rejette toute idée de transcendance.

Cette conception implique, entre autres, que n'importe quel contenu intellectuel — jusqu'à la philosophie de la *praxis*

elle-même — doit être rapporté à l'histoire concrète, dont il n'exprime qu'un cycle particulier, nécessairement limité dans le temps. Le savoir des hommes, quelle que soit sa nature, est suscité par le devenir historique ; en retour, converti en *praxis*, ce savoir affecte l'histoire. Nous rejoignons Christine Buci-Glucksmann [1974] qui a parlé, à propos de la philosophie gramscienne, d'une *gnoséologie*, c'est-à-dire d'une *théorie de la connaissance*, élucidation historique des produits de la pensée humaine.

Si aucune philosophie n'échappe à l'histoire, la philosophie de la *praxis* est la seule à admettre ce constat pour en assumer sans crainte toutes les conséquences. « La philosophie de la *praxis* non seulement prétend expliquer et justifier tout le passé, mais prétend aussi s'expliquer et se justifier théoriquement elle-même — c'est-à-dire qu'elle est l'“historicisme” le plus avancé, la libération totale de tout “idéologisme” abstrait, la conquête réelle du monde historique, le commencement d'une nouvelle civilisation » [Q16, § 19].

Antonio Gramsci n'hésite pas à affirmer que le marxisme est une « nouvelle civilisation », le « résultat et couronnement de toute l'histoire passée » [Q15, § 61] ou encore une « nouvelle culture en incubation, qui prendra de l'ampleur avec le développement des rapports sociaux » [Q16, § 19]. Remarquons que, pour lui, comme le suggère cette dernière citation, le marxisme doit être une philosophie immune à la pétrification, se réclamant de la pensée du père fondateur, et cependant sans cesse en dépassement vis-à-vis de celle-ci. Le processus d'élaboration de la philosophie de la *praxis* est une tâche continue, qui doit avoir lieu en étroite conjonction avec l'activité révolutionnaire.

Qui plus est, Gramsci considère que la philosophie de la *praxis* est un « humanisme ». Cette affirmation dérive directement de la centralité de l'activité critico-pratique de l'homme dans l'histoire. Le monde n'est l'esclave ou l'accessoire ni de la matière, ni de l'Idée, ni surtout de la divinité : il appartient en plein à l'espèce humaine, dans l'exacte mesure où il est forgé par sa *praxis*. Encore faut-il éviter les confusions et s'entendre sur l'« humanisme » gramscien, qui n'est pas le même que celui des hommes de lettres de la Renaissance, puisqu'il repose sur une conception très particulière de l'homme définie par l'antinaturalisme (voir la première section de ce chapitre).

Citons enfin un passage fameux des *Cahiers de prison*, qui reprend nombre d'éléments déjà mentionnés : « La philosophie de la *praxis* est l'“historicisme” absolu, la mondanisation et la terrestrité absolue de la pensée, un humanisme absolu de

l'histoire. C'est en suivant cette ligne qu'il faut mettre au jour le filon d'une nouvelle conception du monde » [Q11, § 27].

La formule choc de l'« historicisme absolu », qui prétend donner la clé du marxisme, a provoqué bien des polémiques (Louis Althusser, dans son article célèbre « Le marxisme n'est pas un historicisme » [1968], y voit un peu rapidement une « bévue »). Elle est, pourtant, une conclusion sans surprise du chemin philosophique que Gramsci a parcouru et dont nous avons tâché de rendre compte jusqu'ici.

La révolution du sens commun

Aux yeux du révolutionnaire italien, la philosophie de la *praxis* est synonyme d'une révolution sur plusieurs plans. Révolution dans l'ordre de l'idéologie, tout d'abord, puisque l'historicisme absolu signifie la critique simultanée de toutes les doctrines philosophiques du passé. Cette critique ne doit pas prendre la forme d'une dénonciation tous azimuts, tendance que Gramsci reproche justement à Nikolaï Boukharine et à de nombreux marxistes. L'attitude intellectuelle qu'il préconise consiste au contraire à saisir la rationalité de toute conception du monde dans les limites mêmes de son historicité. « Du passé faisons table rase » n'est pas un mot d'ordre gramscien, puisque le devenir historique se charge lui-même de l'assimilation-dépassement des mouvements d'idées. La philosophie de la *praxis* repose, quant à elle, sur l'absorption critique d'un certain nombre de courants spirituels du passé — Renaissance, Réforme protestante, philosophie des Lumières française, philosophie classique allemande — dont Gramsci est le commentateur assidu dans les *Cahiers*. La question de la relation appropriée à l'héritage culturel est une problématique sous-jacente de la pensée gramscienne [Losurdo, 2004].

Mais la philosophie de la *praxis* est aussi et surtout synonyme de révolution dans l'ordre de l'activité politique concrète : « La philosophie de la *praxis* ne prétend pas résoudre de manière pacifique les contradictions qui existent dans l'histoire et dans la société ; elle est plutôt la théorie même de ces contradictions » [Q10 II, § 41]. Le bloc historique contemporain repose, selon l'analyse marxiste, sur la réalité fondamentale de la lutte des classes. Le prolétariat, avec le Parti communiste à sa tête, doit être le sujet collectif d'une révolution qui mettra un terme aux contradictions sociales par l'abolition du capitalisme.

Dès lors, se demande Gramsci, comment opérer la jonction entre, d'une part, la philosophie de la *praxis*, doctrine de

l'historicisme absolu, et, d'autre part, la masse des « subalternes », chez qui il faut admettre que le marxisme philosophique n'est pas un produit spontané de l'esprit ? Cette question est aussi celle de la relation possible entre philosophie de la *praxis* et sens commun. Or Gramsci ne tolère pas que cette philosophie de la *praxis* puisse constituer la culture particulière d'une élite de révolutionnaires professionnels, qui se donnerait pour mission de conduire au grand soir une foule de prolétaires privés d'une pleine intelligence du processus historique. La masse des subalternes, au contraire, doit être le véritable sujet conscient de la *praxis* révolutionnaire.

À ce défi pratique, Antonio Gramsci répond par la notion de « révolution du sens commun ». Le sens commun des dominés, qui est aussi leur philosophie et leur *Weltanschauung*, doit être l'objet d'un travail acharné, dans l'optique d'en faire un terrain d'accueil propice pour la philosophie de la *praxis*. À son tour, cette dernière doit se transformer en un nouveau sens commun auprès des masses subalternes. L'adhésion intellectuelle authentique des prolétaires au marxisme sanctionne l'historicité de la philosophie de la *praxis*, de même qu'elle constitue une prémisses nécessaire de la révolution.

Comme il se doit, la cheville ouvrière de ce travail idéologique de longue haleine est l'intellectuel organique, le « persuadeur permanent » de la révolution. L'intellectuel a pour mission de nouer avec les dominés une relation de nature éducative, fondée sur le consentement et qui soit aussi un passage progressif du conformisme à la spontanéité (voir, sur les intellectuels et l'éducation, chapitre II). L'éducateur, d'ailleurs, doit toujours être éduqué, et Gramsci parle, à propos du va-et-vient entre les intellectuels et les masses, d'une « philologie vivante » [Q11, § 25] permettant à l'ensemble des révolutionnaires — dirigeants et militants — de se fondre en un organisme collectif.

Faisant usage d'une expression du Français Georges Sorel (elle-même reprise à Ernest Renan), Antonio Gramsci donne à ce grand bouleversement spirituel le nom de « réforme intellectuelle et morale ». La réforme intellectuelle et morale est un phénomène de symbiose entre philosophie de la masse et philosophie de l'élite. Or, écrit Gramsci, « le rapport entre la "haute philosophie" et le sens commun est assuré par le "politique" » [Q11, § 12]. Au final, la pensée gramscienne voit donc politique et philosophie se rejoindre au plus près dans la révolution du sens commun.

V / L'hégémonie

Plus que tout autre concept gramscien, l'hégémonie (*egemonia*) est passée à la postérité. Ce chapitre tentera de la restituer dans toute sa richesse, et aussi son ambiguïté, donnant à voir en quoi elle constitue l'idée-force de la pensée gramscienne.

Si l'hégémonie occupe une place aussi centrale chez Antonio Gramsci, pourquoi est-elle seulement abordée dans ce dernier chapitre ? Il nous a semblé nécessaire d'être en mesure de montrer comment l'hégémonie, non seulement s'appuie sur, mais *contient* et *approfondit* les autres innovations théoriques majeures de Gramsci : les intellectuels comme organisateurs de la culture et du politique ; la distinction méthodologique entre société civile et société politique ; la pensée de la crise, situation de dissolution et de reconstitution du politique ; l'idéologie, comme facteur de mobilisation et comme terrain de luttes à caractère philosophique et politique ; la révolution du sens commun, qui est également une réforme intellectuelle et morale.

Ainsi, nous verrons de quelle façon cette notion confère aux explorations gramsciennes, fragmentaires en surface, un regain de cohérence. Par ailleurs, nous montrerons en quoi la réflexion de Gramsci sur l'hégémonie donne la clé de sa *théorie du pouvoir* — théorie de ses conditions d'émergence, de ses modalités opératoires, de ses répercussions historiques.

L'hégémonie : l'exercice d'un *leadership*

Les origines

Chez Antonio Gramsci, l'hégémonie sert à souligner les dimensions culturelle et morale de l'exercice du pouvoir politique.

À l'origine, pourtant, tel n'est pas le sens du mot, ni dans la Grèce antique ni chez les révolutionnaires russes qui le ressuscitent à la fin du XIX^e siècle.

En grec ancien, le terme dérive de *eghestai* qui signifie « diriger », « conduire ». Ce mot donnera plus tard *eghemon* qui, durant la guerre du Péloponnèse, désigne la cité la plus puissante, en position directrice dans l'alliance de différentes cités grecques entre elles. Aujourd'hui encore, dans la discipline universitaire des relations internationales, on utilise le vocable « hégémonie » dans un sens directement emprunté à cette période de l'Antiquité : une situation internationale où un État est dominant, sur les plans militaire, économique et diplomatique.

Dans les années 1880, cependant, le sens du mot est infléchi sous la plume des révolutionnaires marxistes russes, notamment Gheorgi Plekhanov. La classe ouvrière, écrivent-ils, doit former une alliance avec la paysannerie pour renverser la bourgeoisie, une alliance au sein de laquelle les ouvriers exerceraient l'« hégémonie » et les paysans seraient leurs auxiliaires. L'hégémonie, dès lors, sert à dénoter l'*alliance de classes*, sous la direction du prolétariat, comme prémisses de la révolution. Dans les décennies suivantes, les références à l'« hégémonie » n'ont rien d'inhabituel dans les feuilles révolutionnaires en Russie, et Lénine fait usage du terme dans les polémiques qui opposent les bolcheviks aux mencheviks avant la révolution d'Octobre [Boothman, 2008]. Cela fut d'ailleurs l'occasion, pour Lénine et les bolcheviks, de mettre en pratique la méthode hégémonique. Ils s'appuyèrent alors de façon décisive sur les aspirations paysannes à une redistribution des terres, sur le désir de paix parmi les soldats, de même qu'ils en appelèrent aux revendications nationales des peuples finlandais, ukrainien et baltes.

C'est l'expérience de 1917, ainsi que la présence du mot dans les écrits de Lénine, qui incitent Antonio Gramsci à reprendre l'« hégémonie » dans les *Cahiers de prison*. Pourtant, comme nous le verrons, chez le révolutionnaire italien, la portée du mot est tout à fait nouvelle. D'abord, il ne sert plus à désigner la seule activité de la classe ouvrière dans la lutte qui l'oppose à la bourgeoisie, mais toute forme d'action politique « dirigeante » entreprise par un groupe social vis-à-vis d'un autre au cours de l'histoire. Ensuite, l'hégémonie repose à présent sur des considérations culturelles, morales et cognitives, qui contribuent à redéfinir sa nature. Enfin, de moyen (de la révolution) chez Lénine, l'hégémonie se transmute en fin (du politique) chez Gramsci.

Projets politiques

Antonio Gramsci ne fournit jamais une définition précise de l'hégémonie, susceptible d'être valide une fois pour toutes. À l'image du mot « État », dont l'emploi gramscien est problématique, l'« hégémonie » connaît des nuances, qui évoluent au gré des situations historiques concrètes qu'il s'agit de décrire et d'analyser. On retrouve là cet *historicisme méthodologique* (avant que d'être philosophique) que nous avons évoqué plus tôt (chapitre III). Typiquement, tout concept gramscien qui vise à élucider le fonctionnement social apparaît pour la première fois dans le cadre d'une enquête historique particulière des *Cahiers de prison*, pour voir, dans une section ultérieure, son acception à la fois s'élargir et se raffiner, en lien avec un nouvel objet d'étude.

Il est donc bon de retracer les premières occurrences de l'« hégémonie » dans le texte des *Cahiers*. Gramsci s'en sert d'abord dans son étude du *Risorgimento* italien (voir chapitre III), où il parle de l'hégémonie qu'exerce le Parti des modérés (Cavour) vis-à-vis du Parti de l'action (Mazzini, Garibaldi), ainsi que vis-à-vis de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie, urbaine et rurale, de la Péninsule. Notons que les Modérés ne sont qu'une fraction de la bourgeoisie, une strate numériquement limitée composée de protagonistes politiques, donc d'« intellectuels », attachés à la cour du royaume de Piémont-Sardaigne. Leur « hégémonie », qui est aussi celle du Piémont sur le reste de l'Italie, se perpétue après l'unification, prenant la forme du *trasformismo* ou « transformisme », incorporation moléculaire des élites politiques italiennes dans le système parlementaire [Laroche, 2002].

L'étude de cas du *Risorgimento* illustre le point suivant : si elle repose en partie sur la prééminence militaire (l'armée piémontaise), l'hégémonie opère aussi *via un pouvoir d'attraction*, s'exerçant à partir d'un groupe social en direction d'un ou plusieurs autres. Rétrospectivement, le *Risorgimento* a marqué la réussite du projet politique des Modérés, qui ont fait la guerre aux uns (l'Autriche, le pape), obtenu le ralliement consenti des autres (Parti de l'action, bourgeoisie) et neutralisé les groupes subalternes laissés de côté (paysannerie, couches populaires urbaines).

De cet exemple historique, on doit retenir qu'il peut exister côte à côte jusqu'à quatre entités : un pôle dirigeant, un pôle auxiliaire, un pôle subalterne et un pôle « ennemi ». En pratique, l'hégémonie désigne la relation, consentie de part et d'autre, que l'entité dirigeante entretient avec le ou les groupes auxiliaires [Portelli, 1972]. La critique sévère de Gramsci à l'encontre du

Risorgimento, que nous avons déjà évoquée, prend pour cible le caractère très partiel de l'hégémonie qui préside à l'unification de l'Italie : une hégémonie non nationale, mais infranationale, puisqu'elle réduit la majorité de la population à un état passif, la reléguant dans une position subalterne.

Antonio Gramsci prend soin d'établir un contraste entre le *Risorgimento* et la phase jacobine de la Révolution française. L'ambition des Jacobins, selon lui, était d'incorporer l'ensemble des couches sous-privilegiées du pays dans le projet révolutionnaire, et ce de façon positive, à titre d'alliés dans la lutte antiaristocratique. Pour cela, les Jacobins ont été prêts à sacrifier une partie des intérêts matériels immédiats, ou « corporatistes », de leur classe — la bourgeoisie — pour inclure dans leur programme des revendications issues des couches populaires. Voici les termes en lesquels Gramsci décrit la situation : « Au début, les représentants du tiers état ne se posaient que les problèmes qui concernaient les composantes physiques effectives du groupe social, leurs intérêts "corporatistes" immédiats (corporatistes au sens traditionnel du terme, c'est-à-dire les intérêts immédiats et égoïstes d'une catégorie étroite). [...] Petit à petit s'est dégagée une élite nouvelle qui ne se préoccupait pas seulement de réformes "corporatistes", mais tendait à concevoir la bourgeoisie comme groupe hégémonique à l'intérieur de toutes les forces populaires » [Q19, § 24].

Le « jacobinisme », dont nous avons déjà vu qu'il était « national-populaire », se réfère donc à un projet d'hégémonie totale et non plus partielle (*Risorgimento*), à l'ambition, de la part du groupe fondamental (dans ce cas, la bourgeoisie), d'hégémomiser l'ensemble des éléments populaires, au moyen de concessions concrètes qui sont le prix de leur adhésion politique positive (et non plus passive). Le pouvoir d'attraction du groupe fondamental vis-à-vis des couches auxiliaires s'opère par l'intermédiaire d'agents bien particuliers : les intellectuels organiques (dans ce cas, les Jacobins).

Cette politique jacobine à l'époque de la Grande Révolution, Gramsci veut la voir se reproduire au xx^e siècle, en Italie, dans une configuration des forces en présence où le prolétariat urbain du Nord serait le groupe dirigeant, les paysans défavorisés du Sud les auxiliaires, et la bourgeoisie industrielle l'adversaire à renverser. Tel est le propos principal de son essai *Alcuni temi*, écrit en 1926 peu avant son arrestation. Dans ce texte, il insiste sur le fait qu'il revient aux intellectuels organiques du Parti communiste de persuader, *via* leur activisme idéologique, les petits intellectuels

traditionnels de l'Italie rurale du bien-fondé et de la rationalité politique d'une telle alliance. Ces petits-bourgeois campagnards sont, en effet, des acteurs charnières à mi-chemin entre les propriétaires terriens et les paysans, aptes à favoriser le ralliement de ces derniers à la cause ouvrière.

Consentement et coercition

On voit donc que, pour Gramsci, l'hégémonie se construit au moyen d'un pouvoir d'attraction, mais aussi grâce à des compromis et des concessions qui favorisent le ralliement conscient des forces auxiliaires. Le critère essentiel d'une politique hégémonique est qu'elle repose sur le consentement des groupes alliés. Or nous avons déjà évoqué cette notion de consentement à propos de la dichotomie « société civile/société politique » (chapitre III), dont le premier terme est associé aux initiatives privées, aux débats intellectuels et à la mobilisation consentie, quand le second désigne le domaine de la coercition, donc de la contrainte de nature administrative ou militaire. L'hégémonie se forge dans le contexte de la société civile, où le parti politique et ses intellectuels organiques (les « persuadeurs permanents ») tentent de rallier à leur cause des groupes sociaux disparates.

Le tandem « consentement-société civile » est donc un ingrédient crucial de l'hégémonie au sens gramscien. Mais une question reste en suspens : qu'en est-il du revers du consentement, à savoir la coercition ? Le consentement peut-il se concevoir sans coercition sous-jacente ? Sur ce point délicat, une lecture attentive des *Cahiers de prison* risque de laisser le lecteur perplexe, puisque deux acceptions alternent d'un passage à l'autre.

Un premier type de référence à l'« hégémonie » peut être schématisé de la façon suivante : « hégémonie = consentement + coercition = société civile + société politique. » L'hégémonie gramscienne repose alors sur deux jambes : libre choix d'une part, contrainte de l'autre. D'autres passages, cependant, contredisent cette première formule. Il en est ainsi de cette citation fameuse, où Gramsci, comme nous venons de le faire nous-mêmes, schématise algébriquement : « État = société politique + société civile, c'est-à-dire une hégémonie cuirassée de coercition » [Q6, § 88]. Voilà qui implique une seconde formule : « hégémonie = consentement = société civile. »

Comment dépasser cette ambiguïté de définition ? Remarquons qu'il est presque impossible de trouver dans les *Cahiers* une

référence à une configuration hégémonique dont le « moment de la force » serait simplement absent. Ainsi, quelle que soit l'acception exacte du mot « hégémonie », la combinaison — et l'interaction dynamique — entre consentement et coercition est la caractéristique récurrente des situations décrites. Les exemples historiques que nous avons évoqués le confirment : lors du *Risorgimento*, l'action décisive de l'armée piémontaise ; au moment de la Terreur jacobine, la menace constante de la guillotine.

De même, lors de la révolution prolétarienne que Gramsci appelle de ses vœux en Occident, l'adhésion positive de l'ensemble des laissés-pour-compte à la cause ouvrière doit préparer un assaut sur l'État, dont on peut anticiper la violence, aussi bref soit-il. Voilà qui ne surprendra guère : ces deux étapes de la révolution correspondent exactement à la guerre de position d'abord, à la guerre de mouvement ensuite (voir chapitre III). Reprenant une expression employée en 1925 par Grigori Zinoviev — alors dirigeant du Komintern —, Gramsci évoque, à ce sujet, la nécessité d'une « double perspective », consistant à jouer sur les deux tableaux à la fois : consentement et coercition, guerre de position et guerre de mouvement. Cette double perspective conditionne l'hégémonie.

Les investigations historiques d'Antonio Gramsci nous invitent donc à penser l'interpénétration du consentement et de la coercition. Ces deux modalités du pouvoir se renforcent même mutuellement. L'exemple des démocraties occidentales actuelles peut servir à illustrer cette dernière affirmation, que d'aucuns jugeront contre-intuitive. Ces États, d'une part, jouissent bien du « monopole de la violence légitime », exercé par l'armée et la police (élément de coercition). D'autre part, *via* le mécanisme électoral, ils se veulent l'expression démocratique d'une communauté politique, constituée par le corps des citoyens (élément de consentement). Or les appareils coercitifs de l'État sont également des moyens de mise en œuvre de politiques publiques sanctionnées par l'élection ; et, inversement, l'institution électorale elle-même contribue à assurer la pérennité de la violence étatique en la rendant « légitime » (selon le mot de Max Weber).

On en arrive assez naturellement à la proposition suivante : le système hégémonique le plus solide, le plus stable, est celui où la force brute se manifeste le moins, puisque son exercice quotidien est rendu superflu par le consentement. Dans un tel système, l'omniprésence des mécanismes institutionnels consensuels tend à faire oublier que les appareils de coercition se tiennent en retrait, redoutables, « au cas où ». En cas de crise, conjoncturelle

ou organique, l'hégémonie s'effrite et les violences politiques peuvent ressurgir. La multiplication des interventions coercitives n'est donc pas un signe de puissance, mais un symptôme de la faiblesse du système. L'appareil répressif des États contemporains est « constitué pour s'exercer sur l'ensemble de la société, en prévision de moments de crise de commandement et de direction, lorsque le consentement spontané disparaît » [Q12, § 1]. Pour décrire un paysage politique principalement coercitif, Gramsci utilise les termes « domination » (*dominazione*) et « dictature » (*dittatura*), au lieu d'« hégémonie » (*egemonia*) ou « direction » (*direzione*).

Il faut remarquer que la centralité de la dialectique consentement-coercition chez Antonio Gramsci peut être attribuée à l'influence des écrits de Machiavel. C'est dans *Le Prince*, en effet, qu'on trouve l'image du centaure, mi-homme, mi-bête, donc mi-force, mi-raison, comme métaphore du politique. Un dirigeant habile, affirme le Florentin, doit tantôt se comporter en bête féroce, tantôt se montrer homme. Il n'est donc pas exagéré d'affirmer que l'hégémonie, chez Gramsci, s'inscrit dans une problématique machiavélique du pouvoir [Femia, 1981].

Il peut sembler paradoxal qu'un révolutionnaire marxiste du xx^e siècle ait consciemment choisi d'extraire du monde de la Renaissance certaines des catégories les plus décisives de sa réflexion. Il est d'ailleurs permis de douter que les deux modalités du « consentement » et de la « coercition », aussi fondamentales soient-elles, soient en mesure d'épuiser seules la réalité multiforme du pouvoir. Premièrement, ce couple conceptuel, reposant sur la société civile d'une part et la société politique de l'autre, risque de faire l'impasse sur le pouvoir économique, y compris la contrainte particulière qui conduit les individus non dotés en capital à louer leur force de travail auprès d'un employeur propriétaire des moyens de production. Centrale chez Karl Marx, cette problématique est nettement plus discrète chez Antonio Gramsci [Anderson, 1978]. Deuxièmement, Gramsci lui-même affirme que, entre consentement et coercition, on peut identifier un troisième terme : la corruption, ou la fraude. Celles-ci deviennent la note dominante de l'ordre social « dans certaines situations où il est trop difficile d'exercer la fonction hégémonique, et trop risqué de recourir à la force » [Q13, § 37].

L'école néogramscienne en relations internationales

Un des usages les plus féconds et novateurs de la pensée gramscienne a vu le jour dans la discipline des relations internationales, et plus précisément dans le sous-champ principalement anglophone de l'économie politique internationale (*International Political Economy*, IPE). La formation d'une véritable école de pensée dans ce domaine — *neo-Gramscian IPE* — a peut-être de quoi surprendre, car la politique internationale n'est pas un thème prépondérant des *Cahiers de prison*.

Ce courant de recherche a été lancé par le Canadien Robert Cox dans une série d'articles des années 1980, dont le plus fameux est le remarquable « Social forces, states, and world order : beyond international relations theory » [1981]. Cox se revendique d'Antonio Gramsci, mais aussi, remontant plus loin, de la lecture historiciste des institutions humaines qu'il situe chez le philosophe italien du XVIII^e siècle Giambattista Vico. L'innovation théorique décisive de Cox consiste à projeter le concept d'hégémonie sur la sphère

internationale, donc à « élargir la focale » par rapport à l'auteur des *Cahiers*, qui tend à ancrer ses réflexions dans l'espace national.

Au lieu d'axer le bloc historique gramscien sur la distinction marxienne *Basis-Überbau*, Robert Cox considère que toute configuration historique du pouvoir se fonde sur les interactions réciproques entretenues par trois pôles : 1) l'organisation de la production économique ; 2) des types d'État (*forms of state*) dérivés de rapports État-société (*state-society complexes*) ; 3) des ordres mondiaux (*world orders*). À cette première trinité, Cox en ajoute une seconde : chacun de ces pôles est constitué par la combinaison dynamique de trois modalités sociales fondamentales : a) des capacités matérielles (*material capabilities*), produites par l'accumulation de ressources ; b) des idées, c'est-à-dire des contenus intersubjectifs et des représentations collectives de l'ordre social ; c) des institutions qui ont pour effet d'amalgamer et de stabiliser dans le temps les deux premières modalités. La méthodologie coxienne est donc au service d'un effort de conceptualisation de l'hégémonie au niveau mondial, qui

L'hégémonie : un procès cognitif et moral

Nous venons de passer en revue les composantes principales de la théorie de l'hégémonie. Il nous faut encore insister sur quelques-uns des aspects les plus originaux de la réflexion gramscienne, concernant les ramifications de l'hégémonie dans la conscience des sujets sociaux. Il s'agit de montrer que l'hégémonie constitue une *forme de connaissance* et qu'elle signifie un *renouveau éthique*.

Une culture en formation

Nous avons vu que l'hégémonie se construit sur les plans de la *négociation politique* et de la *persuasion intellectuelle*. En ce sens, elle

tâche d'assumer son caractère multi-centré et ouvert (aucun des trois pôles n'étant *a priori* prééminent).

Robert Cox n'en reste d'ailleurs pas à un niveau théorique abstrait, mais propose de distinguer des cycles hégémoniques spécifiques, au XIX^e siècle (*pax britannica*) et au XX^e siècle (*pax americana*), qui diffèrent qualitativement les uns des autres dans leurs combinaisons particulières de contenus « éco-corporatistes » et « éthico-politiques » (selon la distinction gramscienne). En outre, à partir des années 1970, Cox voit se dessiner un phénomène d'« internationalisation de l'État », allant de pair avec le processus bien connu d'« internationalisation de la production » (délocalisation industrielle, mobilité du travail, etc.). En termes de stratification sociale, cette dynamique mondialisatrice provoque la genèse d'une « classe gestionnaire transnationale », dans laquelle se côtoient chefs d'entreprise, hauts fonctionnaires, hommes politiques, intellectuels, etc., qui depuis quelques décennies tâchent ensemble d'infléchir, dans une direction « néolibérale », le modèle hégémonique fordiste légué par

l'après-guerre. Par ailleurs, le système mondial est constamment travaillé par des aspirations à un ordre international alternatif, autant de projets « contre-hégémoniques » virtuels.

Ce travail pionnier a rencontré un franc succès et stimulé la recherche de nombreux universitaires anglophones. À titre d'exemple, Stephen Gill [1995] a examiné comment la « discipline économique néolibérale » a modifié les rapports entre champs juridique et politique ; Kees Van der Pijl [1998] a tenté d'approfondir le concept sociologique de « classe transnationale » ; Timothy Sinclair [1994] a étudié le pouvoir idéologique diffus des agences de notation dans l'économie mondiale ; William Robinson [2004, 2005], partisan d'une thèse globalisatrice forte, a tâché de caractériser une hégémonie capitaliste radicalement déterritorialisée. Notons toutefois qu'il a été reproché à cette école néogramscienne de « déshistoriciser » la pensée gramscienne en se désintéressant de ses conditions spécifiques d'émergence dans l'Italie de l'entre-deux-guerres [Germain et Kenny, 1998].

est une riposte de Gramsci à l'économisme théorique et pratique (voir chapitre IV). Un certain paysage économique, en l'occurrence la prépondérance, actuelle ou potentielle, d'une classe sociale particulière dans la sphère de la production, représente simplement une précondition de l'hégémonie. Que la bourgeoisie accapare le capital à une époque donnée rend son hégémonie possible ; que la classe ouvrière ait bon espoir d'exproprier la classe capitaliste dans l'avenir lui permet d'anticiper une hégémonie future. Mais ces données économiques ne sont que des prémisses ; au sens strict, elles ne « déterminent » rien. Comme à son habitude, Gramsci tâche de circonvenir le « nécessitarisme grossier ».

Le terrain privilégié — non le seul sans doute — où l'hégémonie se construit, puis se défend activement, est l'*idéologie*.

Gramsci en Grande-Bretagne : de la fondation des *Cultural Studies* à l'analyse du thatchérisme

Au tournant des années 1970, la diffusion des idées des *Cahiers de prison* en Grande-Bretagne a joué un rôle majeur dans le développement de la discipline universitaire anglophone des « études culturelles », ou *Cultural Studies*. Pour saisir les ressorts de cette influence gramscienne, il faut faire un détour par le contexte des années 1960, où nombre de chercheurs britanniques en sciences humaines se partageaient entre un camp « structuraliste » et un camp « culturaliste ». Les premiers, inspirés par les innovations théoriques qui arrivaient alors de France — de Claude Lévi-Strauss à Louis Althusser, en passant par Roland Barthes ou Jacques Lacan —, projetaient de dévoiler la structure des règles sous-jacentes régissant les pratiques culturelles qui étaient leurs objets d'étude. Dès lors, ils tendaient à concevoir la culture comme système clos, souvent de façon statique et rigide, ce qui les conduisait du même coup à dévaluer la

marge d'initiative laissée aux acteurs sociaux. Les seconds, inspirés par les travaux de Richard Hoggart [1957], de Raymond Williams [1961] ou de E. P. Thompson [1963], soulignaient au contraire le caractère ouvert des pratiques culturelles collectives. En particulier, ils s'attachaient à donner à voir la façon dont certains groupes sociaux dominés opposaient à leur subordination sociale objective la construction d'univers culturels autonomes, faisant appel à des réseaux de référence propres.

La diffusion rapide de la pensée gramscienne survient dans ce contexte, avec pour résultat de mitiger quelque peu la ferveur structuraliste en Grande-Bretagne et de renforcer la main des « culturalistes ». Ces derniers se reconnaissent en effet dans le projet gramscien d'historicisation de la culture, dans l'approche du sens commun et de la philosophie du quotidien, comme dans la thématique de l'organisation de la vie culturelle dans le cadre de la société civile. Les *Cahiers de prison* semblent contenir la promesse d'un enrichissement décisif de l'arsenal conceptuel à la disposition des chercheurs. En partie sous l'égide de Stuart Hall, qui a

Ainsi, elle opère principalement au niveau de la *superstructure*. Les agents de l'hégémonie sont les *intellectuels*, qui ont pour responsabilité de la faire coïncider avec la *révolution du sens commun*. La conjonction de tous ces éléments (que nous avons couverts dans le chapitre iv) signifie que l'hégémonie doit correspondre à une *recomposition de la culture*.

Après s'être référé à Lénine et à la révolution de 1917, Gramsci écrit : « La réalisation d'un appareil hégémonique, dans la mesure où il crée un nouveau terrain idéologique, détermine une réforme des consciences et des méthodes de connaissance ; cette réalisation constitue un fait de connaissance, un événement philosophique » [Q10 II, § 12]. Rappelons que, aux yeux de Gramsci, « philosophie », « idéologie » et « sens commun » entretiennent des relations étroites. La révolution d'Octobre, renversant l'ordre

succédé à Hoggart à la direction du Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS) de l'université de Birmingham, le « gramscisme » pénètre les sciences humaines britanniques. Du même coup, les *Cultural Studies* s'installent durablement dans le paysage académique anglophone.

Une décennie plus tard, le même Stuart Hall [1987] a proposé de faire usage d'outils d'analyse gramsciens pour appréhender le courant sociopolitique ascendant dans son pays : le thatchérisme. Il note que ce mouvement, dépassant largement la personne individuelle de Margaret Thatcher, a marqué une transmutation radicale de la droite britannique, en rupture avec le conservatisme social élitaire et compassionnel qui définissait autrefois le parti de Winston Churchill. Surtout, Hall considère que le thatchérisme ambitionne d'« hégémoniser » la société dans son entier, dans un sens « national-populaire », et plus seulement de la gérer par le haut de façon paternaliste. Le thatchérisme aurait visé une « inversion du sens commun ordinaire », de ce même sens commun qui s'était attaché à l'État-providence des décennies

d'après guerre et s'était habitué à percevoir celui-ci comme un acquis naturel de l'existence collective [1987, p. 16-17]. Les appels répétés au « peuple » lancés par le pouvoir britannique dans les années 1980 conduisent Hall à qualifier le thatchérisme de « populisme ». Encore remarque-t-il que la notion de « peuple » a elle-même été transfigurée : le peuple britannique serait désormais composé de consommateurs plutôt que de citoyens, d'individus en concurrence perpétuelle plutôt que de titulaires de droits économiques et sociaux. À ses yeux, ce projet de réforme morale est passéiste, dans la mesure où l'*ethos* mis en avant — ce « nouveau » sens commun — est pour partie un retour vers l'individualisme doctrinal de l'ère victorienne. Dans le même temps, le thatchérisme voit l'économie se développer rapidement et le capitalisme britannique se revigorer, alors que durant la décennie 1970 l'état de crise chronique avait fait du pays l'« homme malade de l'Europe ». Stuart Hall est donc amené à parler de « modernisation régressive ».

politique russe, faisant basculer les rapports économiques, a aussi été synonyme d'un bouleversement intellectuel et moral, chez les couches populaires (sens commun) comme chez les élites culturelles (arts, science, « haute philosophie »).

Il nous faut toutefois mettre en garde contre une interprétation trop subjectiviste de l'hégémonie. L'expression « appareil d'hégémonie », qui revient à plusieurs reprises sous la plume gramscienne, signale que le renouveau dans la conscience s'appuie sur un ensemble d'*institutions* très concrètes, au sein de la société politique (administration, tribunaux, etc.) et surtout de la société civile (système scolaire, maisons d'édition, presse, radio, etc.). La réforme intellectuelle et morale est le fruit d'une *praxis*, et la culture des êtres humains s'actualise *via* des *pratiques matérielles*.

Remarquons que la notion gramscienne d'« appareil d'hégémonie » a servi directement d'inspiration à Louis Althusser [1970], dont la théorie des « appareils idéologiques d'État », ou « AIE », a rencontré un franc succès dans les années 1970. Sur la délicate filiation intellectuelle Gramsci-Althusser, on pourra se référer à Catherine Buci-Glucksmann [1974] et à Pierre Macherey [2005].

L'État éthique

L'« hégémonie », chez Gramsci, ne sert pas tant à qualifier un état de fait qu'un *processus*, un projet social en voie de réalisation. Par exemple, dans une perspective gramscienne, parler de l'« hégémonie de la bourgeoisie » implique de ne pas s'arrêter au constat d'une certaine prééminence politico-culturelle à un instant donné de l'histoire. Cette expression devrait aussi se référer au procès *via* lequel l'hégémonie de la classe bourgeoise se reproduit quotidiennement et, le cas échéant, s'altère, s'étend ou se rétracte dans la lutte qui l'oppose à des projets hégémoniques rivaux.

Or la clé de la reproduction hégémonique est l'éducation, ou la *relation éducative*, que nous avons déjà évoquée dans le chapitre II et qui ne se réduit en rien à une problématique de l'école. À son sujet, Antonio Gramsci écrit : « Cette relation existe dans toute la société et pour chaque individu à l'égard des autres, entre couches intellectuelles et non intellectuelles, entre gouvernants et gouvernés, entre maîtres et disciples, entre dirigeants et dirigés, entre avant-gardes et corps d'armée. Tout rapport d'« hégémonie » est nécessairement un rapport éducatif » [Q10 II, § 44].

Nous avons déjà vu que l'éducateur par excellence est l'intellectuel, en particulier l'intellectuel organique du Parti communiste. Ancré dans la société civile, celui-ci doit travailler d'arrache-pied la « matière » du sens commun, pour y introduire et y disséminer la philosophie de la *praxis*, et ainsi ouvrir la voie à un activisme révolutionnaire de masse. À la relation éducative socialement dominante, qui accompagne et conditionne l'hégémonie de la classe bourgeoise, le prolétariat doit opposer un projet hégémonique original, fondé sur la mise en œuvre d'une relation éducative nouvelle [Entwistle, 1979].

Cette éducation à l'hégémonie contient une exigence cardinale : le dépassement des revendications *éco-corporatistes* pour accéder au plan *éthico-politique*. Il s'agit là des deux expressions par lesquelles Gramsci désigne, d'un côté, une ambition politique

rigoureusement asservie à des intérêts économiques particuliers et, de l'autre, le mouvement de subsomption de ces intérêts dans l'optique universaliste qui caractérise tout projet national-populaire ou hégémonique.

Notons que le cycle éco-corporatiste se divise lui-même en deux étapes : d'abord, la défense d'un métier, des intérêts attachés strictement à une activité ou à une branche économique donnée (banquier, métallurgiste, mineur, etc.) ; ensuite, la promotion d'intérêts économiques de classe (la classe bourgeoise, la classe ouvrière). Le passage de la première à la deuxième étape enclenche déjà un processus d'éloignement vis-à-vis du particularisme, du localisme. Mais la dynamique d'universalisation, selon Gramsci, doit aller plus loin. Dans son essai *Alcuni temi*, il écrit : « Le prolétariat, pour être capable de gouverner en tant que classe, doit se dépouiller de tout résidu corporatif, de tout préjugé et de toute scorie syndicaliste » [EPIII, p. 338]. Autrement dit, la classe ouvrière, pour prétendre à l'hégémonie, doit apprendre à incarner le peuple tout entier. Alors, le prolétariat accédera à ce que Gramsci appelle la « sphère de l'hégémonie et des rapports éthico-politiques » [Q13, § 18].

Pourquoi « éthico-politique » ? Ce vocable, que Gramsci reprend à Benedetto Croce, signifie le dépassement de l'économisme, dans lequel l'état d'esprit éco-corporatiste reste par définition englué. Il signifie, de plus, la possibilité d'un nouvel *État éthique*, un État qui, tel le centaure de Machiavel, se doit d'œuvrer sur le plan « humain » de la morale et du consentement, autant qu'au moyen « animal » de la force nue.

Gramsci écrit : « Dans la mesure où il tend à créer un nouveau type ou un autre niveau de civilisation, il faut considérer l'État en tant qu'« éducateur » » [Q13, § 11]. Et aussi : « La chose la plus sensée que l'on puisse dire sur l'État éthique, ou l'État culturel, est la suivante : chaque État est éthique dans la mesure où l'une de ses fonctions les plus importantes consiste à élever la plus grande partie de la population à un niveau culturel et moral donné. [...] En ce sens, l'école comme fonction éducative positive et les tribunaux comme fonction répressive et négative sont les deux activités étatiques les plus importantes » [Q8, § 179].

Nous voyons que la relation éducative définit l'État éthique et que, par ce truchement, la dynamique de reproduction de l'hégémonie pénètre tout le corps social. Or il existe un État éthique bourgeois, qui tâche de mettre en œuvre et de justifier moralement dans l'ordre politique des principes universalistes (droits civils et politiques) sans remettre en cause la contradiction

économique entre capital et travail. Faisant acte de « scission » vis-à-vis de ce bloc historique bourgeois, il existe, chez Gramsci, le projet d'un État éthique prolétarien, alternative hégémonique dans laquelle tous les éléments populaires de la société sont appelés à se reconnaître.

La conscience hégémonique, ou catharsis

Afin de réaliser cette ambition, la classe sociale de la révolution doit, selon Antonio Gramsci, faire l'expérience d'une *prise de conscience* de son potentiel hégémonique. Une mutation de la conscience de classe est donc attendue, autorisant le passage du stade éco-corporatiste à la sphère éthico-politique. Ce processus d'ordre psychologique autant que politique, Gramsci le nomme *catharsis*. Le choix d'un tel terme, emprunté à l'univers du théâtre — plus précisément à la *Poétique* d'Aristote —, suggère qu'il s'agit d'un événement d'une rare intensité débouchant sur une libération intellectuelle du sujet. Celui-ci a compris que ses revendications économiques ne se suffisaient pas à elles-mêmes et qu'il fallait les inscrire dans un projet plus englobant. Les membres de la classe fondamentale s'appêtent à gouverner l'État éthique.

Citons le texte des *Cahiers de prison* : « La compréhension critique de soi-même advient [...] à travers une lutte entre des "hégémonies", entre des directions contradictoires, d'abord dans le champ de l'éthique, puis du politique, pour atteindre à une élaboration supérieure de la conception propre du réel. La conscience de faire partie d'une force hégémonique déterminée (c'est-à-dire la conscience politique) est la première phase vers une conscience de soi ultérieure et progressive, dans laquelle théorie et pratique s'unifient » [Q11, § 12].

Nous retrouvons la problématique gramscienne de la connaissance, ou gnoséologie, sous l'aspect de la conscience de soi. La *catharsis* est le catalyseur de la révolution du sens commun, par laquelle les couches populaires s'emparent d'un certain savoir, diffusé par la philosophie de la *praxis*. Ce savoir éclaire les contradictions sociales en les historicisant et signale à chaque individu sa place dans la société. Les masses révolutionnaires sont alors en mesure de traduire la théorie en « activité critico-pratique », ou *praxis* (voir chapitre IV).

Les étapes historiques de l'hégémonie

Nous avons vu que l'hégémonie dénote la direction politique d'un groupe social et suppose de surcroît : une stratégie d'alliance à l'égard de groupe(s) auxiliaire(s) ; une symbiose de la coercition et du consentement comme mécanismes fondamentaux du pouvoir ; la formulation d'un projet politique sous une forme universaliste et éthique ; la refonte du paysage idéologique et de la vie culturelle ; une relation éducative originale ; une mutation morale et cognitive de la conscience sociale.

Le lecteur se sera rendu compte que les ramifications de la théorie de l'hégémonie sont exceptionnellement nombreuses. Or, dans une perspective gramscienne, il s'agit de manier la théorie sans jamais perdre de vue l'histoire concrète. Nous avons déjà évoqué les cas du *Risorgimento*, de la Révolution française et de la révolution d'Octobre. Nous souhaitons encore rendre compte de la trajectoire historique de l'hégémonie de façon plus synthétique, tel qu'il est possible de la déchiffrer en creux dans les *Cahiers de prison*. Cette trajectoire voit l'hégémonie se développer de pair avec la société bourgeoise, puis se dissoudre, finalement, dans la société communiste ou « société réglée ».

L'État préhégémonique

Antonio Gramsci porte un grand intérêt à la commune médiévale italienne, comme type particulier d'unité politique à l'antithèse de l'hégémonie contemporaine. À son sujet, il écrit : « Il faut établir quel était le sens de l'“État” dans le système communal : un sens “corporatiste” et limité » [Q5, § 123]. Au Moyen Âge, la ville-commune était donc l'expression directe d'intérêts économiques particuliers, aucun groupe social n'étant parvenu à s'« universaliser » dans le cadre d'un projet hégémonique.

À propos des « États antiques et médiévaux », Gramsci explique : « L'État était, en quelque sorte, un bloc mécanique de groupes sociaux, souvent de races différentes. Dans le cadre d'une certaine compression politico-militaire, mise en vigueur seulement à des moments précis, les couches subalternes avaient une vie propre, des institutions bien à elles, etc. Parfois même, ces institutions remplissaient des fonctions au sein de l'État, faisant de ce dernier une fédération de groupes sociaux dont les fonctions respectives étaient diverses sans être subordonnées l'une à l'autre » [Q25, § 4].

L'idée de « fédération de groupes sociaux » évoque une juxtaposition relativement statique de catégories sociales, entre

lesquelles l'autorité centrale exerce un arbitrage plus ou moins brutal. Dans une certaine mesure, la société politique prémoderne trouve la stratification sociale telle quelle ; elle n'incarne pas un projet transformateur radical, une ambition de bouleversement des relations sociales.

L'hégémonie bourgeoise

La bourgeoisie est la première classe sociale dans l'histoire à assumer une telle ambition transformatrice. Sa nouvelle place éminente dans la société économique est sanctionnée par la « révolution glorieuse » de 1688 en Angleterre, et c'est elle qui est la force motrice derrière la Révolution française un siècle plus tard. C'est elle aussi qui institue le libéralisme économique, les droits politiques et civils, l'État moderne, et qui veille à éliminer les survivances des époques féodales et absolutistes.

Marx et Engels déjà, dans le *Manifeste du Parti communiste* [1848], avaient donné l'impression de porter aux nues la vigueur historique de la classe bourgeoise : « La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner constamment les instruments de production, ce qui veut dire les rapports de production, c'est-à-dire l'ensemble des rapports sociaux. »

Dans les *Cahiers de prison*, Antonio Gramsci tente de préciser le contenu politique de ce processus révolutionnaire, sous l'aspect de l'hégémonie. Il affirme : « L'État moderne substitue au bloc mécanique des groupes sociaux leur subordination à l'hégémonie active du groupe dirigeant et dominant. Sont ainsi abolies certaines autonomies, qui renaissent néanmoins sous d'autres formes, en tant que partis, syndicats ou associations culturelles » [Q25, § 4].

Puis : « La révolution qu'apporte la classe bourgeoise à la conception du droit et donc à la fonction de l'État réside tout particulièrement dans la volonté de conformisme (d'où le caractère éthique du droit et de l'État). Les classes dominantes précédentes étaient essentiellement conservatrices en ce sens qu'elles ne tendaient pas à mettre en place un passage organique des autres classes à la leur, et donc à élargir "techniquement" et idéologiquement leur sphère de classe : c'était la conception d'une caste fermée. La classe bourgeoise se définit elle-même comme un organisme continuellement en mouvement, capable d'absorber, en l'assimilant à son niveau culturel et économique, toute la société » [Q8, § 2].

Cette dernière phrase réitère l'idée selon laquelle la puissance propre de la civilisation bourgeoise, le ressort intime de son développement et de sa résilience, tient à son dynamisme, à sa capacité de mouvement perpétuel. L'hégémonie de la bourgeoisie se manifeste sous le signe du multiple, nous l'avons vu : la révolution jacobine en France, l'ère victorienne en Grande-Bretagne, le *Risorgimento* en Italie en sont quelques-uns des divers avatars. De plus, chaque société nationale, soumise au devenir historique, fait l'expérience d'une recomposition interne continue.

La « révolution passive », accompagnée de processus moléculaires d'incorporation (voir chapitre III), est le mode privilégié de ce phénomène de recomposition hégémonique [Thomas, 2006]. L'ordre politique bourgeois n'est jamais tant assuré de son avenir que lorsque ses ressources matérielles et sa force d'attraction culturelle et morale lui permettent de s'assimiler un grand nombre d'éléments sociaux disparates pour en faire des auxiliaires. L'antithèse de l'« incorporation », à savoir la « scission », est quant à elle la menace principale qui pèse sur le pouvoir social de la bourgeoisie. La scission de la classe ouvrière à l'égard de l'ordre établi, actualisée par la *catharsis* et la révolution du sens commun, signale la naissance d'un projet hégémonique rival.

Entre l'incorporation maximale et la scission effective, il est possible d'assister aux différentes étapes de la *désintégration hégémonique*. À propos de la société de l'entre-deux-guerres, Gramsci écrit : « La classe bourgeoise est "saturée" : non seulement elle ne s'élargit plus, mais elle se désagrège ; non seulement elle n'assimile pas de nouveaux éléments, mais elle perd une partie d'elle-même (ou du moins les pertes sont de loin plus nombreuses que les assimilations). » Ainsi, « l'on retourne à la conception de l'État comme force pure » [Q8, § 2].

Rappelons que, aux yeux de Gramsci, la Première Guerre mondiale a suscité, après coup, une profonde « crise d'autorité » sur le continent européen, et en particulier en Italie (voir chapitre III). Le système politique parlementaire issu du *Risorgimento* ne pourra survivre à ce choc. Alors que les couches sociales autrefois auxiliaires du parlementarisme se désistent (petite bourgeoisie urbaine et rurale) et que les masses subalternes commencent à manifester leur potentiel antagonique, le système bascule dans le fascisme au début des années 1920. Le « césarisme » mussolinien est le symptôme d'une hégémonie en décadence [Buissière, 1992]. Alors que le régime fasciste se durcit peu à peu dans les années qui suivent la marche sur Rome, le consentement laisse la place à la coercition, et l'hégémonie à la dictature.

De l'hégémonie prolétarienne à la « société réglée »

L'ensemble des communistes italiens, y compris Gramsci, espèrent au milieu des années 1920 que le fascisme ne sera qu'une parenthèse, une incarnation réactionnaire ultime du pouvoir politique bourgeois avant la révolution des ouvriers. Or, en prison, la conception gramscienne de cette révolution va s'approfondir, en lien avec ses réflexions sur la guerre de position et sur l'hégémonie.

Nous avons déjà vu (chapitre III) que la guerre de position tend, non pas à renier, mais à relativiser l'idée de la révolution comme rupture ou « grand soir ». La conquête de l'État, autrement dit l'assaut sur la société politique bourgeoisie — la guerre de mouvement —, succède à une lutte hégémonique de longue haleine, à caractère idéologique et culturel, menée sur le terrain de la société civile. L'événement de la révolution, plus qu'un cataclysme, est un aboutissement ; il ne justifie aucun messianisme.

De plus, la théorie de l'hégémonie incite à penser au-delà du grand soir : dans les *Cahiers de prison*, Gramsci affirme que le projet hégémonique communiste devra se poursuivre *après la conquête de l'État*. Ainsi, il note qu'un groupe social « devient dominant lorsqu'il exerce le pouvoir, le tenant fermement dans son poing, mais il doit aussi maintenir sa fonction "dirigeante" » [Q19, § 24].

Ayant mis la main sur les appareils de répression de la société politique, la classe ouvrière devra s'astreindre à régir la société postrévolutionnaire par le consentement autant que par la coercition. Soulignons encore le contraste entre Lénine et Gramsci quant à l'usage du concept d'hégémonie. Pour le leader bolchevique, l'hégémonie est un moyen dont la fin est la captation de l'État. À l'inverse, chez le révolutionnaire italien, elle désigne la façon essentielle dont le pouvoir lui-même est appelé à s'exercer.

Est-ce à dire qu'il est impossible de penser un au-delà de l'hégémonie ? Un dépassement de la forme hégémonique du pouvoir ? Rappelons que, dans la tradition théorique marxiste, le « communisme » ne désigne pas l'état de la société au lendemain de la révolution, mais qu'au contraire un processus de transition est attendu avant de pouvoir l'atteindre (transition qui a souvent pris le nom de « socialisme »). Sur la base des quelques passages (très brefs) des écrits de Karl Marx portant explicitement sur le communisme, on sait que celui-ci est synonyme de la « libre organisation du travail par les producteurs » et que cette nouvelle société apparaît au terme d'un phénomène de disparition progressive, ou de

Gramsci sans Marx ?

Alors qu'Antonio Gramsci souhaitait ancrer l'ensemble de ses réflexions dans la « philosophie de la *praxis* » (le marxisme), sa théorie de l'hégémonie ne nous donne-t-elle pas — sûrement involontairement — les moyens intellectuels de dépasser le corpus marxiste, voire de rompre avec lui ? De fait, depuis quelques décennies, un certain nombre d'exégètes (surtout anglophones) de Gramsci ont été soucieux de creuser un fossé plus ou moins béant entre le révolutionnaire italien et le legs de Karl Marx, jusqu'à constituer une école (gramscienne) « postmarxiste » [Sim, 2000].

Le point de départ de cette problématique est la remise en cause d'un quelconque rapport nécessaire entre dynamique hégémonique et structure de classe. Pourquoi l'hégémonie devrait-elle être à dominante soit bourgeoise, soit prolétarienne ? Ne peut-elle être saisie par une myriade de revendications hétérogènes, sans préséance d'un groupe social sur un autre ? Les auteurs de ce courant ont surtout en tête les « nouveaux mouvements sociaux » (NMS), à savoir le féminisme, la défense des droits LGBT, l'écologie militante, etc., qui prennent la tangente de l'affrontement « traditionnel » entre capital et travail.

L'ouvrage fondateur de cette école de pensée est *Hégémonie et stratégie socialiste*, écrit à quatre mains par Ernesto Laclau et Chantal Mouffe [1985]. Ces deux auteurs s'inspirent de Gramsci, mais rejettent la métaphore marxienne des niveaux, ainsi que l'idée du rôle directeur du parti politique. À leurs yeux, les intérêts des acteurs en lutte n'émanent pas de leur place dans les rapports de production. Au contraire, ces intérêts sont constamment définis et redéfinis au fil du processus spécifiquement *politique* de

formation hégémonique, *via* une pratique d'*articulation* des revendications, qui en appelle aux débats d'idées, à la rencontre des discours, à la négociation, etc. au sein de la société civile. Doit en résulter un vaste mouvement contestataire au service d'une « démocratie radicale ». Un principe fort de pluralisme assure que la spécificité et la légitimité irréductibles de chaque aspiration sont reconnues.

Les nombreux émules de Laclau et Mouffe témoignent du pouvoir de séduction exercé par leur approche. Soulignons néanmoins que, en voulant rejeter les axiomes du marxisme, celle-ci fait subir du même coup à la pensée gramscienne toute une série d'acrobaties qui courent le risque de la dénaturer [Jones, 2006]. En conférant aux processus politiques une autonomie radicale vis-à-vis de la réalité socioéconomique, les deux auteurs veulent se donner les moyens de concevoir l'hégémonie comme ouverture maximale des possibles. Mais, ce faisant, ils font éclater le bloc historique gramscien, qui impliquait de conceptualiser la solidarité historique des différentes dimensions de la vie sociale, aussi bien du côté de la « base » que de la « superstructure » (voir chapitre IV). De même, croyant retrouver une intuition gramscienne en mettant l'engagement dans la société civile au premier plan, ils semblent, au final, abstraire tout à fait cette dernière des liens effectifs qu'elle entretient avec la société politique et l'État. L'hégémonie, chez Laclau et Mouffe, risque donc de prendre une teinte exclusivement *discursive*, donc idéaliste, et de tomber dans ce que Gramsci appelle l'« idéologisme » ou le « volontarisme » (voir chapitre III). Enfin, poser l'égalité des diverses composantes du bloc hégémonique conduit à occulter la problématique du *leadership* en politique, si centrale chez Gramsci (comme chez Machiavel, dont il s'inspire).

« dépérissement », de l'État. Il s'agit là des quelques bribes proprement utopiques de l'œuvre marxienne, dans lesquelles il est révélé que le communisme est un anarchisme.

À l'image du père fondateur, Antonio Gramsci lui aussi consacre quelques courts passages des *Cahiers de prison* au stade communiste de l'histoire, auquel il donne le nom de « société réglée » ou — autre traduction — « société régulée », toujours dans sa volonté de tromper la censure carcérale. Ainsi, il annonce : « Marx inaugure intellectuellement une époque historique qui durera probablement des siècles, c'est-à-dire jusqu'à la disparition de la société politique et l'avènement de la société réglée. C'est alors seulement que sa conception du monde sera dépassée, la conception de la nécessité étant dépassée par celle de la liberté » [Q7, § 33].

Remarquons que, pour Gramsci, le communisme est une perspective si éloignée que des « siècles », sans doute, nous en séparent. Domenico Losurdo [2004] considère que cette réserve est un signe de réalisme louable chez le révolutionnaire italien. Malgré cela, il est difficile de ne pas être frappé par l'utopisme de l'affirmation tout entière, qui déroge de façon évidente aux habitudes gramsciennes.

Ailleurs dans les *Cahiers*, Gramsci écrit : « On peut imaginer que la composante coercitive de l'État disparaîtra au fur et à mesure que s'affirmeront des éléments de plus en plus manifestes de la société réglée (ou de l'État éthique ou de la société civile) » [Q6, § 88]. Notons que la « société réglée » dérive de la distinction gramscienne « société civile/société politique », ou plutôt qu'elle revient exactement à la suppression du second terme. L'expression utilisée par Gramsci suggère bien le règne de la « règle », mais il s'agit d'une règle purement consentie, qui rejoint l'idéal marxien de « libre organisation ». L'éducation s'est muée en « autoéducation ». La contrainte extérieure n'a plus lieu d'être.

Conclusion

D'après l'historien Eric Hobsbawm, il y a de l'ironie à ce que Gramsci « ne fut pas une victime de Staline, puisque Mussolini l'avait déjà réduit à l'impuissance » [1974, p. 43]. Cette remarque peut nous aider à mieux situer Antonio Gramsci dans l'histoire du ^{xx}^e siècle. La question, à vrai dire, n'est pas tant de déterminer — c'est impossible — s'il aurait, oui ou non, été une cible des purges staliniennes s'il était resté plus longtemps en liberté. Le point capital est que son incarcération survient peu de temps *avant* la consolidation définitive du pouvoir personnel de Staline en Union soviétique, et qu'elle précède donc la mise en coupe réglée des partis communistes européens par un Komintern « stalinisé ».

Autre ironie de l'histoire : l'année de décès de Gramsci, 1937, est aussi celle où Joseph Staline publie son *Matérialisme dialectique et matérialisme historique*, opuscule qui allait rigidifier de façon rédhibitoire tout un héritage intellectuel en un « marxisme-léninisme » centré sur le « matérialisme dialectique » (le fameux *dia-mat*). Dès lors, et pour de nombreuses décennies, les héritiers européens de Karl Marx allaient se scinder, *nolens volens*, selon la posture à adopter vis-à-vis des doctrines émanant de Moscou. C'est dans un tel contexte qu'a pu se dessiner la distinction entre, d'une part, les thuriféraires du marxisme officiel, gardiens du temple soviétique, et, de l'autre, les divers « hétérodoxes » ou « hérétiques » du communisme.

À nouveau, soulignons que les explorations d'Antonio Gramsci dans les *Cahiers de prison* sont antérieures à cette scission interne à la pensée révolutionnaire. C'est cette position chronologique particulière qui lui permet à la fois de se revendiquer d'une fidélité maximale à la pensée marxienne — il reprend même à son compte le terme « orthodoxie » — et de manifester une liberté

intellectuelle sans rivages, se permettant des innovations théoriques radicales qui auraient provoqué, à Moscou, autant d'anathèmes immédiats. L'« hégémonie », que l'on trouvait pourtant sous la plume de Lénine, était en passe de disparaître des manuels soviétiques ; la notion d'« historicisme absolu » renfermait une critique décisive du déterminisme économique alors canonisé dans les instituts de l'URSS ; la définition même du marxisme comme « philosophie de la *praxis* », puisant aux sources des écrits de jeunesse de Karl Marx, aurait été perçue comme potentiellement subversive.

Ainsi, André Tosel [2009] a sans doute tort de qualifier Antonio Gramsci de « grand hérétique » du marxisme. Ses années décisives de formation, au tournant des années 1920, appartiennent à un temps où la révolution sociale, encore jeune, semblait promettre au marxisme un avenir intellectuel très ouvert et où l'« hérésie » était encore mal définie. Encore moins convaincante est l'idée selon laquelle Gramsci aurait été peu ou pas marxiste [Bobbio 1969 ; Riechers, 1970]. Certes, la pensée gramscienne est emplie de tensions, et nous rejoignons Nicola Badaloni [1975] qui a soulevé dans les *Cahiers* une contradiction en puissance entre, d'un côté, le rejet méthodologique de tout *a priori* dans le cadre de l'historicisme absolu et, de l'autre, le maintien envers et contre tout de la prémisse marxienne de la lutte des classes. Nonobstant, il serait trop facile — et complaisant — de vouloir couper les liens qui unissent la pensée gramscienne et l'héritage marxiste, et ce même si c'est dans l'intention louable de sauver les *Cahiers de prison* du naufrage du « socialisme réel ».

Dès lors, demandera-t-on peut-être, à quoi Gramsci peut-il nous servir aujourd'hui ? La chute du Bloc de l'Est il y a plus de vingt ans, le discrédit jeté sur le mouvement communiste européen ne nous incitent-ils pas à remiser soigneusement cette pensée dans le placard à archives de la première moitié du xx^e siècle ?

Nous voulons suggérer qu'il existe deux écueils symétriques dans l'attitude qu'il est possible d'adopter aujourd'hui face à Antonio Gramsci. Premièrement, nous l'avons déjà noté, il y a un risque qui consiste à abstraire tout à fait les *Cahiers* de leur époque et du projet révolutionnaire qui animait leur auteur. C'est actuellement la tendance dans nombre de départements universitaires anglo-saxons, où Gramsci est « à la mode », mais où l'on préfère ne pas s'encombrer du bagage marxiste aux sources des *Cahiers*. Il est pourtant difficile de saisir le mouvement véritable des réflexions gramsciennes dans de telles conditions. Cette première

approche pêche manifestement en ce qu'elle abstrait l'homme de l'époque ; on pourra dire qu'elle est « déshistoricisante ».

Le second écueil contre lequel nous souhaitons prémunir le lecteur est, à l'inverse, la tendance à réduire la portée de la pensée gramscienne à une conjoncture ou à un phénomène historique particuliers — par exemple, l'entre-deux-guerres en Italie, ou bien l'histoire du mouvement communiste au xx^e siècle — sans parvenir à saisir son actualité dans le monde contemporain. Or il nous semble que cette actualité est patente. Antonio Gramsci constitue bien plus qu'une simple étape dans l'histoire du marxisme.

Nous reprenons donc à notre compte le mot de Stuart Hall, qui propose à ses lecteurs de « penser de façon gramscienne » (*to think in a Gramscian way*) [1987, p. 16]. Il s'agit, d'abord, de la méthode par laquelle on accède à une connaissance de la société. Les *Cahiers de prison* nous apprennent à choisir comme point de départ ce qu'il y a de plus concret dans l'existence sociale : le sens commun, les pratiques quotidiennes, la « philosophie » de l'homme de la rue, en somme toute la *praxis* des individus. De ce poste d'observation microsociologique, quasiment anthropologique, il est possible de remonter vers les institutions collectives qui informent cette accumulation de *praxis* situées, et que celles-ci actualisent en retour. On est donc amené à porter son regard sur l'organisation de la société, dans le domaine culturel — intellectuels, éducation, journalisme — comme dans la sphère du politique — société politique/société civile, guerre de mouvement/guerre de position, révolution passive, etc.

Nous voyons que la perspective gramscienne se déploie organiquement. Elle aboutit au bloc historique comme conception de la totalité sociale, et surtout à l'hégémonie qui, rappelons-le, n'est pas tant une situation acquise que la dynamique fondamentale de la vie sociale, dans toute sa multiplicité et ses contradictions. De manière spécifique, l'hégémonie sert à désigner l'ensemble des processus par lesquels s'engendre le consentement des masses humaines vis-à-vis du système des relations sociales. À ce titre, l'hégémonie est une construction à jamais inachevée, dont les ramifications s'étendent de l'existence journalière des individus aux sommets de l'État — et pourquoi pas des organisations internationales — en passant par toutes les institutions et associations de la vie économique et de la société civile.

Ensuite, l'on peut considérer que l'actualité de la pensée gramscienne réside également dans le projet de transformation sociale que portent les *Cahiers de prison*. Ce point est plus controversé, et

nous n'avons pas souhaité dans ce volume prendre parti pour ou contre la révolution ou le communisme. Remarquons cependant que, chez Gramsci, aux côtés de l'ambition de prise de pouvoir prolétarienne, l'on trouve l'idée — peut-être tout aussi radicale — de refonte du sens commun. Encore une fois, il s'agit essentiellement de s'atteler au niveau le plus concret, le plus immédiat, pour y planter et y développer les germes d'une nouvelle *Weltanschauung*. Si, chez Gramsci, le « pessimisme de l'intelligence » se rapporte à un impératif de lucidité vis-à-vis de la complexité du devenir historique, l'« optimisme de la volonté » s'incarne en revanche dans cette aspiration à faire passer le sens commun à un stade de conscience critique supérieur.

Repères bibliographiques

Abréviations renvoyant aux ouvrages cités d'Antonio Gramsci

EP : *Écrits politiques*, Gallimard, « NRF », Paris, 1975-1980, 3 vols (*EPI*, *EPII*, *EPIII*).

Ces trois volumes d'écrits précarcéraux d'Antonio Gramsci sont rendus disponibles en version électronique et en libre accès par l'université du Québec à Chicoutimi (UQAC) à l'adresse suivante : http://classiques.uqac.ca/classiques/gramsci_antonio/gramsci.html.

LP : *Lettres de prison*, 3 parties (*LPI*, *LPII*, *LPIII*), édition électronique réalisée par Jean-Marie Tremblay (UQAC) à partir de l'édition Gallimard, « Témoins », Paris, 1971.

Cette édition électronique des lettres de prison est disponible à l'adresse suivante : http://classiques.uqac.ca/classiques/gramsci_antonio/gramsci.html.

Pour les *Cahiers de prison*, nous avons opté pour le mode de référence international en usage dans les études gramsciennes depuis la parution de l'édition italienne de Valentino Gerratana. Cette dernière a établi une numérotation systématique des cahiers et de leurs sections. Ainsi, pour chaque passage des *Cahiers* que nous avons cité, nous avons indiqué le numéro du cahier et le numéro de la section de la façon suivante : [Q..., § ...] (Q se rapportant au cahier, ou *quaderni*, et § à la section).

Pour la traduction de ces citations, nous nous sommes largement appuyés sur l'édition Gallimard de Robert Paris (voir *infra*). Le cas échéant, nous nous sommes réservé le droit de modifier la traduction sur la base de l'original italien.

Autres ouvrages d'Antonio Gramsci

Quaderni del carcere, édition de V. Gerratana, Einaudi, Turin, 1975, 4 vol. Il s'agit de l'édition de référence en italien.

En italien toujours, on pourra trouver les écrits précarcéraux de Gramsci, ainsi que ses lettres de prison :

— *Cronache torinesi, 1913-1917*, édition de S. Caprifoglio, Einaudi, Turin, 1980.

— *La Città futura, 1917-1918*, édition de S. Caprifoglio, Einaudi, Turin, 1982.

— *Il Nostro Marx, 1919-1920*, édition de S. Caprifoglio, Einaudi, Turin, 1984.

— *L'Ordine nuovo, 1919-1920*, édition de V. Gerratana et A. A. Santucci, Einaudi, Turin, 1991.

— *Lettere del carcere, 1926-1930*, édition de A. A. Santucci, Sellerio, Palerme, 1996.

Cahiers de prison, édition de R. Paris, Gallimard, « NRF », Paris, 1978-1996, 5 vol.

En ce qui concerne les anthologies des *Cahiers de prison* en français, nous recommandons au lecteur le volume suivant : *Guerre de mouvement et guerre de position*, édition de R. Keucheyan, La Fabrique, Paris, 2012.

On notera que quelques autres anthologies françaises antérieures des *Cahiers* sont disponibles en libre accès sur le site Internet de l'université du Québec de Chicoutimi, à l'adresse suivante : http://classiques.uqac.ca/classiques/gramsci_antonio/gramsci.html.

Signalons qu'une des meilleures anthologies des *Cahiers* est l'édition réalisée en anglais : *Selections from the Prison Notebooks*, édition de Q. Hoare et G. N. Smith, Lawrence & Wishart, Londres, 1971.

Au lecteur tenté d'en savoir plus sur la trajectoire personnelle de Gramsci, nous conseillons vivement sa biographie par Giuseppe FIORI, *La Vie de Antonio Gramsci*, 1966, trad. fr. Fayard, Paris, 1970.

Autres ouvrages mentionnés ou cités

ALTHUSSER L., « Le marxisme n'est pas un historicisme », in ALTHUSSER L. et BALIBAR E. (dir.), *Lire Le Capital*, François Maspero, Paris, 1968.

— « Idéologie et appareils idéologiques d'État », *La Pensée*, 1970.

ANDERSON P., « Origins of the present crisis », *New Left Review*, 1964.

— *Sur Gramsci*, La Découverte, Paris, 1978.

BADALONI N., *Il Marxismo di Gramsci*, Einaudi, Florence, 1975.

BALIBAR E., « Gramsci, Marx et le rapport social », in TOSEL A. (dir.), *Modernité de Gramsci : actes du colloque franco-italien de Besançon*,

23-25 novembre 1989, Les Belles Lettres, Paris, 1992.

BARRATA G., « Socialisme, américanisme et modernité chez Gramsci », in TOSEL A. (dir.), *Modernité de Gramsci : actes du colloque franco-italien de Besançon, 23-25 novembre 1989*, Les Belles Lettres, Paris, 1992.

BARRÈRE C., « Gramsci et la Troisième Internationale face à l'évolution du capitalisme », in TOSEL A. (dir.), *Modernité de Gramsci : actes du colloque franco-italien de Besançon, 23-25 novembre 1989*, Les Belles Lettres, Paris, 1992.

- BARTHES R., *Mythologies*, Seuil, Paris, 1957.
- BOBBIO N., « Gramsci e la concezione della società civile », in *Gramsci e la cultura contemporanea* (actes du colloque de Cagliari de 1967), Ruiniti, Rome, 1969.
- *Saggi su Gramsci*, Feltrinelli, Milan, 1990.
- BOOTHMAN D., « The sources for Gramsci's concept of hegemony », *Rethinking Marxism*, 2008.
- BOUKHARINE N., *La Théorie du matérialisme historique : manuel populaire de sociologie marxiste*, 1921, rééd. Éditions du Sandre, Paris, 2008.
- BOURDIEU P., « Reproduction culturelle et reproduction sociale », *Sur les sciences sociales*, 1971.
- BUCI-GLUCKSMANN C., *Gramsci et l'État : pour une théorie matérialiste de la philosophie*, Fayard, Paris, 1974.
- BUISSIÈRE E., « Gramsci et le problème du chef charismatique », in TOSEL A. (dir.), *Modermité de Gramsci : actes du colloque franco-italien de Besançon, 23-25 novembre 1989*, Les Belles Lettres, Paris, 1992.
- CARACCILO A. (dir.), *La Formazione dell'Italia industriale : discussioni et ricerche*, Laterza, Bari, 1963.
- COX R. W., « Social forces, states, and world orders : beyond international relations theory », *Millennium, Journal of International Studies*, 1981.
- « Gramsci, hegemony, and international relations : an essay in method », *Millennium, Journal of International Studies*, 1983.
- CREHAN K., *Gramsci, Culture and Anthropology*, Pluto Press, Londres, 2002.
- « Gramsci's concept of common sense : a useful concept for anthropologists ? », *Journal of Modern Italian Studies*, 2011.
- CORRADI C., *Storia dei marxismi in Italia*, Manifestolibri, Rome, 2005.
- DIRLIK A., « The predicament of Marxist revolutionary consciousness : Mao Zedong, Antonio Gramsci, and the reformulation of Marxist revolutionary theory », *Modern China*, 1983.
- DURAND P., « Culture populaire, culture de masse ou culture de mass-media ? Autour de cinq thèses moins une d'Antonio Gramsci », *Quaderni*, 2005.
- ENGELS F., *Anti-Dühring : M. E. Dühring bouleverse la science*, 1878, rééd. La Dispute, Paris, 1978.
- ENTWISTLE H., *Antonio Gramsci. Conservative Schooling for Radical Politics*, Routledge, Abingdon, 1979.
- FEMIA J., *Gramsci's Political Thought. Hegemony, Consciousness and the Revolutionary Process*, Oxford University Press, Oxford, 1981.
- *The Machiavelian Legacy. Essays in Italian Political Thought*, St. Martin's Press, New York, 1998.
- FINOCCHIARO M. A., *Beyond Right and Left. Democratic Elitism in Mosca and Gramsci*, Yale University Press, New Haven, 1999.
- FROSINI F., *Gramsci e la filosofia : saggio sui « Quaderni del carcere »*, Carocci, Rome, 2003.
- GEERTZ C., « Common sense as a cultural system », *The Antioch Review*, 1975.
- GENTILE G., *La Philosophie de Marx : études critiques*, 1899, rééd. Trans Europ Reprint, Paris, 1995.
- GERMAIN R. D. et KENNY M., « Engaging Gramsci : international relations theory and the new

- Gramscians », *Review of International Studies*, 1998.
- GIANOTTI L., *Da Gramsci a Berlinguer : il novecento comunista sotto la Mole*, Graphot, Turin, 2011.
- GILL S. (dir.), *Gramsci, Historical Materialism and International Relations*, Cambridge University Press, Cambridge, 1993.
- « Globalisation, market civilisation and disciplinary neoliberalism », *Millennium, Journal of International Studies*, 1995.
- GREEN M. E. (dir.), *Rethinking Gramsci*, Routledge, Abingdon, 2011.
- HALL S., « Gramsci and us », *Marxism Today*, 1987.
- HOBBSBAWM E. J., « The great Gramsci », *New York Review of Books*, 1974.
- HOGGART R., *La Culture du pauvre*, 1957, trad. fr. Minuit, Paris, 1970.
- IVES P. et LACORTE R. (dir.), *Gramsci, Language and Translation*, Lexington Books, Lanham, 2010.
- JAKUBOWSKI F., *Ideology and Superstructure in Historical Materialism*, 1936, rééd. Pluto Press, Londres, 1990.
- JESSOP B., « Gramsci as a spatial theorist », *Critical Review of International Social and Political Philosophy*, 2005.
- JONES S., *Antonio Gramsci*, Routledge, Abingdon, 2006.
- KRÄTKE M. R., « Antonio Gramsci's contribution to critical economics », *Historical Materialism*, 2011.
- LABRIOLA A., *Essai sur l'interprétation matérialiste de l'histoire*, 1902, rééd. Vrin, Paris, 2010.
- LACLAU E., *Politics and Ideology in Marxist Theory. Capitalism, Fascism, Populism*, New Left Books, Londres, 1977.
- LACLAU E. et MOUFFE C., *Hégémonie et stratégie socialiste : vers une politique démocratique radicale*, 1985, trad. fr. Les Solitaires intempestifs, Paris, 2009.
- LANDY M., *Film, Politics and Gramsci*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1994.
- LAROCHE P., « Gramsci et le Risorgimento », *Italie*, 2002.
- LÉNINE V., *Que faire ?*, 1902, trad. fr. Éditions sociales, Paris, 1966.
- *L'État et la révolution*, 1917, trad. fr. Éditions sociales, Paris, 1972.
- *La Maladie infantile du communisme : le gauchisme*, 1920, trad. fr. Éditions sociales, Paris, 1968.
- LIGUORI G., *Sentieri gramsciani*, Carocci, Rome, 2006.
- LOSURDO D., « Gramsci, Gentile, Marx et les philosophies de la praxis », in TOSEL A. (dir.), *Moderinité de Gramsci : actes du colloque franco-italien de Besançon, 23-25 novembre 1989*, Les Belles Lettres, Paris, 1992.
- *Gramsci : du libéralisme au « communisme critique »*, Syllepse, Paris, 2004.
- « Avec Gramsci, par-delà Marx et par-delà Gramsci », *Nouvelles Fondations*, 2007.
- LUKÁCS G., *Histoire et conscience de classe*, 1923, trad. fr. Minuit, Paris, 1960.
- LUXEMBURG R., *Grève de masse, parti et syndicats*, 1906, rééd. François Maspero, Paris, 1969.
- MACCIOCCHI M.-A., *Pour Gramsci*, Seuil, Paris, 1974.
- MACHEREY, P., « *Verum est factum* : les enjeux d'une philosophie de la praxis et le débat Althusser-Gramsci », in KOUVELAKIS S. et CHARBONIER V. (dir.), *Sartre, Lukács, Althusser : des marxistes en philosophie*, PUF, Paris, 2005.

- MACHIAVEL N., *Le Prince*, 1532, rééd. Gallimard, « Folio », Paris, 2008.
- MARX K., *Contribution à la critique de La Philosophie du droit de Hegel*, 1843, Allia, Paris, 1998.
- *Thèses sur Feuerbach*, 1845, rééd. PUF, Paris, 1987.
- *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, 1852, rééd. Flammarion, Paris, 2007.
- *Critique de l'économie politique*, 1859, rééd. Allia, Paris, 2007.
- *Le Capital*, 1867, rééd. Gallimard, « Folio », Paris, 2008, Livre I.
- MARX K. et ENGELS E., *L'Idéologie allemande*, 1846, rééd. Éditions sociales, Paris, 1974.
- *Manifeste du Parti communiste*, 1848, rééd. Flammarion, Paris, 1999.
- MCNALLY M. et SCHWARTZMANTEL J. (dir.), *Gramsci and Global Politics. Hegemony and Resistance*, Routledge, Abingdon, 2009.
- MONASTA A., « Antonio Gramsci », *Perspectives, Revue trimestrielle d'éducation comparée*, 1993.
- MORTON A. D., « A double reading of Gramsci : beyond the logic of contingency », *Critical Review of International Social and Political Philosophy*, 2005.
- *Capital & Class Special Issue. Passive Revolution*, 2010.
- NAIRN T., « The British political élite », *New Left Review*, 1964.
- NIETZSCHE F., *La Généalogie de la morale*, 1887, trad. fr. Gallimard, « Folio », Paris, 1985.
- ORSINI A., *Gramsci e Turati : le due sinistre*, Rubbettino, Soveria Mannelli, 2012.
- PAGGI L., *Le Strategie del potere in Gramsci : tra fascismo e socialismo in un paese solo, 1923-1926*, Riuniti, Rome, 1984.
- PARIS R., « Gramsci en France », *Revue française de science politique*, 1979.
- « Gramsci and left managerialism », *Critical Review of International Social and Political Philosophy*, 2005.
- PIOTTE J.-M., *La Pensée politique de Gramsci*, Parti-Pris, Montréal, 1970.
- PORTELLI H., *Gramsci et le bloc historique*, PUF, Paris, 1972.
- *Gramsci et la question religieuse*, Anthropos, Paris, 1974.
- RICHERI G., « Réflexion sur Gramsci et le journalisme », *Quaderni*, 2005.
- RIECHERS C., *Antonio Gramsci : marxismus in Italien*, Europäische Verlagsanstalt, Francfort, 1970.
- ROBERTS D. D., « Reconsidering Gramsci's interpretation of fascism », *Journal of Modern Italian Studies*, 2011.
- ROBINSON W. I., *A Theory of Global Capitalism. Production, Class and State in a Transnational World*, Johns Hopkins University Press, Baltimore, 2004.
- « Gramsci and globalization : from nation-state to transnational hegemony », *Critical Review of International Social and Political Philosophy*, 2005.
- ROMEO R., *Risorgimento e capitalismo*, Laterza, Bari, 1959.
- ROSENGARTEN F., « The Gramsci-Trotsky question (1922-1932) », *Social Text*, 1984-1985.
- ROSSI P. (dir.), *Gramsci e la cultura contemporanea*, Riuniti, Rome, 1975.
- SANTUCCI A., « La perspective du communisme dans L'Ordine nuovo », in TOSEL A. (dir.), *Moderinité de Gramsci : actes du colloque franco-italien de Besançon, 23-25 novembre 1989*, Les Belles Lettres, Paris, 1992.
- *Antonio Gramsci (1891-1937)*, Sellerio, Palerme, 2005.

- SARTRE J.-P., *Questions de méthode*, Gallimard, Paris, 1957.
- *Critique de la raison dialectique*, Gallimard, Paris, 1960, tome 1.
- SHOWSTACK SASSOON A., *Gramsci and Contemporary Politics. Beyond Pessimism of the Intellect*, Routledge, Londres, 2000.
- SIM S., *Post-Marxism. An Intellectual History*, Routledge, Londres, 2000.
- SIMON R., *Gramsci's Political Thought. An Introduction*, Lawrence & Wishart, Londres, 1982.
- SINCLAIR T. J. « Passing judgement : credit rating processes as regulatory mechanisms of governance in the emerging world order », *Review of International Political Economy*, 1994.
- SOREL G., *Réflexions sur la violence*, 1908, rééd. Seuil, Paris, 1990.
- STALINE J., *Le Matérialisme dialectique et le matérialisme historique*, 1937, rééd. Éditions sociales, Paris, 1945.
- TAYLOR F. W., *The Principles of Scientific Management*, 1911, rééd. Routledge, Londres, 2003.
- TEXIER J., « Gramsci, théoricien des superstructures », *La Pensée*, 1968.
- « Gramsci face à l'américanisme + Examen du Cahier 22 des *Quaderni del carcere* », in TOSEL A. (dir.), *Modernité de Gramsci : actes du colloque franco-italien de Besançon, 23-25 novembre 1989*, Les Belles Lettres, Paris, 1992.
- THOMAS P. « Modernity as "passive revolution" : Gramsci and the fundamental concepts of historical materialism », *Journal of the Canadian Historical Association*, 2006.
- *The Gramscian Moment. Philosophy, Hegemony and Marxism*, Brill, Leiden, 2009.
- THOMPSON E P., *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, 1963, rééd. Points, Paris, 2012.
- TOSEL A., *Marx en italiques*, Trans Europ Repress, Paris, 1991.
- « Modernité de Gramsci ? », in TOSEL A. (dir.), *Modernité de Gramsci : actes du colloque franco-italien de Besançon, 23-25 novembre 1989*, Les Belles Lettres, Paris, 1992.
- « La presse comme appareil d'hégémonie selon Gramsci », *Quaderni*, 2005.
- *Le Marxisme du XX^e siècle*, Syllepse, Paris, 2009.
- VACCA G., « L'interpretazione di Gramsci nel secondo dopoguerra », *Studi Storici*, 1993.
- VAN DER PIJL K., *Transnational Classes and International Relations*, Routledge, Londres, 1998.
- « Gramsci and Left Managerialism », *Critical Review of International Social and Political Philosophy*, 2004.
- VIGORELLI A. et ZANANTONI M. (dir.), *Gramsci oltre l'ideologia : lettura e interpretazioni (1960-2010)*, Unicopli, Milan, 2011.
- WILLIAMS G., *Proletarian Order. Antonio Gramsci, Factory Councils and the Origins of Italian Communism*, Pluto Press, Londres, 1975.
- WILLIAMS R., *The Long Revolution*, 1961, rééd. Penguin Books, Londres, 1965.

Table des matières

Introduction	3
I La trajectoire d'Antonio Gramsci	
Les origines : <i>Antonu su Gobbu</i>	10
Une jeunesse turinoise	12
Le journaliste et le militant, 12	
<i>L'Ordine nuovo</i> , 14	
L'homme du Parti	16
La prison et les <i>Cahiers</i>	19
II L'organisation de la culture	
La culture selon Gramsci	23
Les intellectuels	25
La place des intellectuels dans la société, 25	
L'intellectuel organique et l'intellectuel traditionnel, 27	
□ Encadré : <i>Benedetto Croce</i> , 30	
L'intellectuel dans les luttes politiques, 32	
□ Encadré : <i>La littérature populaire selon Gramsci</i> , 34	
L'éducation	35
Une problématique omniprésente, 35	
Les querelles de l'école, 36	
Dialectique du conformisme et de la spontanéité, 38	
Le journalisme	40
La presse bourgeoise entre domination et pédagogie, 40	
Le « journalisme intégral », 42	
III La pensée du politique	
Qu'est-ce que le politique ?	45
La société civile, la société politique et l'État	46
Définitions délicates, 46	

Est et Ouest, 48	
Guerre de mouvement et guerre de position, 49	
Interpréter la modernité politique	50
De l'histoire à la théorie : la méthode inductive, 50	
L'ère de la révolution-restauration, 51	
La révolution jacobine nationale-populaire, 52	
Le <i>Risorgimento</i> comme « révolution passive », 53	
□ Encadré : <i>Chronologie contemporaine italienne (jusqu'à la Seconde Guerre mondiale)</i> , 54	
<i>Trasformismo</i> et molécularité, 55	
Épisodes conjoncturels et crises organiques, 57	
Le césarisme, 58	
□ Encadré : <i>Pourquoi le castor s'est-il arraché les testicules (le fascisme dans les Cahiers) ?</i> 60	
Le Prince moderne	60
Qu'est-ce qu'un parti ?, 60	
Le Prince moderne : l'incarnation de la révolution, 62	
Un organisme vivant, 64	
Les deux écueils de la stratégie révolutionnaire, 65	
□ Encadré : <i>Gramsci et la « théorie des élites » italienne</i> , 66	

IV Idéologie et *praxis* (philosophie de Gramsci)

« Tout homme est un philosophe »	70
Qu'est-ce que l'homme ? 70	
Philosophie et politique au quotidien, 71	
L'approche du sens commun	73
Le « folklore de la philosophie », 73	
Une épistémologie pragmatiste, 75	
Qu'est-ce que l'idéologie ?	76
Une méthodologie du social	79
Point de départ : la métaphore marxienne, 79	
Critique de l'économisme, 80	
□ Encadré : <i>L'américanisme et le fordisme</i> , 82	
Point d'arrivée : le bloc historique, 84	
La philosophie de la <i>praxis</i>	86
Contre le matérialisme, contre l'idéalisme, 86	
L'« historicisme absolu », 88	
La révolution du sens commun, 90	

V L'hégémonie

L'hégémonie : l'exercice d'un <i>leadership</i>	93
Les origines, 93	
Projets politiques, 95	
Consentement et coercition, 97	
□ Encadré : <i>L'école néogramscienne en relations internationales</i> , 100	

L'hégémonie : un procès cognitif et moral	100
Une culture en formation, 100	
□ Encadré : <i>Gramsci en Grande-Bretagne : de la fondation des Cultural Studies à l'analyse du thatchérisme</i> , 102	
L'État éthique, 104	
La conscience hégémonique, ou <i>catharsis</i> , 106	
Les étapes historiques de l'hégémonie	107
L'État préhégémonique, 107	
L'hégémonie bourgeoise, 108	
De l'hégémonie prolétarienne à la « société réglée », 110	
□ Encadré : <i>Gramsci sans Marx ?</i> 111	
Conclusion	113
Repères bibliographiques	117

Collection

R E P È R E S

créée par MICHEL FREYSSENET et OLIVIER PASTRÉ (en 1983),

dirigée par JEAN-PAUL PIRIOU (de 1987 à 2004), puis par PASCAL COMBEMALE,

avec SERGE AUDIER, STÉPHANE BEAUD, ANDRÉ CARTAPANIS, BERNARD COLASSE, JEAN-PAUL DELÉAGE, FRANÇOISE DREYFUS, CLAIRE LEMERCIER, YANNICK L'HORTY, PHILIPPE LORINO, DOMINIQUE MERLLIÉ, MICHEL RAINELLI, PHILIPPE RIUTORT, FRANCK-DOMINIQUE VIVIEN et CLAIRE ZALC.

Coordination et réalisation éditoriale : MARIEKE JOLY.

Le catalogue complet de la collection « Repères » est disponible sur notre site

<http://www.collectionreperes.com>

GRANDS REPÈRES

Classiques

R E P È R E S

La formation du couple. *Textes essentiels pour la sociologie de la famille*, Michel Bozon et François Héran.

Invitation à la sociologie, Peter L. Berger.

Un sociologue à l'usine. *Textes essentiels pour la sociologie du travail*, Donald Roy.

Dictionnaires

R E P È R E S

Dictionnaire de gestion, Élie Cohen.

Dictionnaire d'analyse économique. *Microéconomie, macroéconomie, monnaie, finance, etc.*, Bernard Guerrien et Ozgur Gun.

Lexique de sciences économiques et sociales, Denis Clerc et Jean-Paul Piriou.

Guides

R E P È R E S

L'art de la thèse. *Comment préparer et rédiger un mémoire de master, une thèse de doctorat ou tout autre travail universitaire à l'ère du Net*, Michel Beaud.

Comment parler de la société. *Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*, Howard S. Becker.

Comment se fait l'histoire. *Pratiques et enjeux*, François Cadiou, Clarisse Coulomb, Anne Lemonde et Yves Santamaría.

La comparaison dans les sciences sociales. *Pratiques et méthodes*, Cécile Vigour.

Enquêter sur le travail. *Concepts, méthodes, récits*, Christelle Avril, Marie Cartier et Delphine Serre.

Faire de la sociologie. *Les grandes enquêtes françaises depuis 1945*, Philippe Masson.

Les ficelles du métier. *Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Howard S. Becker.

Le goût de l'observation. *Comprendre et pratiquer l'observation participante en sciences sociales*, Jean Peneff.

Guide de l'enquête de terrain, Stéphane Beaud et Florence Weber.

Guide des méthodes de l'archéologie, Jean-Paul Demoule, François Giligny, Anne Lehoëff et Alain Schnapp.

Guide du stage en entreprise, Michel Villette.

Manuel de journalisme. *Écrire pour le journal*, Yves Agnès.

Voir, comprendre, analyser les images, Laurent Gervereau.

Manuels

R E P È R E S

Analyse macroéconomique 1.

Analyse macroéconomique 2. 17 auteurs sous la direction de Jean-Olivier Hairault.

La comptabilité nationale, Jean-Paul Piriou et Jacques Bournay.

Consommation et modes de vie en France. *Une approche économique et sociologique sur un demi-siècle*, Nicolas Herpin et Daniel Verger.

Déchiffrer l'économie, Denis Clerc.

L'explosion de la communication. *Introduction aux théories et aux pratiques de la communication*, Philippe Breton et Serge Proulx.

Les grandes questions économiques et sociales, sous la direction de Pascal Combemale.

Une histoire de la comptabilité nationale, André Vanoli.

Histoire de la psychologie en France. *xix^e-xx^e siècles*, Jacqueline Carroy, Annick Ohayon et Régine Plas.

Macroéconomie financière, Michel Aglietta.

La mondialisation de l'économie. *De la genèse à la crise*, Jacques Adda.

Nouveau manuel de science politique, sous la direction d'Antonin Cohen, Bernard Lacroix et Philippe Riutort

La théorie économique néoclassique. *Microéconomie, macroéconomie et théorie des jeux*, Emmanuelle Bénicourt et Bernard Guerrien.

Le vote. *Approches sociologiques de l'institution et des comportements électoraux*, Patrick Lehougue.



Composition Facompo, Lisieux (Calvados).
Achévé d'imprimer en février 2013 sur les presses de
l'imprimerie Laballery à Clamecy (Nièvre).
Dépôt légal : février 2013
N° de dossier : 00000

Imprimé en France